Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR



Embuscade En Arizona

PAR DON PENDLETON

PLON

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

Embuscade en Arizona

CHAPITRE PREMIER

Il était accroupi dans l'ombre, immobile, tous ses sens aux aguets, épiant l'obscurité environnante du désert vibrant de sa vie nocturne insolite et secrète : le sourd battement régulier de la lutte pour la vie. Derrière lui, dans un buisson de cactées, des insectes crissaient doucement, et quelque part, non loin sur sa gauche, un redoutable prédateur ondulait silencieusement sur le sable, guettant sa proie. Mack Bolan, lui aussi, était à l'affût, et son gibier était infiniment plus mortel que le venin du redoutable serpent des sables.

L'Exécuteur poursuivait sa chasse aux Cannibales. Il les avait traqués depuis leurs meurtrières places-fortes de Cleveland[i] jusqu'aux immensités désertiques de l'Arizona. Et là, il n'avait pas été déçu : des sauvages de la Mafia, il en avait trouvé toute une horde, confortablement installée, solidement implantée, renforçant tous les jours son emprise lépreuse et parasitaire sur la société des braves gens de l'Etat du Grand Canyon. Ils étaient d'ailleurs si nombreux que Bolan avait dû passer une semaine à Tucson pour les recenser, les localiser et déterminer avec précision l'endroit et le moment les plus propices pour frapper.

Outre le train habituel d'escroqueries et de saloperies qui constitue partout les chancres irrécusables du cancer de la Mafia, l'Exécuteur avait flairé « autre chose ». De vagues rumeurs, d'abord, puis des bruits plus précis sur l'existence d'un « repaire du désert », l'avaient amené, par recoupements, à soupçonner la nature de cette « autre chose » qui faisait bouillir la marmite des *capi* d'Arizona. Et à première vue cela valait la peine de s'appesantir un peu.

L'Exécuteur avait choisi l'Etat d'Arizona comme toute dernière cible de sa guerre éternellement recommencée. Il y était venu sans idée préconçue, mais prêt à exterminer la vermine là où il la trouverait. Et pour l'instant, il se trouvait face à une énigme : il connaissait la solution, mais pas le mystère, il avait la réponse, mais pas la question. Alors il avait regagné sa retraite dans l'ombre, pour trouver la question qui, inéluctablement, en amènerait d'autres dont les réponses lui fourniraient la clé de l'énigme.

Le « repaire du désert » des *mafiosi* de Tucson ressemblait à un campement militaire, couvrant une superficie d'un hectare et demi à peu près, et entièrement clôturé de barbelés. En plein jour, on distinguait nettement, au centre, des baraquements carrés et bas, invisibles maintenant dans l'obscurité de ces dernières heures de la nuit.

Le gros des ressources de la Mafia arizonienne, provenait bien sûr du trafic, sur une grande échelle, des narcotiques : marijuana et héroïne « dure », passées par jeep, camion ou avion, en certains points précis de cette frontière longue de près de six cents kilomètres, séparant le Mexique de l'Arizona. Le Bureau Fédéral des Narcotiques parlait même du « Corridor Arizonien », chenal bien connu maintenant, qui risquait fort de supplanter, en volume et en importance, la célèbre *French Connection,* en Europe. La drogue et une frontière sans difficultés d'accès particulières avaient, à l'évidence, confortablement assis la fortune des *mafiosi* locaux. Mais Bolan n'en démordait pas, ce campement insolite, implanté en plein cœur du désert, ne ressemblait pas vraiment à un clandé pour came.

Bien sûr, il comportait, du côté ouest, une piste d'atterrissage, et l'Exécuteur se doutait que des avions bourrés de drogue devaient savoir la négocier. Mais la planque, de toute évidence, était bien davantage qu'un simple dépôt de stup. Les crapules, généralement, évitaient de singulariser leurs places fortes en les clôturant ostensiblement de barbelés.

Officiellement, le terrain appartenait à la Commission pour l'Etude et l'Aménagement des Sols, comme en témoignaient l'enseigne « Zone interdite », et sa pancarte barrant la route d'accès. Mais Bolan avait appris à se méfier de ce qu'on lui donnait à croire. Une demi-heure de simple promenade tout autour du campement avait suffi à l'assurer qu'il s'agissait bien d'une couverture parfaitement bidon.

D'abord, il n'avait repéré aucune rigole d'évacuation pourtant obligatoire sur tous les terrains décrétés d'utilité publique; et puis les fenêtres des locaux, il avait pu le constater, n'étaient pas pourvues de ces vitres en verre fumé de rigueur dans tous les bâtiments servant à la Recherche scientifique.

Non, c'était bien une planque; ou ça l'avait été, en tout cas. Et pourtant, au cours de sa petite promenade de reconnaissance, en plein jour, il n'avait guère repéré qu'une poignée de truands vaquant

bien trop tranquillement à leur besogne. Des truands, certes, qui n'arboraient pas de flingues, mais néanmoins des tueurs signés et garantis d'origine. De petits loubards citadins, mal adaptés à la chaleur du désert, quoi que très supportable en ce début de printemps, et trop à l'étroit dans leurs jeans et chemises de toile, quand, à l'évidence, ils étaient nés en clinquants costards d'alpaga et chaussures de croco.

Ce soir, l'Exécuteur voulait découvrir exactement combien ils étaient, et ce qu'ils trafiquaient. Ayant opté pour une reconnaissance discrète, il avait revêtu la tenue appropriée : sa combinaison noire de combat, assortie de sa cagoule, noire également; contre la hanche droite, son arme de choc, le gros Automag 44, et sous l'aisselle gauche, le Beretta Brigadier 9 mm. Il portait autour de sa taille, des chargeurs de munitions supplémentaires pour les deux armes, et avait glissé dans la petite poche, le long de la cuisse de sa combinaison, un stylet plat. Sans oublier, bien sûr, les autres accessoires de routine adaptés à ce genre de circonstance. Une paire de baskets, noire aussi, complétait cet accoutrement pour le moins funeste.

Bolan avait prévu de s'introduire à l'intérieur du campement juste avant l'aube, quand les sentinelles les mieux entraînées résistent mal à la torpeur insidieuse, imparable après une nuit de veille. Et l'heure avait presque sonné : à l'est, au-delà du lit desséché de la rivière Santa Cruz, les premières grisailles du jour éclairaient vaguement les contours sombres de Tucson. Et au sud-ouest, la réserve indienne de San Xavier n'était encore qu'un gouffre de ténèbres, dont les malheureux occupants attendaient le signal de la nature pour attaquer une nouvelle journée de survie, et son cortège d'indicibles frustrations.

Bolan était posté à l'extrême-sud du campement, là où les barbelés étaient le plus proche des baraquements. La clôture n'était pas électrifiée, il s'en était assuré, et il sortit une pince de l'étui qu'il portait à la ceinture pour sectionner les fils métalliques. Il lui fallut cinq bonnes minutes d'efforts soutenus avant de se glisser enfin dans l'enceinte, telle une ombre mouvante, flottant vaguement sur un rayon de lune.

Une fois à l'intérieur, il savait où il allait, et sans perdre une seconde, traversa à croupetons le terrain découvert séparant la clôture des baraquements, n'hésitant pas à risquer de se faire repérer

pour gagner de la vitesse. Il voulait atteindre le bâtiment le plus long, une sorte de rectangle étiré, très bas, en panneaux métalliques, disposé comme la barre supérieure d'un T, par rapport aux autres constructions. Il arriva jusqu'à la zone d'ombre du mur, et s'y fondit silencieusement. Là, l'oreille tendue, l'œil aux aguets, il resta de longues secondes à scruter les ténèbres pour tenter d'y discerner une présence ennemie. Rien.

Satisfait, l'Exécuteur reprit sa course en rampant le long du mur. Il avait parcouru un tiers de la longueur du bâtiment, quand il trouva une porte fermée par un cadenas extérieur. Il s'accroupit, l'oreille collée au panneau, cherchant en vain des bruits de vie humaine, mais là encore, rien que le silence du désert. Le cadenas ne résista pas au petit passe-partout spécialement étudié, et la porte s'ouvrit avec un léger grincement. A nouveau Bolan se figea, les muscles tendus, prêt à l'attaque.

Puis, vivement, il se glissa à l'intérieur, allumant le minuscule faisceau de sa lampe-crayon pour sonder les ténèbres.

C'était une vaste salle étrangement vide; contre un mur, étaient alignées des chaises pliantes et des tables en fer, tandis que du côté du mur opposé, de vieux matelas accrochés au plafond pendaient verticalement jusqu'au plancher, formant une lourde toile de fond. Ils étaient criblés de trous de balles. Des milliers de saloperies de trous par lesquels s'échappait le rembourrage, comme les longs fils d'une toile d'araignée géante envahissant le sol. Nul doute, il s'agissait d'une salle de tir, et ces paillasses pourries servaient de fond, où l'on disposait les cibles, pendant les séances d'entraînement.

Intéressant, bien sûr, mais rien de véritablement palpitant. En revanche, derrière les tables, se trouvait un petit tableau noir fixé au mur, dont quelqu'un s'était servi pour illustrer une conférence – l'analyse d'une stratégie, peut-être – inscrivant à la craie des flèches et autres signes cabalistiques, incompréhensibles à première vue.

A côté du tableau, était accroché un plan annoté de l'agglomération de Phœnix. Bolan le décrocha pour le glisser dans une de ses poches, puis sortit rapidement dans la nuit.

Devant lui, le reste du campement apparaissait maintenant comme une ville en miniature; ou plutôt comme un modèle réduit d'une base d'entraînement militaire. Vue de près, la double rangée de constructions n'était autre qu'une « fausse » ville, faite de façades en

trompe-l'œil, avec çà et là, une porte ou une fenêtre ouverte. Une ville-postiche. Bolan en avait déjà vue auparavant.

C'était une zone de « tir en situation », ou plus exactement un terrain d'entraînement au combat. L'armée, le FBI, et la police de nombreux Etats utilisaient souvent ce genre de reconstitution factice pour développer les réflexes d'attaque et de défense de leurs effectifs. Ceux-ci déambulaient dans la prétendue ville, et soudain, par les fenêtres ou sur les portes restées béantes, apparaissaient les photos grandeur nature de bons, de méchants ou de pauvres civils innocents. Il fallait alors réagir au quart de tour, choisir entre la vie et la mort, tirer ou hésiter, subsister ou crever. Bolan avait suivi des stages d'entraînement de ce genre à diverses reprises et, chaque fois, il en était sorti premier.

Dégageant le Beretta à silencieux de son baudrier, l'Exécuteur avança sans bruit dans la rue sombre et déserte de cette ville-bidon. Il avait tous ses sens en éveil, flairant le danger, et tenait, pointé en avant, le nez racé de son arme, comme pour détecter d'invisibles ennemis. Il était donc fin prêt, quand il sentit, sur sa gauche, une imperceptible altération de l'ombre. Alors, d'un bond, il vira, la mort au bout du poignet.

Une forme humaine sombre occupait maintenant le trou noir d'une porte ouverte. L'éclat mat d'un canon de métal brilla à peine quand l'ombre pointa son gros automatique sur Bolan. Mais le Beretta cracha le premier, et deux parabellum silencieux et mortels déchirèrent l'obscurité pour aller se ficher dans le crâne de l'ombre, y creusant deux profonds tunnels parallèles et sanglants, distants de quelques centimètres seulement. La silhouette humaine, ainsi décomposée, disparut alors, laissant libre le trou béant de la porte.

Bolan traversa vivement la rue jusqu'à la façade en contre-plaqué, pour examiner « de visu » et « de tactu », l'ennemi tombé au champ d'honneur. C'était un homme entre deux âges, mince et musclé, dans la tenue de grosse toile qui, de son vivant, lui servait de vêtement de travail. Et son visage ou plutôt ce qu'il en restait était assez grossier et basané.

La Mafia, certes...

L'Exécuteur accéléra le pas. A l'extrémité de la « ville », il découvrit des baraquements complètement déserts, ainsi qu'une sorte de hangar servant visiblement de cuisine et de réfectoire à la fois. Là non plus, rien d'extraordinaire.

L’homme qui venait de rendre l’âme était donc seul. Bolan en était absolument certain quand il quitta tranquillement le campement, sans prendre la peine de se camoufler. Le type n’était qu’un veilleur de nuit, malencontreusement au mauvais endroit et au mauvais moment, tout à la fois. Et c’était son heure de payer pour toutes les saloperies perpétrées durant sa vilaine existence : la vie ne faisait plus de crédit, et son affaire était terminée.

Celle de Bolan, en revanche, ne faisait que commencer. Il était venu espérant découvrir le « pourquoi » de ce « repaire du désert ». Il avait trouvé une réponse; partielle du moins : le camp était, ou avait été, une école. Une école de la mort, un centre de perfectionnement pour tueurs d’élite.

Mais les troufions avaient disparu, et les manœuvres peinardes, que Bolan avait observées dans la journée, n’étaient que la besogne de routine des équipes chargées de nettoyer et de ranger les lieux, maintenant qu’ils étaient vides.

Où donc étaient passés les « diplômés » de la mort ? Déjà sur le terrain, probablement, mais lequel ? Jamais encore le Milieu ne s’était donné la peine d’entraîner ses corps d’élite, et Bolan ne voyait pas très bien pourquoi il commençait. Les lauréats de cette Académie de la Mort étaient certainement destinés à remplir, dans la vie active, des missions bien particulières...

En s’attaquant à l’Arizona, l’Exécuteur comptait porter un coup classique au trafic de l’héroïne. C’était la suite logique de sa campagne d’extermination de la racaille de Cleveland. Et voilà que tout d’un coup, il tombait sur un os. Un nouvel élément venait de surgir sur la scène arizonienne, un élément insolite, bizarre, inattendu, qu’il fallait d’abord identifier et comprendre si l’on voulait libérer cet Etat désertique des chaînes tentaculaires qui l’asphyxiaient peu à peu. Tout indiquait l’existence d’une force paramilitaire, sous tutelle de la Mafia. Mais comment étaient constituées les troupes, où étaient-elles, et à quoi étaient-elles destinées ? Telles étaient les questions soulevées par ce « repaire du désert ».

Bolan sentit un long frisson d’excitation lui parcourir le dos.

Qu’allait-il découvrir dans ces nouvelles abysses de l’enfer arizonien ?

Il s’éloigna rapidement en direction de la petite ravine où il avait camouflé sa caravane de guerre. Il trouverait les réponses à ses

questions. La vérité, d’une manière ou d’une autre, venait toujours cogner à sa porte.

CHAPITRE II

La Mafia s'était établie à Tucson dans les années 40, quand l'ennemi extérieur avait entraîné la nation dans une guerre totale, laissant à l'intérieur la vermine libre de sucer la substantifique moelle de la société. Niccolo Bonelli, « Nick » pour les intimes, un des sous-offs et petit parent pauvre de Tony Morello, l'Ordure de Cleveland, était venu un jour faire une cure dans le désert, pour se remettre d'une mauvaise blessure par balle; et il avait décidé de s'y fixer… Morello regardait d'un sale œil ce nouvel avant-poste paumé dans la rocaille inhospitalière, jusqu'au jour où Bonelli l'avait initié aux merveilles de la géographie et de la législation mexicaine. Alors, en l'espace d'une nuit, la morgue de Tony l'Ordure s'était muée en admiration pour les dons de seconde vue de son cher ami Bonelli. Et pendant plus de trente ans, Nick avait exploité les filons pourris d'Arizona pour le compte de son seigneur et maître de Cleveland, tout en se réservant au passage une confortable quote-part de puissance et de galette. Puis, les années passant, Tony l'Ordure s'était davantage préoccupé de ses sales combines avec ses pairs, à l'est du pays, laissant Bonelli administrer comme il l'entendait son fief désertique, à condition que les royalties habituelles parviennent d'une manière ou d'une autre jusqu'aux frigos de Cleveland. Et maintenant que l'ordure avait disparu corps et biens, dans son dernier clash avec ce fumier de Mack Bolan, Nick Bonelli était enfin libre, débarrassé à jamais de son tyrannique fantoche du Lac Erié.

A l'âge de cinquante-cinq ans, Nick Bonelli était le chef incontesté d'une des plus puissantes familles de la Mafia, régnant entre les montagnes Rocheuses et le Pacifique. Il avait gravi les échelons du pouvoir marron avec le jeu, la prostitution et le marché noir pendant la guerre. Et grâce au trafic de la drogue, il était considéré maintenant comme le pape de l'héroïne pour tout le sud-ouest du pays. Il fondait ses espérances et puisait ses revenus du côté sud de la frontière, et l'héroïne mexicaine, que ses convoyeurs acheminaient deux fois par semaine depuis Sonora, lui avait permis de se lancer dans des business beaucoup plus respectables. Quoi qu'il en soit, les grandes familles de Californie dépendaient en grande partie de Nick,

pour leur approvisionnement en came, tout comme les *Dons* de Cleveland et de Détroit. Augie Marinello lui-même avait eu recours à ses bons offices avant de monter sa ferme de Pittsburg, et récemment, paraît-il, la drogue avait fait son apparition jusqu'en Alaska, inondant littéralement toutes les villes en bordure de frontière.

Nick Bonelli avait pour bras droit et dauphin présumé son propre fils. Paul Bonelli avait de l'entregent, nul n'en disconvenait, et des couilles aussi. Il avait fait ses preuves en remplissant un contrat duraille à l'âge de dix-neuf ans, et, depuis lors, mettait avec talent ses indéniables capacités au service des affaires familiales.

Bolan se remémorait tous ces détails en pilotant sa caravane GMC, sur l'autoroute 19, au sud de Tucson. Il prit la bifurcation vers la Nationale 10, engageant son arsenal roulant dans le désert, en direction de Phœnix.

Au cours de ces huit jours passés à Tucson, l'Exécuteur avait repéré la résidence personnelle de Nick Bonelli, une espèce de palace situé dans un faubourg chic. Et il avait également situé ses principaux centres opérationnels. Il avait donc branché des « collecteurs » de renseignements sur toutes les arrivées téléphoniques du palais Bonelli, ainsi que dans ses quartiers généraux, officiels ou non. Et le système électronique ultrasophistiqué de la caravane permettait de récupérer les données ainsi recueillies en moins de dix secondes, à condition de passer non loin. Bolan pouvait donc abandonner Tucson quelque temps sans se faire de souci.

Son instinct de combat lui disait en effet que la partie, dans l'immédiat, se jouait au nord de Phœnix. Durant ses jours d'investigation à Tucson, il avait cherché en vain une planque susceptible d'héberger une force paramilitaire, et la carte de Phœnix qu'il avait piquée dans la salle de tir semblait, elle aussi, désigner l'emplacement du nouveau charnier.

Mais Bolan n'imaginait pas du tout ce qu'il allait trouver là-bas.

Capitale de l'Etat d'Arizona, Phœnix est l'une des villes dont l'expansion compte parmi les plus rapides de tout le pays. Avant de s'y attaquer, Bolan s'était un peu documenté sur les activités expliquant cet essor : apparemment, tourisme, exploitation de mines diverses, industrie chimique, électronique se disputaient la place de leader dans cette course au développement – autant de cibles

potentielles non négligeables pour l'ambition tentaculaire de la Mafia. Mais à distance, Bolan était incapable de sonder les desseins de crapules non identifiées.

Phœnix était également la capitale de la pègre arizonienne, et le siège central d'une puissance corrompue et pourrie qui bouffait à tous les râteliers, pourvu qu'ils soient substantiels. Or les princes de cette puissance n'étaient pas des *mafiosi,* du moins pas par le sang. Deuxième ou troisième génération d'immigrants venus d'Europe Centrale, ils formaient une meute de renégats sans moralité dont la vie même était un outrage permanent à la religion prônée par leurs pères. Des Juifs, bien sûr, mais par le nom uniquement. Car ils étaient nazis dans l'âme, cannibales immondes violant inlassablement et sans vergogne l'idéal de leurs ancêtres, et ternissant ainsi le nom même de leur religion, tout comme les tristes sires d'auguste mémoire, fondateurs de la Mafia, avaient terni le nom d'un peuple tout entier. Oui, Bolan les connaissait, et leur ville-fief n'avait plus de secret pour lui. Sa banque informatique de renseignements, et le fichier signalétique qu'il avait en tête étaient truffés de leurs noms, et il savait par cœur où, quand et comment ils interféraient ou participaient aux exactions généralisées de la toute-puissante *Commissione* de la Mafia locale. Depuis l'époque héroïque de la prohibition, on les retrouvait partout où la Mafia s'était enrichie, fort à l'aise, ma foi, mais, éternellement dans l'ombre, laissant généreusement les glorieux *amici* faire la une des journaux et remplir la morgue municipale, mais toujours prêts, par contre, à dispenser conseils et bonne parole chaque fois que leurs chers camarades en avaient besoin. Ils s'appelaient Siegel, Buchalter, Cohen, Lansky. Oui, Bolan connaissait leurs noms par cœur, et il connaissait aussi leur chansonnette.

Or il avait bien l'intention de nettoyer ce désert fétide. Déjà, lors de la récente guerre de Cleveland, il avait liquidé sans remords une ordure à nez crochu, apparentée aux seigneurs du désert.

Au demeurant, Mack Bolan n'avait pas besoin de nouveaux ennemis. La sanglante fraternité de la Mafia était bien suffisante pour alimenter sa guerre éternelle, tant qu'il vivrait; et avec les *capi* au moins, il savait où trouver les champs de bataille et identifiait l'ennemi au premier coup d'œil.

S’il décidait d’étendre sa guerre, inévitablement il augmenterait les risques potentiels, et par conséquent, sa marge d’erreurs. Or l’erreur, pour Bolan, risquait bien d’être la catastrophe. Et puis, la frontière séparant les innocents, spectateurs ou victimes, des sauvages déguisés en civils, deviendrait inévitablement plus floue, plus aléatoire.

Dans le passé, Bolan avait toujours évité d’affronter ce syndicat qu’un observateur plein d’humour avait surnommé la *Cashera nostra,* mais à présent il n’y avait pas d’autre solution. Alors il fonçait tête baissée vers la tanière du nouveau fauve.

L’Exécuteur avait donc en face de lui, non pas un, mais deux syndicats du crime, et il ignorait s’ils jouaient main dans la main, ou au contraire, se tiraient dans les pattes. Et pour compliquer encore les données, il y avait cette « autre chose », funeste et pour le moins inquiétante : cette armée privée de Nick Bonelli, une force paramilitaire dont l’importance et la puissance restaient mystérieuses, et qui se mouvait par des routes ignorées, pour remplir une obscure mission.

La Nationale 10 pénétrait dans Phœnix par le sud, traversait le faubourg de Tempe, pour passer ensuite non loin de l’aéroport internationale de Sky Harbour, avant d’arriver dans le centre de la ville. Bolan alluma le plafonnier pour consulter la carte de Phœnix couverte de marques au crayon : certaines zones avaient été encerclées en noir, probablement des zones de repli, et quatre cibles précises étaient indiquées par une grosse croix. On avait fait apparaître les liaisons entre les zones et les cibles : en rouge, les voies d’accès les plus normales, en vert les itinéraires secondaires possibles en cas de débâcle.

Bolan identifia immédiatement trois des quatre cibles : la première parce qu’il connaissait la configuration de la ville, et les deux autres parce que le crime organisé de Phœnix n’avait plus de secret pour lui. La quatrième cible restait une énigme, mais trois pour l’instant étaient largement suffisantes.

Deux croix, donc, indiquaient les résidences de deux caïds célèbres de la racaille de Phœnix. S’il se tramait une guerre inter-gangs, il n’y avait là rien de surprenant. La troisième croix en revanche intrigua Bolan : elle désignait l’Hôtel de Ville.

Libérant toute la puissance du gros moteur Toronado, Bolan accéléra en direction de Phœnix, la ville où l’attendait très

probablement une nouvelle confrontation avec la mort, le théâtre peut-être de son prochain holocauste.

Car, seule la carte de la Mort n'apparaissait pas truquée dans ce poker menteur qui avait commencé à Tucson pour gagner Phœnix, maintenant.

Toutes les autres cartes étaient pipées et les joueurs étaient de sauvages arnaqueurs.

CHAPITRE III

Quittant la Nationale, Bolan engagea la caravane de guerre dans Central Avenue, accélérant doucement vers le centre de la ville. Il dépassa la gare de Union, puis les immeubles de la mairie, et bientôt, la toute récente tour de Civic Plaza, dernier emblème de la rapide fortune de la ville, apparut sur la hauteur, à sa droite.

Mais l'Exécuteur ne se dirigeait pas vers le centre-ville. Phœnix ne l'intéressait pas. Il voulait gagner la banlieue chic de Paradise Valley, et avait emprunté Central Avenue pour éviter de se perdre dans le dédale des rues truffées de sens uniques. La puissante caravane roulait à vive allure. Elle passa devant le campus de Maricopa Tech, puis laissa derrière elle l'école des Beaux-Arts. Assez loin du centre, Bolan obliqua dans Camelback Road : il n'était plus très éloigné, maintenant, et des villas individuelles de plus en plus luxueuses se substituaient doucement et sûrement aux grands immeubles en copropriété.

Bolan connaissait par cœur les annales de Paradise Valley : ce quartier ultra-résidentiel ne possédait pas moins de trois country clubs privés, plus un club de golf très sélect et un club de tennis théoriquement municipal. Quelques années plus tôt, les habitants de Paradise, socialistes, comme il se doit, avaient élu comme conseiller municipal, un certain Gus Greenbaum, joueur invétéré, et traficoteur en bourse bien connu. Et le vieux Gus, à l'usage, n'avait pas fait un si mauvais conseiller municipal, dans la mesure où il passait le plus clair de son temps à rendre visite, aux frais de la municipalité il va sans dire, à ses co-combinards de la flambe organisée, à Las Vegas. Hélas, ses relations dans le Nevada s'étaient un jour révélées funestes, quand, en 1958, il retourna tout bêtement à la poussière, à la suite d'un accès de colère d'un associé mécontent qui lui trancha la gorge d'une oreille à l'autre, le laissant répandre tout son sang sur la moquette à poils longs de son palais de Paradise.

Paradise Valley, à vrai dire, et sans jouer sur les mots, constituait véritablement un paradis pour les gros bonnets du Milieu de Phœnix : c'était à la fois une retraite et un sanctuaire, un îlot bien à l'abri du meurtre et de la corruption quotidienne, une bouffée d'air

pur dans cet univers de turpitudes immondes et puantes du syndicat de la viande froide.

Bolan y arriva un matin de printemps, et découvrit le Serpent… ou du moins son nid.

Il longea le repaire du reptile, le dépassa d'une centaine de mètres, puis arrêta la caravane sous les frondaisons sophistiquées d'un jardin public. Là, il choisit, dans sa garde-robe du bord, une combinaison de travail sans signe particulier, et une casquette bleue. En moins d'un instant l'Exécuteur était devenu un ouvrier du téléphone, chargé de vérifier les fils extérieurs. Une boîte à outils, un harnais de rappel, et des chaussures à crampons complétaient son accoutrement.

Il sortit tranquillement de sa caravane et descendit la traverse. Il avait choisi un poteau de téléphone situé précisément à l'angle du haut mur d'enceinte isolant la propriété qu'il désirait surveiller. Il commença son escalade, comme s'il avait fait ça toute sa vie. Son poste d'observation, près de la boîte d'arrivée des fils, s'avérait excellent. Il voyait la totalité de la propriété : de grands arbres disséminés sur une pelouse doucement vallonnée, et, au bout d'une allée de gravier, une charmante gentilhommière de style un peu rococo.

Ces hauts murs protégeaient en leur sein un immonde dragon, un serpent infâme et corrompu déguisé en être humain : Morris Kaufman, « Moe », pour ses anciens amis de Détroit, et pour ses nouveaux copains de Paradise. Quelqu'un, un jour, l'avait surnommé « l'Augie Marinello youp », référence flatteuse au décédé et non regretté Chef suprême de la Mafia. Un bon mot, bien sûr, mais pas dénué de fondement.

Tout comme Nick Bonelli, Moe Kaufman s'était aventuré dans l'ouest, un jour que la chance ne lui souriait pas. Condamné par le grand Jury sourcilleux de Détroit, il était prudemment venu prendre le frais à l'ombre des cactus, et avait établi un empire dans le désert, croissant et prospérant au même rythme que la ville qu'il avait adoptée. Il possédait sur Bonelli le privilège de l'ancienneté, et celui d'une fortune nettement plus importante. En outre, sur le plan politique, il était bien placé pour tirer pas mal de ficelles, jouant à la fois le rôle de mentor et de financier auprès de nouvelles étoiles du gouvernement de l'Etat. Récemment, d'ailleurs, le problème de son influence au sein du gouvernement de l'Etat, voire au-delà même,

avait été publiquement soulevé par un journaliste trop curieux, qui n'avait pas tardé, du reste, à se « suicider » peu de temps après. Depuis, rien ne transpirait plus.

Un dragon, certes. Un vieux parasite répugnant, suçant les foies d'une communauté qui l'avait recueilli. Mais un dragon en difficulté, peut-être ?

La propriété de Kaufman était une des cibles indiquées sur le plan dérobé par Bolan.

L'Exécuteur ouvrit la boîte d'arrivée des fils téléphoniques, et commença à sonder. La deuxième ligne fonctionnait, et la conversation qu'il surprit accapara toute son attention. C'était une voix d'homme, rude et impatiente :

— ... Elle est ici, seule avec le gardien et une bonniche.

— Merde !

Encore une voix masculine, rauque, cette fois avec une pointe d'accent du sud.

— Il a fallu rayer le gardien. Alors, qu'est-ce qu'on fout, maintenant ?

— Putain de merde ! Normalement, il aurait dû être à carreau.

— Faut l'attendre, tu crois ?

— T'es fou, ou quoi ? La bonne, elle vous a reluqués ?

— Pardi.

— Bon. Faut s'en occuper. Foutez un froc à Miss Micheton, et rappliquez avec elle. C'est le vieux qui viendra nous trouver.

— OK, on arrive.

Et la ligne devint silencieuse.

Bolan brancha rapidement un minuscule transrécepteur-enregistreur, le camoufla adroitement sur l'arrivée du fil, et descendit à la hâte de son perchoir. Il balança sa caisse à outils derrière un arbre au passage, tandis qu'il pressait le pas vers la grille d'entrée de la propriété Kaufman.

Un moteur de voiture toussa quelque part, dans le jardin, et entendant un crissement de pneus sur l'allée de gravier Bolan sut que la confrontation était imminente. Ouvrant alors sa combinaison de travail, il dégagea le Beretta à silencieux, niché sous son aisselle, et accéléra l'allure. Le grand portail de fer grinça laborieusement sur ses gonds, en s'ouvrant lentement, grâce à un système de télécommande, et une grosse limousine à quatre portes avança à

allure réduite dans l'allée. En moins d'une fraction de seconde, avant que tous ses réflexes se transforment en une terrifiante machine à tuer, Bolan embrassa du regard le véhicule marqué par le destin. Derrière le pare-brise dépassaient quatre têtes : deux types à l'avant, un troisième et une jeune femme à l'arrière. Alors, d'un bond, l'Exécuteur plongea, le Beretta au poing, et s'accroupit à l'arrêt, en position classique pour l'attaque. L'arme muette cracha quatre fois dans la foulée : deux parabellum partirent silencieusement charcuter la calandre, tandis que deux autres percutaient le pare-brise en deux points précis. Deux têtes s'abattirent en arrière avec un ultime sifflement de vie, éclaboussant au passage les autres passagers de débris d'os et de chairs déchiquetées, sanguinolents et visqueux.

La limousine s'arrêta dans un hoquet, tandis que son radiateur percé répandait ses tripes avec un bruit de ferraille funèbre. La fille était folle, la bouche déformée par un hurlement muet, mais son ange gardien sur le siège arrière se tenait nettement mieux. Une des portières s'ouvrit, et le tueur plongea tête première, cherchant fébrilement à saisir son revolver. Le Beretta toussa à nouveau, dépêchant son double message mortel, et l'élégant plongeon du truand ne fut bientôt plus qu'un sillon sanglant et macabre.

Bolan gagna vivement la voiture, et se pencha à l'intérieur. Les deux occupants de devant étaient indiscutablement décédés; à la base du crâne, ils présentaient un grand trou rempli de bouillie rougeâtre et gluante. Le quatrième passager, en revanche, était bien vivant.

Et bien entendu, elle était morte de trouille. Ses hurlements d'horreur étaient réduits maintenant à des petits halètements étouffés, mais dès qu'elle vit Bolan, monstrueux dans son accoutrement sinistre, elle se remit à beugler les yeux exorbités, le visage cramoisi. Elle ne portait qu'une robe de chambre maculée de giclures de sang qui gagnaient peu à peu, au fur et à mesure que le tissu s'en imbibait.

La môme était au bord de l'hystérie. Ce n'était pas le moment de la calmer avec des trucs sophistiqués. Bolan se contenta de la gifler avec violence, deux fois, imprimant la trace rouge de sa main sur chacune des joues défaites. Elle se calma illico, et mit une sourdine à ses cris de putois.

— Ça va, déclara-t-il d'une voix ferme et rassurante. Du calme. Qui êtes-vous ?

La fille contorsionna sa bouche quelques instants avant d'arriver à émettre un son articulé :

— Je... je suis Sharon Kaufman.

Sans blague ! Belle prise, monsieur Bolan. Il tira la fille hors de la voiture et la balança sur son épaule, puis sans perdre une seconde, se dirigea vers la caravane de guerre avec son « trophée » en bandoulière.

Mais la tâche s'avérait moins aisée que prévu. La fille n'avait rien d'une frêle minette; c'était au contraire un opulent brin de femme bien en chair, avec de sacrées rondeurs féminines aux endroits prévus pour. L'ensemble ne pesait pas moins de soixante-dix kilos et mesurait bien son mètre soixante-dix. Si elle avait voulu se débattre, Bolan en aurait eu plein les pognes. Mais pas de risque. Elle était douce comme un agneau, encore complètement terrorisée, et n'avait pas recouvré ses esprits. A moins qu'elle ne soit partiellement droguée.

Dans la caravane, il la déposa sur une banquette, et lui enleva son peignoir taché de sang. Elle se raidit devant cette violation de son intimité, mais ne fit aucun mouvement pour empêcher Bolan de l'examiner. Miss Micheton bien sûr. Et pas seulement bien montée : dure et ferme, avec ça, et probablement aussi, dans la vie courante, ravageuse à souhait.

— S'il vous plaît, balbutia-t-elle, la langue pâteuse, arrêtez... ne...

— Du calme, fit-il galamment. Je m'assure seulement que vous n'êtes pas blessée.

Puis il referma le peignoir et lui dit :

— C'est bon. Ces taches de sang ne proviennent pas de vous. Vous vous sentirez infiniment mieux quand vous en serez débarrassée.

Et il lui indiqua la cabine de douche.

— Attention à l'eau, précisa-t-il. Le réservoir n'est pas bien grand.

Il lui tapota la main, lui fit un gentil sourire, et passa à l'avant pour diriger la caravane de guerre vers des cieux plus cléments. Tout en enfilant les rues de Paradise, il réfléchissait à sa nouvelle trouvaille, et à ses répercussions possibles sur l'étendue de son problème arizonien.

Moe Kaufman était bien la première cible visée par l'équipe assaillante. Or *il* n'était pas chez lui, comme l'avait précisé la voix au téléphone; c'est donc la fille qui allait faire sortir le loup du bois.

Jusque-là, OK. Mais les assaillants cherchaient-ils à supprimer le *capo* youpin, ou simplement à le mettre à l'ombre ? Et pourquoi ?

Sharon Kaufman était encore une carte pipée dans ce poker marron. La fille du serpent, la perle du cochon. Le vieux n'étant pas chez lui, il était normal et logique de capturer sa progéniture. Après tout si Mahomet ne va pas à la montagne… n'est-ce pas ?

Mais enfin, quel rôle cet encombrant trophée jouait-il dans le jeu ? C'était apparemment une vigoureuse jeune femme, appétissante autant que sémillante, mais elle n'en restait pas moins la fille du serpent. Et au moment du crash, de quel côté se trouverait-elle ?

Encore une inconnue.

Bolan commençait à penser qu'il avait pris en marche le train d'Arizona, et qu'il avait raté pas mal d'arrêts intéressants. Néanmoins il avait ouvert le jeu en capturant une reine. Ce n'était pas si mal. C'était assez, en tout cas, pour intimider les autres joueurs, et peut-être avec un peu de chance, pour chambouler la partie tout entière.

Et l'Exécuteur s'enfonça dans Paradise.

Il cherchait des serpents.

CHAPITRE IV

Jim Hinshaw était mécontent, et non sans raison. En professionnel accompli, habitué à la perfection dans tout ce qu'il entreprenait, il avait, par nature, une difficulté certaine à admettre l'échec. Cela le rongeait, bouleversant son amour immodéré de l'ordre, et le privant de la jouissance suprême qu'il éprouvait à maîtriser les situations. En l'occurrence, il avait investi six mois de son temps et dix bâtons du fric de Bonelli, pour s'assurer le contrôle parfait et sans bavure de l'opération en cours. Et voilà que le coup d'envoi échouait lamentablement, déjoué, foutu en l'air par des forces inconnues.

L'enlèvement de Kaufman aurait dû marcher comme sur des roulettes. Les limiers de Hinshaw avaient filé le train au vieux pendant un mois entier, s'attachant à ses moindres mouvements, de jour comme de nuit. Or jamais il n'avait quitté son domicile avant neuf heures du matin.

Sauf aujourd'hui, précisément.

Hinshaw avait cessé de croire aux miracles, à l'âge de six ans le jour où, son père étant sorti juste pour boire un coup, n'était jamais revenu. Par conséquent, l'absence de Kaufman, il la mettait sur le compte soit d'une coïncidence bizarre autant qu'étrange, soit d'une fuite sous forme d'un avertissement donné en bonne et due forme à la victime. Et, en bon réaliste, il optait pour cette dernière éventualité.

Mais cela impliquait un traître.

Hinshaw connaissait ses propres troupes et, raisonnablement, il ne pouvait pas en douter. Ses hommes étaient loyaux : loyaux envers la mission présente, parce qu'ils aimaient l'argent, et loyaux également envers lui, parce qu'il leur inspirait un mélange de crainte et de respect.

Hinshaw admirait la loyauté chez ses pairs, et il l'exigeait de ses subordonnés. Il y voyait une des vertus qui marquent la ligne entre les amateurs et les professionnels, entre un vrai gang et une équipe habile de faiseurs du dimanche. Et dans l'exécution d'une mission, la loyauté était indispensable.

L'ordre de mission était le suivant : Hinshaw devait sauver la ville de Phœnix; or pour ce faire, loyauté et professionnalisme de tout premier ordre paraissaient indispensables.

Faisant le bilan de la situation présente, Hinshaw commença à en additionner les plus et les moins : les moins d'abord; Kaufman leur avait filé entre les doigts, et la salope – la fille Kaufman – s'était débrouillée pour prendre le large sans oublier les trois hommes d'Hinshaw qui encombraient des tiroirs de la chambre froide municipale. Il avait donc gaspillé dix pour cent de sa force de frappe, dans cette première escarmouche, qui d'ailleurs n'aurait jamais dû se produire.

Les plus, ensuite : en ville, le flic de mèche paraissait convaincu que la boulette foireuse de ce matin était le fait d'un homme tout seul. Les gars d'Hinshaw avaient peut-être sous-estimé un des gardiens de Kaufman, et le salaud les avait eus par surprise, à la sortie. Trop de confiance en soi peut parfois s'avérer mortel. A mettre du côté des plus, également, Angel Morales et Floyd Worthy, les deux fidèles d'Hinshaw, ses plus vieux amis et compagnons d'infortune, au temps héroïque du Viêt-Nam, ses « armes secrètes », personnelles. Et pour les soutenir, vingt-cinq tas de muscles choisis parmi les plus pourris et les plus durs qui aient jamais trimballé un flingue dans les rues de Tuscon. C'étaient ses hommes, maintenant, grâce à la générosité de Nick Bonelli…

Hinshaw devait beaucoup à Bonelli pour la confiance, les pouvoirs et l'argent que le *capo* de Tucson ne lui avait pas ménagés, durant les derniers mois. Du coup, il avait fait siens tous les espoirs et tous les objectifs de Bonelli. Alors, il n'allait tout de même pas lui annoncer qu'un inconnu avait bousillé la phase numéro 1 de l'opération ! Il pouvait encore rattraper les choses, et, que ce putain de Bon Dieu crève, s'il n'y arrivait pas. Il le devait bien à M. Bonelli, autant qu'à lui-même d'ailleurs.

Hinshaw poussa le bouton de son interphone, et aboya un ordre. La porte du bureau s'ouvrit pour laisser entrer deux hommes, qui se dirigèrent avec un petit signe de tête vers les sièges vides. Ils ne portaient ni fusil, ni tenue de campagne, mais se déplaçaient avec une grâce et une rigidité toute militaire, remplissant la pièce de vibrations évoquant la mort.

Des professionnels, ceux-là. De vrais mecs !

Angel Morales, d'abord : petit et sec, avec des cheveux noirs et raides encadrant un visage latin finement dessiné. Une bouche sensuelle qui se retroussait quand il souriait, et se déformait en une grimace d'extase, dans le feu de l'action. Puis Floyd Worthy, grand et maigre, noir comme le diable, avec de longues mains nerveuses continuellement en mouvement, sauf quand elles tenaient une de ces armes auxquelles il vouait un amour immodéré.

Rien qu'à les voir, Hinshaw se sentit plus fort et plus sûr de lui. Ils formaient son tandem de choc. Il sortit une bouteille de vodka Eristoff et trois verres.

Worthy prit la parole. Il avait une voix de gorge rocailleuse :

— Alors, qu'est-ce que tu nous dis, Chef ?

— Je vous dis ceci : nos hommes ont été supprimés par un seul et unique enfant de salaud. J'en déduis que Kaufman ne garde pas de troupe en cantonnement dans sa propriété. *Pas encore,* du moins. En faisant vite, nous devrions rattraper nos pertes, et sauver la mise, fit-il en avalant sa vodka Eristoff glacée.

— Et la cible B ?

C'était Morales qui posait la question.

— Réponse affirmative. Il nous faut un otage comme monnaie d'échange. Floyd, je te charge personnellement de cette mission, et assure-toi que tes gars ont bien compris la manœuvre : nous voulons l'oiseau vivant. Un paquet de viande froide ne vaut pas grand-chose.

— OK, éructa Worthy, pas troublé le moins du monde, tandis que ses grandes mains pâles s'ouvraient et se refermaient sur son verre de vodka Eristoff à moitié vide.

— Prends au moins six hommes avec toi, poursuivit Hinshaw. Les autres avaient prévu un peu juste.

Il n'y avait aucun regret dans la voix en évoquant les disparus, simplement un mépris contenu devant une erreur tactique.

— Pas de problème, répliqua Worthy, et pour la première fois un mince sourire effleura son affreux visage.

— Tu as toute ma confiance, reprit Hinshaw en lui rendant son sourire morbide. Angel, toi, tu assures les arrières et tu te charges des liaisons. Mais n'interviens qu'en tout dernier recours. T'as bien percuté. Ne te mouille que si ça foirait.

— Vu, répondit Morales. Floyd aura pas besoin de renfort pour un boulot de routine comme ça, pas vrai, Floyd ?

— Exact. On joue sur du velours, marmonna Floyd, en guise de réponse.

— C'est bon. Rien d'autre.

Hinshaw s'absorba dans un dossier ouvert sur son bureau, et les autres, comprenant que leur présence n'était plus souhaitée, effectuèrent leur sortie en silence.

Jim Hinshaw n'était plus mécontent. Il se sentait bien, au contraire, capable, puissant et digne de la confiance de Nick Bonelli. La bonne vieille rengaine allait recommencer, comme avec les Viets : on forcerait l'ennemi à se mettre à genoux, et on l'y maintiendrait rampant comme une bête. A l'époque, on disait souvent là-bas : *Si tu les tiens par les couilles, le cœur et la tête finissent toujours par suivre*. Pardi, et leur pognon aussi. Et n'importe quoi, d'ailleurs. Mais d'abord, il faut bien leur serrer les couilles.

*

* *

La caravane de guerre et domicile ambulant de Bolan était garée dans une allée ombragée du parc d'Echo Canyon. Sharon Kaufman et lui étaient assis à chacune des extrémités d'une banquette rabattable. Il portait encore sa combinaison noire, et la fille, perdue dans l'immense robe de chambre qu'il lui avait prêtée, paraissait presque une enfant. Pas tout à fait, pourtant, car malgré ce vêtement littéralement démesuré, elle restait un sacré brin de femme.

Bolan détacha les yeux à regret des formes voluptueuses, et chercha son regard. Elle le dévisageait par-dessus le bord d'une tasse de café bien fumant, les yeux encore figés par la peur. Pourtant elle esquissa l'ébauche d'un sourire et, reposant sa tasse, elle balbutia d'une voix haletante :

— Je... ne sais que vous dire... Merci... je suppose.

— Vous pourriez en dire bien davantage, rétorqua-t-il d'une voix glaciale, tout en gardant son sourire rassurant.

Sans répondre, Sharon se replongea dans la contemplation de sa tasse de café.

— Moe Kaufman, c'est votre père, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

— Il a des ennuis.

— Oui... j'ai cru le comprendre. Que voulaient ces brutes ?

— La peau de votre père. Et ils la veulent toujours. C'est pour cela qu'ils ont essayé de vous enlever. En vous détenant, il savaient qu'en définitive, ils auraient sa tête. Eh oui, Miss Kaufman, c'est le grand jeu. A votre avis, pourquoi vous emmenaient-ils avec eux ?

— Je… je n'ai pas eu le temps d'y penser. Tout s'est passé si vite. Qui *êtes-v*ous ?

— Le type qui vous a enlevée à vos ravisseurs. Mais vous êtes libre, maintenant. Partez, si ça vous chante. Rentrez chez vous. Cependant je ne vous le conseille pas.

La terreur était presque tangible, entre eux. La fille baissa les yeux, incapable de soutenir son regard, tandis que, visiblement, mille questions se bousculaient dans sa tête, et peut-être dix fois autant de réponses logiques.

— Que dois-je faire, alors ? demanda-t-elle.

— Parlez-moi, fit-il en étendant les mains.

— De quoi ? s'enquit-elle hésitante.

— Commençons, si vous voulez, avec les associés de votre père.

— Comment ? Je ne…

— Nick Bonelli, par exemple.

Ce n'était ni une question, ni une affirmation, seulement une constatation.

— Eh bien, c'est exact… M. Bonelli est un ami de mon père. Je crois même savoir qu'ils sont associés dans certaines entreprises à Tucson.

— Leur association ne tient plus, remarqua sèchement Bolan.

— Comment ?

La jeune fille était plus tendue, à nouveau. Visiblement, elle ne comprenait pas.

— Les truands qui vous ont sauté dessus tout à l'heure étaient des hommes de Bonelli.

— Quoi ? Comment… Mais *qui êtes-vous ?*

— Mack Bolan, pour vous servir.

Sur le coup, le nom ne parut rien lui dire. Elle avait l'air de chercher vainement dans sa mémoire.

— Il me semble que j'ai entendu votre nom quelque part.

— Possible. Votre père et son ex-associé le connaissent bien.

— Vous connaissez mon père ?

— De réputation seulement. Jusqu'à ce matin, j'étais son pire ennemi.

Bolan ? *Bolan !* Soudain, elle avait fait le rapprochement, et son visage prit à nouveau la couleur terreuse de l'épouvante.

— Oh, Seigneur ! C'est vous, le fameux Bolan ?

— Dernier descendant de la lignée, fit-il sans la moindre trace d'humour.

— Mais… on dit que… enfin, vous faites la guerre à la Mafia, n'est-ce pas ?

— Bonelli, l'associé de votre père, est le *capo* de Tucson, rétorqua-t-il, glacial.

Elle paraissait sciée :

— Ca… capo ?

— *Capo mafioso* : le chef local. Le roi des rats dans le fromage. Votre père a joué main dans la main pendant des années avec ce type.

— J'ai vaguement entendu certaines choses, fit-elle en rougissant, immédiatement sur la défensive, mais je n'y crois pas. Et quand bien même M. Bonelli serait… ce que vous prétendez, mon père, lui, est un homme d'affaires. Il est donc normal qu'il ait… enfin… des relations.

— Vous avez eu le plaisir d'en rencontrer quelques-unes ce matin.

— Et pourquoi M. Bonelli en voudrait-il à mon père ?

— C'est bien la question. Je suis venu à Phœnix pour essayer d'y répondre. Je sais au moins une chose : ces types étaient des professionnels. Et ils ne sont pas arrivés à Phœnix tout seuls. Le reste du bataillon doit courir après votre père, en ce moment même, à moins qu'il ne l'ait déjà trouvé.

— Sûrement pas. Si mon père veut disparaître… Eh bien pas de problème, il le fera, un point c'est tout.

Et elle baissa soudain la tête en prononçant cette dernière phrase. Nul doute, Sharon Kaufman avait « vaguement entendu certaines choses ». Et dans l'immédiat, visiblement, elle s'interrogeait sur certaines circonstances bizarres et certains comportements étranges, sur ces visiteurs insolites au teint basané qui venaient voir son père à des heures souvent indues, et sur ces voix rocailleuses qui parfois appelaient au téléphone, la nuit.

Eh oui, pauvre Sharon Kaufman, elle savait, soupçonnait peut-être, ou plus vraisemblablement redoutait la vérité sur son homme d'affaires de père.

Elle rompit le silence après un long moment de pénibles réflexions :

— Vous étiez sérieux, tout à l'heure, quand vous m'avez dit que j'étais libre ?

— Vous pouvez partir quand vous voulez. Je ne prends jamais de civil en otage.

— Mais vous aimeriez bien que je vous aide, pas vrai ?

— Je n'ai, hélas, rien à vous proposer en échange, Sharon.

— La vie de mon père, peut-être, suggéra-t-elle timidement, avec une lueur d'espoir dans les yeux.

— Je ne fais jamais de promesses sans être sûr de pouvoir les tenir, rétorqua-t-il froidement. Puis il ajouta plus aimablement : Croyez-le ou pas, peu importe, mais je ne suis pas venu à Phœnix pour liquider votre père. Je pourrais probablement le faire facilement en quittant la ville, et laissant les mains libres à ses « amis ». Mon but est d'éviter, dans la mesure du possible, une guerre ouverte dans la rue, d'empêcher un gang organisé de prendre le pas sur les autres, et par conséquent de contrôler intégralement la ville. C'est l'objectif que je me suis fixé, et je le poursuivrai envers et contre tous. A bon entendeur, salut.

Sharon Kaufman soupesa le sens de ces paroles pendant un long moment, puis enfin, levant la tête, elle le regarda dans les yeux :

— Entendu, fit-elle avec une grande simplicité. Je vais vous aider, jusqu'à un certain point au moins. Mais jamais je ne trahirai mon père.

— Parfait, je crois que nous allons nous entendre.

Mais l'Exécuteur savait parfaitement qu'il n'en était rien.

CHAPITRE V

Sharon Kaufman reprenait lentement ses esprits, tout en gambergeant sur ce qu'elle était en droit de révéler au grand monstre noir. Ses façons brutales l'avaient effrayée, d'autant qu'elle était encore mal remise des sinistres événements de la matinée. Mais la voix du monstre ne manquait pas de chaleur, et dans ses grands yeux sombres comme des tombes béantes, la fille lisait une sorte d'étrange sensibilité. Alors, très lentement, cherchant ses mots avec prudence elle commença à parler.

— Une heure à peu près avant l'arrivée de ces types, mon père a reçu un coup de fil d'Ike Ruby.

— Je sais qui c'est, coupa brièvement Bolan. Continuez.

Sharon s'était arrêtée net, plus très sûre d'elle, maintenant. Ce Bolan en touchait peut-être davantage qu'elle n'imaginait. Enfin, reprenant avec difficulté le fil de ses pensées, elle poursuivit :

— Ce téléphone avait l'air important. En raccrochant, mon père était… non, pas furieux, vraiment… disons plutôt contrarié…

Et Bolan dut la tirer de sa songerie :

— Alors il est sorti pour aller retrouver Ruby ?

— Je… je ne sais pas. Peut-être, mais il m'a seulement dit qu'il sortait.

Elle hésita un moment avant de préciser :

— Mon père et Ike travaillent ensemble. Ils se sont peut-être rencontrés au bureau de papa, mais sincèrement, je n'en sais rien. Il ne m'a pas dit où il allait.

— C'est bon, fit Bolan en retrouvant subitement sa voix glaciale. Où puis-je vous reconduire ?

Elle se figea, suffoquée : pourquoi la congédiait-il aussi rapidement ?

— Mais… enfin… je…

— Je vous crois, coupa-t-il brutalement. Par conséquent nous sommes quittes, et restons-en là.

— Mais ce n'est pas fini, n'est-ce pas, fit-elle timidement. Enfin, pour mon père, je veux dire.

— J'ai bien peur que non, rétorqua-t-il soudain radouci.

Ce coup-ci, pas de doute, elle avait pigé.

— Ecoutez, protesta-t-elle, la gorge serrée, vous n'y êtes pas du tout. Mon père est un monsieur très comme il faut. Il a des ennemis *en affaires,* probablement aussi des ennemis *politiques,* mais pour le reste… enfin… c'est absolument faux.

— Où est-ce que je vous laisse ? demanda-t-il à nouveau comme s'il ne l'avait pas entendue.

— Ike Ruby est comme un second père pour moi. D'ailleurs je l'ai toujours appelé oncle Ike… Oh, je vous en prie. Je sens bien que vous êtes bon. Pourquoi m'avez-vous tirée d'affaire, si c'est pour me rejeter dans la gueule du loup ?

Il eut un long soupir de lassitude :

— Je ne vous rejette nulle part. Tout ce que je cherche c'est la vérité. Et sans Kaufman et Ruby, je ne vois pas très bien comment je peux la découvrir. Il me les faut donc tous les deux.

Alors prenant son courage à deux mains, elle hoqueta, comme si le souffle lui manquait :

— Dans ce cas, je vous suis. Nous les trouverons ensemble.

Un mince sourire éclaira le visage de Bolan :

— Pas question.

— Pourquoi ? Cette histoire me concerne, non ? J'ai bien le droit.

Le sourire de Bolan avait disparu.

— Quel droit ? grinça-t-il. Celui de mourir ? Effectivement, nous l'avons tous. Mais ce n'est pas moi qui vous aiderai à l'exercer.

Il avait mis tant de fatalisme dans sa voix qu'elle se tortilla, mal à l'aise, baissant pudiquement les yeux :

— Je ne peux pas rentrer chez moi, murmura-t-elle enfin.

— Exact, admit-il tranquillement.

— Il faut que je donne un coup de téléphone.

Il soupira et, lui désignant l'appareil, lui expliqua brièvement comment s'en servir, puis il l'écouta distraitement organiser son rancard avec un copain de la fac. A partir de là, leur conversation resta parfaitement anodine, et elle se contenta de lui indiquer le chemin pour la conduire.

Ce n'était pas bien loin, du reste. Le point de chute en question était dans un immeuble de studios, près de North Central Avenue, juste derrière l'hôpital Saint-Joseph. Pendant le trajet, elle examina avec attention l'intérieur de cette fantastique caravane, se

demandant visiblement quels noirs desseins elle pouvait servir. C’était bien un chariot de la mort, et il était aussi sinistre et menaçant que le monstre noir qui le pilotait sereinement le long des rues de Phœnix.

Bolan dépassa l’immeuble, et fit le tour du pâté de maisons pour inspecter le paisible quartier, puis il engagea le véhicule dans une traverse déserte, où il stoppa le GMC.

Elle se leva, prête à partir, mais à la porte, elle se retourna une dernière fois, indécise, comme si elle espérait encore le fléchir :

— Monsieur Bolan… je…

— Non, je ne veux pas de promesses, Sharon, lui rappela-t-il doucement.

Elle allait en dire plus, mais se reprit :

— Merci encore.

Elle traversa à la hâte la pelouse humide, et s’arrêta un instant au bout de la traverse pour lancer un ultime regard à l’étrange maison roulante qui disparaissait déjà dans le virage.

Sharon Kaufman gagna rapidement son lieu de rendez-vous. Son visage encore jeune portait un masque de froide détermination. Après tout, qu’importait Bolan ? Elle avait ses propres promesses à tenir.

Bolan connaissait Ike Ruby, certes. La fille avait prétendu que c’était un homme d’affaires, mais l’Exécuteur savait, de source sûre, qu’il remplissait auprès de Kaufman, le rôle capital de général en chef de l’empire du désert. Natif du Bronx, Ruby avait grandi à l’ombre de Lepke Buchalter, gagnant ses premiers galons au temps de la guerre des syndicats, avant de s’aventurer à l’ouest pour devenir rapidement le bras droit de Kaufman. Un bras droit avec une allonge certaine, faut dire. Son casier judiciaire mentionnait entre autres sept arrestations pour présomption de meurtre, avec seulement une condamnation mais pas de preuve. Et ceci n’était bien sûr que la calotte visible de l’iceberg, car, en dépit des disparitions régulières et systématiques de ses opposants, et en dépit aussi des rumeurs persistantes sur l’existence d’une fosse commune suspecte, en plein désert, jamais Ruby n’avait été inquiété par la justice depuis plus de vingt-cinq ans.

Un « homme d’affaires », mon œil ! Entendez un « cannibale ».

Mack Bolan d'ailleurs n'était pas le seul à renifler Ike Ruby : la résidence de l'infâme chacal était également cochée sur la carte de Phœnix, comme une des cibles visées. Et Bolan réalisa soudain qu'il était peut-être déjà trop tard pour avoir un entretien avec le bâtard. Non que le sort, si brutal soit-il, d'un sauvage décadent lui tint à cœur : en d'autres circonstances, Ike Ruby aurait très bien pu lui servir de guignol dans son infernal carrousel avec la mort. Mais pour l'instant, l'Exécuteur avait besoin d'un atout, pour ce poker de Phœnix, et le bras droit de Kaufman aurait fait l'affaire à merveille.

Bolan poussa un peu le puissant moteur Toronado, tout en se remémorant la configuration des rues de Phœnix. Il se rendait chez Ike Ruby, dont la propriété était située au nord-ouest de Camelback Park, non loin de l'autoroute d'Etat. Il la trouva sans difficulté, et fit le tour des hauts murs d'enceinte, tous ses sens en alerte, tâchant de flairer une présence ennemie.

Il la sentit d'ailleurs illico. La grille d'entrée était béante, et cette lacune indiscutable dans le système de sécurité d'un monsieur présumé circonspect déclencha dans la tête de Bolan un vigoureux carillon d'alarme. Mais le mur de clôture ne laissait voir que la cime de grands arbres, et un toit de tuiles, à soixante mètres de là environ.

Il gara la caravane et s'équipa rapidement pour l'attaque : son Big Thunder, l'Auto-mag 44, sur sa hanche droite, pour assister le Beretta à silencieux, une petite mitraillette légère, en bandoulière autour de son cou, et des ceintures de munitions supplémentaires pour les trois armes. Il hésita à prendre un jeu de petites grenades à fragmentation, mais en définitive jugea préférable de les laisser. Et il quitta vivement la caravane.

Il délaissa l'entrée principale, pourtant tentante, avec ses grilles grandes ouvertes, et choisit un passage plus discret, dans le mur du nord. Le jardin s'étendait devant lui, parsemé çà et là de bouquets d'arbres harmonieusement disposés. Mais Bolan concentra immédiatement toute son attention sur la maison, une longue bâtisse de style espagnol avec un toit de tuiles rouges supporté par une large génoise. Un imposant char d'assaut était arrêté devant la porte d'entrée, et la silhouette sombre d'un homme se découpait derrière le volant, tandis que sur le siège avant, un autre gus se prélassait avec une nonchalance trop ostentatoire pour être honnête : un grand costaud noir, bien fringué, mais qui se raidit brutalement, en entendant le staccato d'une fusillade à l'intérieur de la maison.

En un éclair, Bolan, lui aussi était galvanisé et, profitant de l'inattention du Noir, il se rua jusqu'à la baraque. En un dernier bond, il atterrit sur la porte latérale, et plongea à l'intérieur, sa mignonne mitraillette au poing.

Mais comme pour le narguer, la pièce était vide. Pourtant, au-delà de la porte, derrière le mur du fond, il entendit un nouveau tonnerre sans équivoque et l'écho funeste d'une pluie de débris s'abattant sur le sol. Il alla vivement à la porte, et l'entrebâilla à peine pour essayer d'évaluer l'ampleur de cet enfer tonitruant.

Deux salopards étaient repliés dans la cuisine, revolver au poing, derrière une grosse table de chêne renversée qui leur servait de rempart. Ils libéraient gaillardement une nuée de pruneaux secs en direction du hall d'entrée : trois autres crapules étaient cantonnées dans le salon, derrière un canapé richement capitonné, et canardaient en sens inverse. Dans le piteux *no mans land,* entre les deux camps, gisait un corps humain criblé de balles, mais aucun des opposants ne paraissait désireux de baisser les armes. Bolan eut juste le temps d'apercevoir l'ignoble crâne chauve d'Ike Ruby qui se dressait un peu pour mieux viser l'envahisseur.

L'Exécuteur signala son entrée en lice par une brève salve de mitraillette dont le panache meurtrier atteignit l'un des assaillants en plein flanc, le fendant littéralement de l'aisselle à la hanche, et l'envoyant gracieusement dinguer sur une table basse en marqueterie des îles.

Le crépitement sauvage se tut instantanément, tandis que quatre paires d'yeux se braquaient sur Bolan, essayant de déterminer si ce monstrueux arrivant représentait un nouveau danger ou un renfort inattendu. Ike Ruby, pour sa part, crut y reconnaître un allié, et se redressant un peu, son flingue en avant, cracha une salve triomphale.

Les assaillants, dans le salon, battirent en retraite, désarçonnés, pointant aveuglément leurs armes menaçantes, tiraillant dans tous les sens pour couvrir leur fuite.

Bolan les prit de vitesse : une rafale de plombs crocheta le premier fuyard en pleine poitrine, et le dégagea du milieu sans lui laisser le temps de s'expliquer. Quant à l'ultime envahisseur, il était accroupi, hésitant à sucrer d'un côté ou de l'autre, et ce manque d'esprit de décision lui fut fatal : la mitraillette crépita à nouveau, dépêchant tout son chapelet de grenaille infernale : en un instant, l'ordure était métamorphosée en passoire immonde, son sang giclant

avec violence par tous les trous. Puis l'homme se recroquevilla et s'effondra par terre, tandis qu'un doigt moribond appuyait automatiquement sur la gâchette de son arme pointée sur Ruby et sa barbouze.

Des images latérales affleurèrent alors dans le champ de vision de Bolan : sur sa droite, d'abord, le gardien de Ruby basculait à la renverse, dans un poudroiement pourpré, tenant de ses deux mains ensanglantées son crâne qui volait en éclats; sur sa gauche, enfin, une silhouette imprécise remplissait maintenant l'embrasure de la porte, et le soleil luisait lugubrement sur un canon de métal : c'était bien le grand costaud noir de la bagnole, et il arborait négligemment un M 16 sur sa hanche droite.

Bolan et le grand Noir se dévisagèrent un instant, figés dans l'intemporalité du danger, comme tétanisés. Puis Bolan recula et plongea en arrière de la porte, au moment où une langue de feu s'échappait du museau d'acier menaçant, suivie d'une giclée de balles 5.56 qui allèrent se ficher dans le chambranle. Les projectiles, frisant les murs, arrachèrent au passage des débris de plâtre et de menuiserie qui retombèrent en pluie. Bolan resta immobile une interminable seconde, écoutant le sifflement de la mort fendre l'air juste au-dessus de sa tête. Puis les balles déviérent, visiblement à la recherche d'une autre cible dans la pièce, martelant à l'aveuglette, en quête d'un dernier soupir humain.

Et tout s'arrêta brutalement : Bolan se remit instantanément en action, et pointant sa mitraillette droit devant lui, il se risqua à nouveau sur le champ de bataille curieusement silencieux. Un crissement de pneus sur le gravier l'informa que la tuerie était bien terminée; alors, se précipitant vers la porte extérieure, il eut juste le temps d'apercevoir les feux arrière de la voiture qui passait la grille.

Indifférent, Bolan revint vers les lieux du carnage : des corps gisaient partout, mais il n'y fit pas attention. Il cherchait Ike Ruby, et le trouva affalé derrière les débris de la table en chêne, la poitrine criblée de trous. A chaque inspiration, une écume de sang affleurait à ses lèvres, et dégoulinait lentement sur sa veste de pyjama déchiquetée.

Le gars était visiblement en train de crever. Incapable de fixer son regard, il tourna des yeux glauques vers Bolan et émit un gargouillement poisseux pour tenter de parler. Manifestement, Ruby

prenait Bolan pour l'envoyé providentiel de Kaufman, et il avait bien l'intention de lui transmettre un message avant de claboter.

— Dis... Dis à Moe... pas pu joindre Weiss. L'ai pas affranchi...

La tête du gars dodelinait dangereusement, et le souffle qui s'échappait péniblement de ses bronches faisait apparaître des bulles sanglantes par les trous de sa poitrine.

— Dis à Moe...

— T'en fais pas, assura Bolan au moribond.

Et il sortit à la hâte pour regagner sa caravane.

La voix de Ruby mourant résonnait encore dans sa tête tandis qu'il démarrait en trombe : *pas pu joindre Weiss*...

Le message était incomplet, bien sûr : ce n'étaient que les derniers hoquets délirants d'un agonisant; mais soudain, pour l'Exécuteur, tout devint clair comme de l'eau de roche. Un nouveau morceau de ce puzzle démentiel d'Arizona venait de se mettre miraculeusement en place. Et Bolan eut une vision brutale, fragmentaire, évidemment, mais néanmoins effroyable. Ce poker prenait une ampleur inattendue, et de nouveaux joueurs sortaient de l'ombre, venus de tous les bords; en particulier un visage sombre et morbide que Bolan avait vaguement déjà vu quelque part, sans pouvoir se rappeler où.

L'Exécuteur conduisait la mâchoire crispée, habité par une froide détermination : Ike Ruby en mourant lui avait confié un message. Il le délivrerait à son destinataire en personne : un membre du Sénat américain, répondant au nom de Weiss...

CHAPITRE VI

Dans ses discours électoraux, le sénateur Abraham Weiss aimait à se présenter comme un *Self made man*. Cela plaisait aux électeurs. Evidemment, il se trouvait toujours une poignée de détracteurs – journalistes de tendances politiques opposées généralement – pour s'empresser de soutenir le contraire, mais Weiss les traitait publiquement de mythomanes dangereux, et la légende, selon laquelle il aurait hérité de son père les affaires familiales sans jamais y avoir investi un centime, n'était pas perfide invention de leur part. Allons donc ! C'était pourtant bien Abie qui, à peine son père enterré, avait décidé de se lancer dans les exportations et le transport maritime. Et c'était encore lui qui, utilisant ses appuis politiques et financiers, avait placé son frère David à la tête de la Caisse des Dépôts des Etats du Sud. Grâce à quoi, le holding familial comportait maintenant une filiale d'investissements fonciers.

Et ces mêmes mauvaises langues, s'adressant pour la plupart aux midinettes, reprochaient également à Abraham Weiss ses amis. Ils s'acharnaient en particulier sur l'amitié suspecte qui le liait à Moe Kaufman. Mais comment s'étonner que ce copain de toujours ait contribué à financer les campagnes électorales d'Abie ?

Les détracteurs rappelaient aussi avec indignation que le sénateur, en 1949, suivant le conseil de Kaufman, s'était présenté aux cantonales, et que, en 1958, il avait prononcé une oraison funèbre aux funérailles du vieux Gus Greenbaum. Et pourquoi pas, bon Dieu ? Après tout, Gus, comme lui, était un élu, et il avait servi la cause du peuple pendant des années. Et en plus, au moment de sa mort tragique, il était maire de la ville natale de Weiss.

Enfin, ces charognards à la plume morveuse s'acharnaient sur Abie parce qu'il avait accepté l'aide financière de Kaufman pour ses trois campagnes successives au Sénat, et, partant de là, ils portaient contre lui de lourdes accusations de corruption.

En public, Weiss traitait ces infamies avec le mépris requis. Il n'hésitait d'ailleurs pas à justifier la croissance de ses revenus comme le résultat logique d'investissements heureux, et s'étonnait que l'on puisse suspecter le patronage de Kaufman dans ses succès

électoraux. Il ne s'agissait, à l'évidence, que d'une simple coïncidence. Et puis n'était-il pas légitime que deux amis d'enfance se retrouvent de temps en temps pour de tranquilles tête-à-tête chez eux, à Phœnix, ou encore dans un des motels de Moe, à Las Vegas ? Non, ce qu'on ne lui pardonnait pas, expliquait le sénateur à la presse, c'est d'avoir tenu bon devant la marée montante du socialisme, et aussi d'avoir fermement pris la défense d'hommes d'affaires foncièrement honnêtes, soupçonnés à tort par certains agents égarés du ministère de la Justice d'avoir trempé dans le syndicat du crime organisé.

Bolan connaissait par cœur les accusations portées contre Weiss, et les moyens de défense du sénateur. Mais au-delà de ces polémiques de couloir, il savait surtout que, loin de s'être fait tout seul, Abraham Weiss était au contraire un personnage fabriqué – un homme de paille, si l'on veut. C'était lui le principal instigateur de la récente campagne de délation menée contre Harold Brognola, et c'était lui aussi qui avait obtenu du Sénat l'ouverture d'une enquête sur les agissements de Brognola et de ses collègues fédéraux, à l'encontre de la Mafia.

Sans être grand clerc, on reconnaissait facilement la marque habile de Kaufman, par personne interposée, dans ces magouilles de lobby, surtout quand, « incidemment », elles servaient à merveille les intérêts du Milieu de Phœnix.

Les dernières paroles d'Ike Ruby mourant avaient donc confirmé une certitude. Néanmoins elles ajoutaient une dimension sinistre à ce poker d'Arizona. Car si Kaufman avait senti l'utilité « d'affranchir Weiss » sur la température ambiante, c'est que la partie de Phœnix n'était plus une simple guerre entre gangs rivaux d'ethnies différentes. Bolan n'ignorait pas que récemment la presse avait décrit Weiss comme un vieux « cheval de bataille » redoutable, prêt à entrer dans l'arène aux prochaines présidentielles.

L'allégation était encore légère, certes, une idée en l'air, peut-être, mais de quoi se poser des questions, en tout cas.

Un « homme de paille » à la Maison-Blanche ?

Pourquoi pas, après tout.

A eux deux, Kaufman et Weiss avaient sûrement l'entregent et les appuis nécessaires pour s'assurer le soutien, voire le support du fils prodigue, alias Popaul Bonelli. Et en avant ! Tant que Kaufman

resterait en bons termes avec la Mafia, l'irréprochable sénateur des sables n'aurait aucun mouron à se faire.

Seulement voilà : où en était Kaufman avec ses anciens *amici* de la Mafia ? Et comment interpréter la toute dernière descente de la clique à Bonelli ? Une classique lutte d'influence locale, ou davantage ? Dans tous les cas, et même en ignorant le fin mot de l'histoire, cela sentait le pourri.

Sur la carte de Phœnix dérobée par Bolan, une croix, entre autres, désignait l'Hôtel de Ville où Weiss tenait une permanence. Et en feuilletant rapidement l'annuaire téléphonique de la ville, Bolan trouva la confirmation de ce qu'il soupçonnait : la quatrième cible de Bonelli était bien le domicile du sénateur.

Abraham Weiss, à son insu peut-être, était donc une carte majeure du poker de Phœnix. Tout comme d'ailleurs cet autre visage sombre, qui faisait brutalement irruption dans la mémoire infaillible de Bolan : fantôme sinistre surgi d'un passé sordide, revenant macabre habilement déguisé en quidam parfait.

Mais le jeu lui-même n'était pas encore clairement cerné. L'Exécuteur irait donc chercher des lumières auprès de saint Abraham Weiss, le joueur naïf. Et peut-être alors l'un des serpents dresserait la tête.

*

* *

Il appuya sur la sonnette, et entendit le doux carillon égrener à l'intérieur les notes émouvantes d'un air patriotique. Des pas approchèrent rapidement, et un gardien mexicain entrebâilla la porte. Bolan d'un coup de pied la poussa grande ouverte, et entra malgré les véhémentes protestations du noiraud.

C'était un hall vaste et frais, décoré de cactus arborescents en pots, avec un plafond à caissons assez bas et, encastrées dans les murs latéraux, de lourdes portes en bois sculpté de style espagnol. L'ensemble était cossu et rassurant.

— J'ai un message de Kaufman, aboya Bolan à l'adresse du gardien. Va le prévenir en vitesse.

Visiblement décontenancé, le gus hésitaillait :

— Le sénateur n'aime pas…

— J'ai dit, va le prévenir, réitéra Bolan avec un ricanement sauvage.

Le gardien, effaré cette fois, tourna des yeux craintifs en direction d'une porte fermée sur sa droite. Bolan écarta le gars d'un mouvement d'épaule, et l'ouvrit : la pièce était un grand studio luxueux, avec, aux murs, toute une collection d'authentiques fusils anciens, alternant avec des trophées de chasse empaillés. Au fond, une arche voûtée donnait sur un coin-repas dont les larges baies vitrées ouvraient sur un patio ombragé.

Le sénateur dégustait un tardif petit déjeuner dans son patio. Sur la table, à sa gauche, les principaux quotidiens locaux et nationaux étaient soigneusement empilés. Bolan reconnut immédiatement le visage célèbre : deux yeux bleus durs comme de l'acier, brillant d'un éclat glacé, derrière des lunettes cerclées de fer, une mâchoire volontaire, un menton vindicatif et fier, et cette élégante mèche de cheveux blancs impeccablement lissée sur son front. Non, physiquement, il n'avait rien d'un Juif. On l'aurait pris plus facilement pour un lieutenant nazi.

Il pointa son menton dédaigneux en direction de l'intrus, et ses deux yeux perçants le disséquèrent un instant sans aménité.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'enquit-il, plein de morgue.

Le gardien haletant s'interposa :

— Il a forcé le passage, monsieur. Vous le connaissez ?

— T'inquiète pas, il ne va pas tarder, coupa froidement Bolan en dévisageant tout à loisir le sénateur. Le message est plus qu'urgent, Weiss. Dites à la barbouze de se tirer.

Le sénateur cligna imperceptiblement des yeux, et le Mexicain s'évanouit. Bolan s'affala alors sur un siège et étira paresseusement les jambes.

— Alors, ce message ? grommela Weiss. J'espère pour vous qu'il est intéressant.

Bolan alluma tranquillement une cigarette avant de répondre :

— Intéressant ou pas, les nouvelles ne sont pas roses. Ike Ruby est mort, et pas de mort naturelle. C'est une guerre. Ils ont frappé chez Moe, également. Par chance il n'y était pas, mais ils ont choppé sa môme.

Le visage insondable se tourna de profil, et les yeux de glace cessèrent de scruter Bolan. Mais l'homme resta absolument impassible.

Enfin il demanda doucement :

— Pourquoi venir me raconter tout ça ? Je ne suis pas de la police.

— Arrêtez vos salades, rétorqua tranquillement Bolan.

— Mais qui êtes-vous donc ? s'enquit Weiss, évitant toujours de le regarder.

En guise de présentation, Bolan balança une médaille de tireur d'élite qui tomba avec un bruit mat en plein centre de l'assiette d'œufs brouillés.

Alors le sénateur se décida enfin à le regarder. Ses yeux durs le soupesaient sans aucune émotion, animés seulement d'une froide curiosité.

— Et alors ? fit-il simplement.

— Je crains que vous ne soyez la prochaine cible de leur jeu de massacre.

— Voyons un peu, dit lentement Weiss. Nous pourrions peut-être trouver une sorte… disons de petit arrangement.

Bolan eut une grimace de marbre :

— Vous faites erreur sur la personne. Ce n'est pas *mon* jeu de massacre, mais celui de Bonelli, je pense. Et je présume qu'il vous faut un ami.

— Vous, peut-être ?

Il avait répondu du tac au tac.

— Ça serait marrant, non, rétorqua sereinement Bolan.

— Assez, admit le sénateur qui depuis plusieurs mois réclamait à cor et à cris la tête de l'Exécuteur, du haut de son sacro-saint perchoir, au Congrès.

— Ne vous laissez pas émouvoir, Sénateur, poursuivit Bolan, je ne vous donnerais pas un baiser de Judas, fut-ce du bout des lèvres glacés d'Augie Marinello.

— Alors que faites-vous ici ? demanda sèchement le type avec une haine froide dans le regard.

— Je cherche les déclencheurs, répondit sincèrement Bolan.

— Ce n'est pas ici que vous les trouverez.

— Je m'en doute. Les pantins fonctionnent avec des ficelles, habituellement, non ?

— Salopard ! Foutez-moi le camp ! Vous vous prenez pour qui ?

Un éclair de rage décomposa, l'espace d'un instant, le masque froid de Weiss, et ses yeux de glace parurent reculer derrière les

paupières à peine fendues. Bolan eut soudain le sentiment d'avoir démasqué un serpent dans son nid. Mais retrouvant son self-control, le sénateur demanda :

— C'est bon : quel jeu jouez-vous, et que voulez-vous ?

— Je veux que vous sortiez du jeu, répliqua froidement Bolan.

— Parfaitement. Ne vous en faites pas. Je ne demande pas mieux. Maintenant fichez le camp. Je vous donne une avance de dix minutes, avant de prévenir la police. C'est mon dernier mot.

Bolan eut un gloussement macabre :

— Et moi je vous propose le marché suivant : je m'occupe de Bonelli, et vous vous occupez de Kaufman.

— Vous êtes fou !

— Ni plus ni moins que vous. J'admets que le jeu n'est pas encore très clair pour moi, mais je commence à avoir une vague idée. Et j'ai comme qui dirait l'impression que vous êtes piégé jusqu'au trognon.

— Comment ? aboya Weiss.

— Oui, le vieux jeu du Guignol, vous connaissez ? Vous, Monsieur-Blanc-Comme-Neige, vous en êtes le héros. Bonelli vous aura, ou il mettra quelqu'un d'autre à votre place. Je me fais bien comprendre ?

Apparemment, assez bien.

— Vous dites qu'ils ont essayé de descendre Moe ?

— Exact. Il s'en est tiré par un coup de chance inouïe. Il n'était pas chez lui à l'heure où il y est normalement. Comme vous, Weiss, c'est un casanier, et ses habitudes le perdront. Mais il l'auront au tournant, ne vous faites pas de souci.

Le gars commençait à comprendre.

— Si vous dites vrai…

Mais Bolan le coupa vertement :

— Je n'ai pas pris le risque insensé de venir ici uniquement pour le plaisir de m'entendre traiter de tous les noms.

— Mais enfin, tout ceci est ridicule ! Dément, même.

— Qui a prétendu le contraire ? rétorqua tranquillement Bolan. S'ils vous veulent, ils vous auront. D'ailleurs, vous vous êtes désigné vous-même en vous acoquinant avec Kaufman. Partant de là, tout le monde savait à quoi s'en tenir : vous êtes un bout de bidoche qui se vent et qui s'achète, et les clients n'ont pas à se cacher. Or Bonelli a décidé de se porter acquéreur.

— Cela reste encore à prouver, s'obstina le sénateur.

— Si *vous* voulez, fit Bolan en se levant. Mais la seule façon de vous en tirer est de vous expliquer publiquement. Vous serez ruiné politiquement, mais ils n'auront plus de ficelles à tirer. Et vous, vous pourrez peut-être vous regarder dans les yeux. Et puis vous resterez au vert un an ou deux. On dit que ça ne manque pas de charme. Vous pourriez même en profiter pour écrire vos mémoires. Ils se vendraient comme des petits pains.

Il se dirigea vers la porte, mais Weiss le rappela :

— Une minute, voyons. Revenons un peu en arrière : je peux être un ami intéressant : débarrassez-moi de cette ordure de spaghetti véreux, et moi je vous blanchis en haut lieu.

Bolan s'arrêta sur le pas de la porte, et lui lança un regard foudroyant :

— T'en fais pas pour moi. Je me débrouillerai bien tout seul, déclara-t-il tranquillement, et il sortit.

Il avait donné au type un conseil amical, mais les pantins, c'est vrai, n'avaient pas tellement l'habitude de l'autonomie. Celui-là, en tout cas, ignorait même le sens de ce mot, et Bolan ne se faisait aucune illusion. Il lui avait mis la puce à l'oreille, sachant très bien que l'incorruptible Abie irait se réfugier tout droit dans le giron du grand téléguideur.

Dès qu'il fut dans sa caravane de guerre, Bolan brancha les écoutes sur les communications d'Abie Weiss, et mit en marche l'enregistreur simultané : il eut le temps de noter plusieurs numéros de téléphone. Apparemment, le sénateur fouillait la ville pour essayer de dénicher son généreux bienfaiteur politique.

Au quatrième appel, il l'eut en ligne :

— Je te cherche partout. Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Tout doux, souffla Kaufman dans l'appareil. Et surtout pas de nom !

— Mais explique, bon Dieu. Tu te planques, ou quoi ?

— Plus ou moins, et je te conseille d'en faire autant. J'ai hésité à t'appeler. Le bordel arrive du sud, je crois. J'y pige rien, mais reste à carreau jusqu'à ce que j'aie trouvé. Surtout ne…

— Cette putain d'ordure de Bolan sort d'ici !

— Quoi ?

— Exact. J'ai bien peur que…

— Boucle-la, tu veux. Et raccroche illico.

— Attends, il est avec nous, si j'ai bien compris. C'est le spaghetti qui le débecte. On pourrait peut-être l'employer.

— Raccroche, nom de Dieu. Je vais t'envoyer du renfort. Et surtout n'appelle plus.

Un sourd bourdonnement remplaça la voix de Kaufman, et Weiss laissa échapper un juron avant de raccrocher. Bolan s'apprêtait à couper l'écoute directe, quand il entendit un nouveau « clic », l'informant que quelqu'un d'autre était sur la ligne. Ainsi, les mouchards du téléphone ne manquaient pas, sur la place Phœnix. Et l'Exécuteur croyait savoir maintenant où dégotter Moe Kaufman.

Il lança la caravane à l'assaut de Paradise Valley, pour y capturer l'ignoble serpent qui maintenait l'Etat d'Arizona dans un esclavage politique indigne. Il lui écraserait la tête quels que soient les moyens à employer. Et tant pis pour Sharon. L'Exécuteur avait raison de ne jamais faire de promesses.

CHAPITRE VII

C'était un endroit incroyable : un terrain immense dont tout un côté était traité comme un ranch du temps des bons vieux cow-boys. Des enclos d'herbe drue séparés par des barrières de bois peint en blanc, avec des troupeaux de vaches paissant tranquillement. Puis, plus au sud, une énorme maison basse avec des colonnades de bois façon rustique, flanquée d'un côté par des courts de tennis, et de l'autre, par une piscine olympique; le tout gracieusement entremêlé de patios ombragés et de pelouses nickel où étaient disposés de clinquants sièges de jardin.

Un « refuge » ? Certainement. Un gadget pour milliardaires surmenés, avec tout à disposition pour se détendre et oublier les pressions de la vie citadine en goûtant à loisir aux plaisirs paisibles de la campagne.

Mais Bolan y voyait aussi autre chose. Ce prétendu *Ranch* était sans doute le QG clandestin où s'ourdissaient de louches combines de fric et de politique locale et nationale.

La planque ressemblait à s'y méprendre à une place forte. D'innocentes sentinelles, plus vraies que nature dans leurs tenues de cow-boy, patrouillaient inlassablement autour de la propriété, à cheval ou en jeep. Dans un rayon plus rapproché de la maison, des « ouvriers » agricoles vaquaient tranquillement à leur besogne. Enfin, placés près de la piscine, de grands costauds occupaient tous les points stratégiques. Et pour finir, en plein centre de la mire, le vieux Seigneur du désert : Moe Kaufman.

C'était une réunion importante, sans aucun doute. Kaufman, en maillot short et chemise de coton, se balançait doucement dans un rocking-chair, tandis que trois types plus jeunes, ridiculement déplacés dans leurs costumes de ville, étaient assis dans des chaises longues, à ses pieds. Et ça parlementait dur. Kaufman avait à sa droite, sur une petite table, un téléphone portable. Il s'en était déjà servi par deux fois, parlant avec violence, et visiblement de fort mauvais poil.

A mi-hauteur d'une colline boisée dominant le *Ranch,* la caravane de guerre attendait sagement. Le poste d'observation était idéal, situé

à moins de mille mètres de la propriété, avec un surplomb d'environ cent cinquante mètres. Bolan, assis à l'ombre d'un arbre noueux, le téléphone sans fil de la caravane posé sur ses genoux, et la Weatherby 460 en travers des cuisses, observait la scène grâce à ses puissantes jumelles depuis un moment déjà.

Satisfait enfin, il posa les jumelles, et le ranch se perdit tout à coup dans le lointain bleuté.

Oui, il était arrivé à temps... Il soupira et décrocha son téléphone.

— Ici le *Ranch,* souffla une voix haletante, dès la première sonnerie.

— Passe-moi le patron, grommela Bolan.

— Qui est au téléphone ?

— Personne, connard. Fais ce qu'on te dit !

Le silence, à l'autre bout du fil, trahit une légère hésitation :

— OK. Coupez pas !

Bolan reprit ses jumelles et chercha la porte donnant sur le patio. Ça bougeait par là-bas; un type en chemise à manches longues venait d'apparaître, et interrompait visiblement le conseil de guerre en cours. Bolan fixa le visage de Kaufman : il était fou de rage, et ses grosses lèvres épaisses crachaient vraisemblablement avec violence un flot d'injures blasphématoires, tandis que sa sale patte velue saisissait délicatement le téléphone. Et Bolan eut un sourire d'aise en voyant l'Empereur de l'Arizona dévisager un instant l'appareil comme s'il s'agissait d'une bombe à retardement dont le mécanisme aurait été malencontreusement détraqué. Pourtant il entendit à nouveau la voix du gardien dans le téléphone :

— Qui est à l'appareil ? demanda le costaud.

Alors avec un sourire grinçant, Bolan parla pour le bénéfice exclusif de son auditeur avachi au bord de la piscine :

— J'ai des nouvelles de Sharon. S'il ne veut pas les entendre, qu'il aille se faire foutre !

Oh, que si, il voulait les entendre.

— C'est moi, coupa-t-il avidement. Alors ?

— La môme va bien, bougonna Bolan.

— Qui est-ce qui me le dit ?

— Moi.

— OK, on va essayer de se contenter de ça pour l'instant. Mais écoute bien ce qui suit, et tâche de l'ancrer profond dans ta cervelle :

si on touche un cheveu de cette enfant, je vais foutre ce pays à feu et à sang, et gare aux fils de putes qui auront trempé dans la magouille. Je les étriperai jusqu'au dernier avant de leur empaler les couilles aux piquants d'un cactus, en plein centre du désert. Pigé ? Maintenant, je vais me démerder pour récupérer la petite et crois-moi, j'ai intérêt à la retrouver souriante de toutes ses dents.

— T'échauffe pas. Elle est déjà sur le chemin du retour, ricana Bolan.

— Quoi ?

— Ouais. Me fais pas répéter.

— Tu dis qu'elle rentre à la maison ? Mais qui est à l'appareil bon Dieu ?

— T'inquiète. Pour l'instant, la môme est sur ses deux jambes. Je l'ai larguée chez un copain à elle, derrière l'hôpital.

— Saint-Joseph ? s'enquit le père éploré. (Puis il ajouta rapidement :) Ça va. J'y suis. Hé, si ton histoire c'est pas une salade, je te dois une petite fleur. Qu'est-ce que je peux faire ?

— M'écouter trente secondes et me croire, fit tranquillement Bolan en observant à la jumelle le regard déconcerté de son interlocuteur.

— Nom de Dieu, explosa-t-il, mais qui est à l'appareil ?

— Il s'appelle Bolan.

Un hoquet étranglé sortit du téléphone, tandis que, dans ses jumelles, Bolan contemplait le regard de Moe agrandi par l'horreur.

— Qu'est-ce qui me le prouve ? marmonna-t-il d'une voix rauque.

— Bonelli avait projeté de te faire ta fête. Je m'en suis douté, et je suis arrivé au moment où ses boy-scouts quittaient les lieux. Je les ai dessalés, et j'ai récupéré la môme. Elle est très mignonne, d'ailleurs. Elle doit tirer de sa mère. La pauvre chérie a voulu me convaincre que son père était un bienfaiteur de l'humanité ignoblement abusé par des relations d'affaires peu scrupuleuses. Mais nous, pas vrai, on sait de quoi on cause. Et Bonelli, itou. Tu piges ce qu'il veut de toi, bon Samaritain du désert ? Il veut rien de plus que ce que t'as. T'as parlé de mettre le pays à feu et à sang, mais fais gaffe, ça t'arrive en plein dessus. Alors, tu me crois ?

— Mettons, admit le fumier, et l'éclat furieux de ses yeux contredisait à l'évidence le calme de sa voix. Supposons que tu dises la vérité… Qu'est-ce que tu viens foutre dans ce bordel ?

Bolan laissa échapper un ricanement macabre :

— Allons, fais pas l'enfant de chœur, tu veux. Tu sais bien ce que je cherche, pas vrai ?

— C'est un filon, que tu veux ?

Bolan se mit à rire doucement :

— Te fais pas de bile, je l'ai trouvé le filon. Et je vais même le squeezer net. Maintenant, Kaufman, écoute un conseil d'ami : débranche tout seul. Moi, je peux pas laisser Bonelli s'emparer de ton filon. Si tu désamorces pas tout seul, va falloir que je le fasse à ta place.

— J'entrave que dalle dans ton histoire de merde, explosa Kaufman ivre de rage.

— Fais un petit effort, tu veux, répliqua froidement Bolan. Je te laisse tes sales combines pourries avec le gratin local. Après tout, si les gens d'Arizona s'en foutent, moi aussi. Mais en revanche, ton filon à Washington, c'est un peu ambitieux, même pour un petit provincial aux dents longues comme toi. Tu trouves pas ? Et pour un cannibale comme Bonelli, c'est carrément impensable. Moi, je peux pas le permettre.

L'ordure écumait :

— C'est la meilleure ! Mais pour qui que tu te prends, espèce de fumier de fils de pute ? Tu serais pas Dieu le Père, des fois, dans son bordel de paradis ?

— Squeeze ton filon, Kaufman. T'as rien d'autre à faire pour t'en tirer. Je m'occupe de Bonelli, et toi, tu débranches sur Washington. Je pourrai alors considérer que ma mission est terminée en Arizona, et j'irai traîner mes guêtres ailleurs.

La ligne resta silencieuse de longues secondes. Kaufman visiblement traversait des états d'âme contradictoires. Enfin, il soupira et déclara d'une voix calme :

— Rien ne me prouve encore que tu sois bien celui que tu prétends. Et si par hasard t'étais ce fumier, alors je pige plus rien. Qu'est-ce que tu veux dire exactement ?

— C'est simple. Y a un statu quo. Moi, je veille à le faire respecter : Bonelli à Tucson, Kaufman à Phœnix, et pas question de marcher sur les plates-bandes de l'autre. Mais pour ça, faut que tu déconnectes au plan national.

— Et Bolan, fit l'autre, méfiant, où elle est sa part de gâteau, à ce fumier ?

— Bolan, il part ailleurs instaurer la paix pour les braves gens. Seulement n'oublie pas, plus de magouille avec le Capitole, t'as bien compris ?

— J'ai pas tellement le choix, alors ?

— Pas vraiment. Et t'as pas intérêt à laisser lambiner les choses. Je veux que tout soit dans l'ordre demain matin au lever du soleil.

— Et quelle est l'alternative ?

— Tu l'as dit : la guerre à feu et à sang.

— Et comment je sais si… enfin pourquoi je te croirais ?

— T'as vraiment besoin de preuves, hein ?

— Tu parles ! Et puis…

Mais Bolan avait posé le téléphone à côté de lui, et épaulant la monstrueuse Weatherby, il visa tout tranquillement. La mort fracassante était au bout du long canon en métal amoureusement poli, mais cette fois-ci, l'Exécuteur ne cherchait pas l'holocauste : on lui demandait une preuve, il allait la donner.

Le visage affreux de la crapule se stabilisa en plein centre de la mire. Sa bouche lippue immonde se contorsionnait tandis qu'il continuait d'argumenter dans le téléphone. Un instant, Bolan fixa cette bouche répugnante, rêvant de voir exploser cette ignoble langue fourchue, mais il se reprit en même temps que l'image fugace d'une fille jeune et jolie s'imposait à son esprit, retenant son doigt déjà posé sur la gâchette. En supprimant Kaufman maintenant, il servirait à Bonelli l'empire d'Arizona sur un plateau d'argent. Alors lentement, il abaissa le monstrueux canon déplaçant la mire, un peu à gauche, très précisément en plein centre du téléphone portable. La voie était libre : pas de viande fraîche sur la trajectoire. Reculant légèrement pour amortir le choc de l'arme, il appuya alors voluptueusement sur la gâchette, tandis qu'un sourire de plaisir animait son visage. Voyageant plus vite encore que le son, la balle explosa dans l'appareil qui vola en éclats; le second projectile partit avant que le gros tas de viande avachi à côté ait réalisé ce qui se passait. Les deux coups de tonnerre dévalèrent le long de la colline, pour aller ricocher contre les murs du *Ranch,* tandis qu'une pluie d'éclats de ciment et de terre s'abattait sur le sol. Les balles

démentielles n'avaient fait aucune victime, seulement des dégâts matériels impressionnants.

Toute vie humaine avait disparu autour de la piscine. A un moment, deux têtes apparurent craintivement au-dessus de la surface de l'eau, pour disparaître aussi sec. La pelouse était jonchée de meubles de jardin renversés, et les matelas de bain éventrés répandaient leurs tripes blanchâtres un peu partout. Sur le chemin de ronde, au nord, une jeep continuait son va-et-vient bruyant, mais Bolan n'observa pas d'autre signe de vie.

Il récupéra son attirail et regagna son char d'assaut.

Paradise Ranch voulait une preuve : il l'avait eue.

CHAPITRE VIII

La scène arizonienne commençait à prendre son ampleur véritable, et Bolan l'entrevoyait maintenant dans toute son abomination. Bien sûr, il n'en saisissait encore ni les détails ni les finesses, mais le schéma cauchemardesque qui se dessinait peu à peu dépassait de très loin ce qu'il s'attendait à trouver en débarquant dans l'Etat du Grand Canyon. Il était venu traquer l'héroïne et son cortège habituel de salopards revendeurs; au lieu de quoi, il avait découvert cette « autre chose », mystérieuse, soigneusement camouflée mais réelle pourtant, et tellement énorme que le désormais classique trafic de drogue mexicaine prenait des allures dérisoires.

Au fur et à mesure que la scène se précisait pour prendre l'envergure d'une sinistre descente aux enfers, Bolan comprenait l'urgence de la situation. Il lui restait peu de temps pour découvrir la règle du jeu, et peu de temps aussi pour situer les funestes joueurs.

A l'inverse des situations que Bolan rencontrait d'ordinaire, ici les pistes étaient *trop* nombreuses : trop d'indices à suivre, trop de parties prenantes à identifier, et pas de cadre de référence global. En réalité, il y avait trop de fêtards à ce banquet du désert.

D'abord Nick Bonelli, le chef de la famille de Tucson, et le trafic de la « dure ». Puis l'ahurissante découverte de cette armée paramilitaire entraînée en plein désert, à l'abri des regards indiscrets, et mutée ensuite à Phœnix pour couvrir Kaufman et sa clique. C'était déjà pas mal. Là-dessus venait s'ajouter un sénateur véreux que l'on envisageait peut-être de parachuter à la Maison-Blanche…

Bolan analysait toujours les situations à partir d'une vue d'ensemble, d'une vision globale et générale. Mais en Arizona, précisément, la scène était trop étendue, et les acteurs si nombreux, que l'on perdait le fil de l'intrigue à force de les voir apparaître et disparaître. Enfin, pour couronner cette distribution interminable et confuse, il restait encore ce tout dernier visage aperçu par Bolan chez Ike Ruby, et qui surgissait à intervalles réguliers du fond de sa mémoire, vision insaisissable d'un individu dont l'identité lui

échappait encore, mais qui éveillait en lui des frissons diaboliques et malsains. Ce n'était pourtant pas un mafioso, Bolan en était sûr maintenant. Où l'avait-il connu alors ? Au Viêt-Nam ? Avant la guerre ?

Il chassa de son esprit l'image de ce fantôme lugubre pour se concentrer sur le mystère d'Arizona. Cet État désertique offrait tant de possibilités de combines pour des cannibales, qu'on ne savait vraiment pas par où commencer. L'héroïne évidemment, et toutes les fraudes frontalières devaient rapporter des millions tous les ans dans les frigos des racketteurs. Mais Nick Bonelli n'était pas un bleu, en la matière. Il exploitait le filon pourri depuis des lustres, et en l'occurrence n'avait rien à prouver en déclarant une guerre inutile à Kaufman et à sa clique de Phœnix. Un raisonnement identique pouvait s'appliquer pour tous les autres rackets classiques que les gangs rivaux se partageaient plus ou moins pacifiquement depuis plus de trente ans. Non, rien de tout cela n'expliquait raisonnablement que Bonelli ait pris l'énorme risque moral et financier de lever et d'entraîner une armée privée pour la louer ensuite à un tiers.

Et donc, on en revenait bien à cette « autre chose ».

Les pistes convergeaient toutes sur Abraham Weiss, la politique… quoi d'autre ? La spéculation immobilière battait son plein en Arizona, et Bolan savait combien Kaufman et Weiss étaient passés maîtres dans l'art de tourner, truquer, voire modifier à leur convenance les lois sur la propriété foncière. S'agissait-il d'une opération générale pour « geler » les terrains, en attendant que certains y retrouvent leurs mises multipliées au centuple ? C'était une possibilité.

Le sous-sol ici contenait d'importantes ressources minières : le cuivre, en particulier, dont l'extraction locale représentait cinquante-quatre pour cent de la production globale du pays, soit un huitième des ressources mondiales. Venaient ensuite les mines d'or et d'argent dont l'importance n'était pas négligeable, et à leur suite, tout le cortège des industries de produits manufacturés : acier, aluminium, électronique, aviation civile, équipement lourd, etc. La liste était interminable. La majeure partie de ces industries était implantée dans la région de Phœnix.

Et tout récemment, on parlait beaucoup de créer des usines d'énergie solaire destinées à réduire la consommation de fuel

domestique. L’affaire suscitait pas mal de remous en haut lieu, c’est-à-dire au niveau national. Le choix de l’emplacement de ces usines n’était pas encore arrêté, mais on avançait avec insistance le désert d’Arizona, et le sénateur Weiss n’y était bien évidemment pas étranger.

Oui, ça pouvait coller assez bien. Méthodiquement, l’esprit de Bolan mettait en place des éléments apparemment hétéroclites, éliminait les détails inutiles, essayant de mettre un peu d’ordre dans cet embrouillamini. Phœnix tenait une place importante dans l’économie nationale arizonienne. Selon toute vraisemblance, cette importance allait encore s’accroître au cours des prochaines années. Or la ville était le fief de Moe Kaufman.

Mais pour combien de temps encore ?

Bolan envisageait une à une toutes les implications de son hypothèse et s’arrêta soudain, effaré : la conclusion qui s’imposait était la menace d’un *coup d’Etat* imminent ! Il en eut brutalement la chair de poule !

Alors, crispant ses mains sur le volant de la caravane, il sentit naître en lui une détermination plus froide encore que celle qui l’animait quand il exterminait la vermine. Le danger était clair, maintenant. Restait à trouver les acteurs.

*

* *

— Y a-t-il une chance que vous vous soyez gourés ? demanda Jim Hinshaw, mais au ton de sa voix, il ne se faisait pas d’illusion.

— Pas la queue d’une, Jim, répondit Angel Morales, tandis que Floyd Worthy opinait d’un mouvement de tête. C’était Bolan, j’en suis sûr.

Et le noiraud ajouta doucement :

— Je te l’avais dit, non ?

— OK, OK, ronchonna Hinshaw avec un geste agacé de la main. Pas la peine de vous foutre dans tous vos états. On va s’en démerder. On n’est pas des mauviettes, non ?

Worthy fronça les sourcils :

— Alors, on a intérêt à s’y mettre tout de suite, parce que jusqu’ici, si tu veux mon avis, on a plutôt merdoyé.

Refusant de s’appesantir sur cette douloureuse évidence, Hinshaw demanda :

— Et pourquoi vous l'avez pas agrafé quand vous le teniez ?

— T'aurais dû voir la rapidité du mec ! Putain, moi, j'ai jamais vu ça. Il gicle encore plus vite que les pruneaux de mon « 16 ». C'est dingue !

— N'en rajoute pas, tu veux, fit Hinshaw nerveux.

— C'est pas des contes de fées, crois-moi, assura le noiraud. Nom de Dieu, c'est un sacré mec !

— Un sacré *fumier,* tu veux dire, riposta Hinshaw. Je ne suis pas le seul sur terre à avoir un petit compte à régler avec le sergent Mack Bolan.

Il avait prononcé le mot de « sergent » avec un mépris obscène, comme si ça lui donnait la nausée.

— On sait que t'as de bonnes raisons, vieux, coupa Morales. Mais nous on va pas s'amuser à jouer aux billes avec ce rigolo. Partout où il passe, c'est le massacre, la terreur…

— J'ai pas besoin que tu me racontes l'Evangile, Angel. T'inquiète, je suis pas près d'oublier ces six mois d'enfer que je lui dois à ce…

Et il s'arrêta, étouffant le juron qu'il avait dans la bouche, mais son regard exorbité en disait long. Et pendant de longues secondes, plus personne ne parla. Quand enfin Hinshaw reprit la parole, sa voix avait retrouvé sa calme assurance :

— Comme toujours, notre mission doit passer en premier. Bolan a choisi de foutre son nez dedans : il va donc falloir en tenir compte et le traiter avec toute la circonspection requise. Qu'est-ce qu'il cherchait à soutirer de Kaufman, Angel ?

— Ils ont parlé d'un marché, Jim. Pas de blague.

Visiblement, Hinshaw était sceptique :

— Ça me paraît louche. La marchandise, c'était quoi ?

— Bolan a raconté quelque chose à propos d'un *statu quo*. Si Kaufman liquide le sénateur, lui, il s'occupera de nous à la place de Kaufman.

Hinshaw hocha la tête, et Worthy jura doucement, avant de marmonner :

— Et il en est bien capable, l'enfant de salaud !

— Il y a aucune chance, aboya Hinshaw. Nous, on a un avantage sur lui. On connaît l'ennemi, donc on sait où on met les pieds.

Et se tournant vers Morales :

— Kaufman a marché dans la combine ?

— Il se tâte. Il a dit ni oui, ni non, mais… enfin… moi, je pense que c'est un coup d'arnaque.

— Alors jouons-le à l'arnaque. On le laisse venir tout doux, sans le brusquer, et quand il se tourne gentiment les pouces, on l'alpague.

— Et Bolan ? s'enquit Worthy. T'inquiète pas qu'il va pas se tourner les pouces, lui.

— Si on se démerde bien, on devrait arriver à les faire se bouffer entre eux. Et pendant qu'ils se courent après, nous, on fait les morts. Avec un peu de chance, ils se liquideront tout seuls, et si par hasard il y en a un qui gagne, on le pince à la sortie avant qu'il ait le temps de faire ouf.

— Et comment tu goupilles tout ça ? demanda Worthy.

— Il nous faut un pétard pour foutre le feu aux poudres. C'est Bolan qui a proposé le marché. A nous de lui faire jouer le rôle d'enfileur public. Et Kaufman appréciera pas des masses qu'on se paie sa sale gueule pourrie.

Hinshaw se tut un long moment. Visiblement, il réfléchissait.

— Faut serrer de près Kaufman et Weiss. Je veux savoir tout ce qu'ils font avant même qu'ils aient commencé à le faire. Quand on est sur la touche, il y a toujours un moment où on fait une connerie. Et leur connerie, ce coup-ci, je veux pas la louper. Comme ça, le pétard, on est sûrs de l'avoir.

Les deux types se levèrent avec une petite grimace et s'apprêtèrent à partir. A la porte, Floyd Worthy se retourna et lâcha :

— Et si Kaufman liquide pas Bolan, nous on se retrouve avec le Sergent sur les bras ?

— Exact, fit solennellement Hinshaw. C'est bien ainsi que je l'entends.

Une fois seul, Hinshaw essaya de considérer froidement l'éventualité d'une confrontation avec Mack Bolan – le Fumier. Ce serait la *seconde,* et inévitablement la dernière, quelle qu'en soit l'issue.

La première avait eu lieu bien des années plus tôt, à des milliers de kilomètres de là. Et elle avait mis un terme brutal à la seule expérience véritablement délectable que Hinshaw ait jamais connue de sa vie. Sans oublier bien sûr les six mois de taule fermes et la condamnation au déshonneur qui avait compromis à jamais une

carrière militaire jusqu'alors exemplaire. Ce fumier de Bolan paierait la note, un jour. Hinshaw en avait rêvé pendant des années, mais depuis ces derniers mois, en suivant toutes les campagnes de presse et de télévision qui retraçaient les exploits incroyables de l'Exécuteur, l'ancien gradé sentait son désir de vengeance s'émousser...

Jim Hinshaw essuya ses mains moites sur son pantalon tout en se demandant si Kaufman serait capable d'éliminer Bolan. Evidemment, cela simplifierait les choses. Et puis c'était moins... risqué.

Mais il repoussa vivement cette pensée humiliante. Nom de Dieu, il n'avait pas peur de ce fumier, tout de même ! Non, voyons. Il était seulement *prudent.* Et d'ailleurs l'opération en cours exigeait la plus extrême prudence. Après tout il s'agissait bien de l'ultime concrétisation de ses espoirs les plus fous, la réalisation de ses ambitions les plus chères, sans oublier bien entendu l'argent de M. Bonelli, et la confiance dont il l'avait investi. Et il réussirait l'opération : c'était son devoir et la seule façon de prouver à M. Bonelli qu'il était digne de sa confiance.

Malgré lui, pourtant, Hinshaw espérait secrètement que Kaufman le débarrasserait de Bolan, mais il sentait monter en lui une insidieuse appréhension qui commençait à le faire grincer des dents. « *Nous,* on se retrouve avec le Sergent sur les bras. » Un euphémisme pas vraiment drôle. Ce serait plutôt Hinshaw contre Bolan.

— Relax, s'exclama-t-il ! Relax, Max !

Mais il savait bien qu'il était inutile de se raisonner. Il avait les mains moites à nouveau, moites de trouille.

CHAPITRE IX

Mack Bolan était un expert remarquable en stratégie de combat dont il avait appris l'art subtil et délicat dans l'enfer du Sud-Est asiatique. Il savait que le meilleur moyen d'attaquer n'est pas de foncer tête baissée dans la tanière de l'ennemi, quand on le connaît mal. C'est une technique kamikaze qui réussit rarement, et tourne généralement à l'exploit suicidaire. La discrétion est souvent infiniment plus payante, et l'Exécuteur savait par expérience que l'ennemi, dans sa rage de combattre, peut se démasquer dans une offensive imprudente, si on sait l'appâter intelligemment. Et si on lui donne astucieusement l'illusion qu'il progresse, il peut se laisser enferrer de façon irréversible dans une embuscade préalablement établie. C'est une tactique particulièrement fructueuse quand l'ennemi sait camoufler avec succès ses bases d'opérations.

C'était exactement le cas de Nick Bonelli et de sa force de frappe.

Il fallait donc piéger l'adversaire. L'Exécuteur n'avait plus qu'à déterminer l'appât et l'endroit.

L'emplacement choisi était une sorte de petite cuvette en cul-de-sac, en bordure ouest d'Echo Canyon Park. Une minuscule vallée traversée par une route à deux voies, et bordée au fond et sur les deux côtés par de petits monticules légèrement boisés.

Bolan gara la caravane au sommet d'une des collines au nord du cul-de-sac, et débloqua la tourelle du lance-missiles. De son emplacement, il pouvait surveiller tout le goulet et la route d'accès, et libérer ainsi ses meurtriers oiseaux de feu sur les cibles choisies, au fur et à mesure qu'elles se présenteraient. L'appât, maintenant : un coup de fil suffirait. Il composa le numéro. Comme un peu plus tôt, on décrocha dès la première sonnerie.

— Ici le *Ranch*.

— C'est encore moi. Passe le patron.

— Nous venons d'essuyer une sacrée fusillade, monsieur. Une minute.

Mais quelques secondes suffirent, et le déclic d'un second appareil résonna sur la ligne. Puis la voix très soumise de Kaufman :

— OK. T’as marqué un point. Faut qu’on cause. On se voit où tu veux.

Bolan lui indiqua rapidement l’endroit et ajouta :

— Je te donne dix minutes pas plus. Si t’es pas là, je me tire.

— C’est bon, je peux me débrouiller. Dis… heu… je serai pas tout seul.

— T’as intérêt. Les troupes de Bonelli battent la campagne. Vaut mieux que tu te déplaces avec ton artillerie. Mais voilà comment tu dois procéder : deux…

— Minute, tu veux !

— La boucle et ouvre tes grandes feuilles. Tu fais comme je te dis ou tu vas te faire voir. Je veux deux bagnoles : toi et un chauffeur dans la première, et tes balèzes dans la seconde, qui doit suivre à cent mètres. Pas plus près. Compris ?

— Et comment je sais si…

— Sers-toi un peu de ta caboche pourrie, cracha Bolan avec mépris. C’est pour ça que je te l’ai laissée, sinon je l’aurais choisie pour cible au lieu du téléphone. Maintenant, j’ai pas de temps à gaspiller. Tu veux qu’on se voie, ou pas ?

— Tu parles si je veux, répondit l’autre, illico. D’accord, pour ce que tu dis, mais t’énerve pas, surtout.

— Les dix minutes commencent, dit Bolan avant de raccrocher.

Le coup était risqué, pas de doute. Un type possédant les ressources de Kaufman pouvait tirer pas mal de sonnettes vicelardes en dix minutes. Pour commencer, il pouvait dépêcher les hélicoptères des flics, si ça lui chantait. Et même en tenant la police en dehors du coup, en un clin d’œil, il pouvait facilement lever une troupe de quarante ou cinquante costauds. Mais ce n’était encore pas le pire.

Bolan réfléchissait à Bonelli. Il était pratiquement certain que les écoutes téléphoniques qu’il avait repérées étaient signées « Nick », mais il ignorait encore combien d’hommes le *Capo* avait délégués à Phœnix, et comment ils étaient regroupés.

Vraisemblablement, Bonelli pouvait envoyer au moins deux ou trois chars d’assaut bourrés de canons, en n’importe quel point du périmètre de Phœnix, même s’il ne disposait que de dix minutes. Maintenant, s’il pouvait faire davantage, alors Bolan ne se faisait pas

d'illusions sur la suite des événements : piégeur piégé, et salut tout le monde.

Troisième risque, enfin : voir s'affronter dans le guet-apens, deux armées massives. Là, ce serait la Bérézina sanglante, après quoi on pourrait tirer le rideau.

Bolan avait bien essayé de tout prévoir, en tenant compte des limites de ses propres capacités offensives, mais en définitive, seule l'histoire parlerait pour elle-même.

Il acheva ses préparatifs pendant que s'écoulaient les dix minutes prescrites. Le lance-roquettes était branché sur commande électronique, et le système de repérage automatique des cibles apparaissait en rouge sur l'écran vidéo. Bolan passa en commande manuelle, et ajusta légèrement la lunette de repérage, pour limiter le champ de vision à la petite cuvette désertique. C'était au « tireur », maintenant, de sélectionner ses cibles. Un simple coup de genou suffirait à dépêcher un diabolique oiseau de feu en un point précis déterminé par la lunette de repérage. Cependant le système avait une puissance de feu limitée à quatre engins de mort. Et il fallait entre soixante et quatre-vingt-dix secondes minimum pour le recharger. Les guerres s'étaient souvent perdues pour moins que ça.

Mais Bolan attendait le cœur content. Il avait tout mis en œuvre pour organiser cette confrontation.

La suite ne lui appartenait plus.

Le choix de l'emplacement était bon. Pas un chat en vue, rien que le désert curieusement rétréci dans cet exigu cul-de-sac.

A la huitième minute, les choses commencèrent à bouger. Une Continentale, d'abord, roulant à vive allure, conduite par un costaud. Moe Kaufman était assis un peu raide à côté de lui. Le système de repérage à distance se déplaça légèrement pour centrer la limousine, et Bolan put inspecter l'intérieur : tout était propre et net. Il recula alors le champ de la caméra pour revenir à une vision plus étendue, et aperçut immédiatement le second véhicule. Un énorme « break » avec, à son bord, neuf passagers visiblement tendus, prêts à une sérieuse partie de quilles. Le break roulait sagement, cent mètres derrière la limousine. Bolan le centra un instant, pour évaluer sa puissance de feu. Kaufman effectivement ne s'embarquait pas sans biscuits : il avait sorti une sérieuse artillerie. Bolan repéra entre autres, deux mitrailleuses, un long rifle avec lunette télescopique, et

plusieurs canons, outre les joujoux de routine. Bref, un arsenal roulant.

Ils avaient une minute d'avance.

Les deux véhicules se rangèrent au bord de la route, toujours à cent mètres l'un de l'autre, mais personne ne sortit, et les moteurs continuaient de tourner au ralenti. Au bout d'un moment, la Continentale recula de dix mètres environ pour venir se placer perpendiculairement à l'axe de la route : en cas de coup dur, elle pourrait se tirer d'un côté ou de l'autre. Le break l'imita immédiatement. Et deux tueurs en sortirent pour une rapide et nerveuse inspection des lieux.

Apparemment l'endroit ne leur plaisait pas.

Et ils n'avaient pas vraiment tort. C'était un peu le genre de goulet où les trains des anciens immigrants mettaient volontiers toute la gomme de leur faiblarde locomotive, en priant le ciel de ne pas rencontrer les Peaux-Rouges.

Mais Bolan, lui, trouvait l'endroit charmant.

A la neuvième minute, un troisième véhicule pénétra à toute allure dans le champ de vision. Mais ce n'était pas celui que Bolan attendait. Les tueurs de Tucson n'utilisaient généralement pas de petite voiture de sport rouge, et de marque anglaise, en plus. Et celle-ci, décapotable et décapotée, était pilotée par une jeune et jolie fille dont les longs cheveux flottaient dans le vent. Bolan ne prit pas le temps de s'étonner de la présence de Sharon Kaufman. Manifestement, elle avait suivi le convoi depuis *Paradise Ranch*. Elle était peut-être arrivée là-bas juste à temps pour les voir se tirer en vitesse, et elle avait décidé de les prendre en chasse.

Maintenant quelque chose de sinistre et d'inquiétant venait d'entrer dans le champ de la caméra. D'abord une masse sombre et floue, en limite du champ de vision, mais qui se précisa rapidement grâce à la puissance et à la précision de la lunette de repérage : un convoi de quatre superbes limousines noires, roulant presque pare-chocs contre pare-chocs.

La caméra recula vivement pour saisir Moe Kaufman se ruant hors de la Continentale et courant à toutes jambes sur le macadam, comme électrisé par l'apparition subite autant qu'inattendue du fruit béni de ses entrailles. En un brutal crissement de pneus, le petit cabriolet réussit à stopper net.

Mais l’ennemi n’était plus très loin, maintenant. Bolan repéra dans sa caméra un visage noir, caché derrière de grandes lunettes, et une bouche qui s’agitait nerveusement, probablement occupée à donner les ultimes instructions. Un curieux béret noir coiffait le personnage. Dans la voiture de queue, un second triste sire, petit et brun, avec des yeux à peine fendus qui examinaient avidement le terrain. Les autres visages étaient classiquement stéréotypés. Bolan en avait vu des milliers de semblables. Mais ces deux-là... et tout à coup le décor en entier lui revint à l’esprit : deux fantômes surgis d’un noir passé, deux immondes bordilles de gradés, tortionnaires pourris portant et déshonorant leur uniforme vert.

Enfin Bolan avait identifié l’ennemi.

Il manquait pourtant un autre visage pour compléter ce trio de l’horreur. Et constatant son absence, Bolan sentit un frisson lui parcourir le dos. Il s’appelait Hinshaw, et c’était un authentique cannibale, celui-là, à une petite différence près, toutefois : il pratiquait le cannibalisme *militaire*.

Les dés étaient jetés, désormais. L’Exécuteur le savait. Il avait ferré un poisson un peu plus gros que prévu, et Kaufman et sa petite risquaient bien de payer le prix fort pour cette méprise.

L’équipe assaillante arrivait sur les lieux à toute allure. Les gros bras de Kaufman qui avaient enfin saisi la situation, regagnaient en hâte leur position tout en faisant des signes frénétiques au patron, cent mètres plus loin, pour l’avertir du traquenard.

Kaufman remorquait sa fille, et tous deux couraient vers la Continentale. Et Bolan se prit à souhaiter que la limousine soit un véhicule blindé. Hélas elle n’en portait pas les signes distinctifs, et d’ailleurs, si vraiment traquenard il y avait, une voiture blindée ne changerait rien au massacre.

Mais Bolan décida de ne pas laisser les choses en arriver là.

Il fila son coup de genou quand la première voiture du convoi était déjà engagée dans le goulet. L’effroyable oiseau de feu jaillit en sifflant, et fila sa course chuintante jusqu’à la cible visée, traînant derrière lui son panache horrible de fumée et de flammes. Bolan aperçut clairement dans son champ de vision les yeux exorbités des passagers, tandis que le missile terrifiant poursuivait sa trajectoire obstinée. Et puis les mêmes yeux exorbités disparurent dans un monstrueux champignon de poussière incandescente. Le véhicule resurgit quelques instants plus tard, rebondissant follement dans le

désert : il se détendit d'abord, puis se replia sur lui-même, piqua du nez pour se retrouver en équilibre instable sur le capot, avant de s'éventrer littéralement en un horrible déchirement de tôles calcinées. Au troisième tonneau, le réservoir d'essence avait compris la musique, et il sauta, parachevant ainsi l'anéantissement du véhicule et de ses occupants, dont il ne resta bientôt plus que des débris de chair sanguinolente et de ferraille tordue, éparpillés sur le sable.

Dans le même temps, le second véhicule du convoi découvrait à ses dépens les dangers de ne pas savoir garder ses distances. Au moment de l'impact du missile, un autre oiseau avait pris son envol, faisant exploser son pare-brise, et la voiture partit en zigzaguant sur le macadam. Elle parcourut plusieurs centaines de mètres à cette allure incertaine, et termina sa course imprudente en basculant sur le côté, pratiquement contre le break des tueurs de Kaufman.

Un concert de coups de feu se déclencha instantanément, s'ajoutant à l'infernale cacophonie du premier véhicule en flammes, et la rengaine rapide des mitraillettes en sourdine indiqua clairement qu'il restait peu d'espoir de retrouver des survivants.

Cependant les deux dernières voitures du convoi semblaient adopter la seule conduite à peu près raisonnable : elles firent un rapide demi-tour, et quittant la route, détalèrent dans le paysage.

Mais Bolan avait rebranché le système de repérage automatique, et l'une des bagnoles apparut sur son écran, tandis que le voyant de tir s'allumait. Il fila un coup de genou et un nouvel oiseau de malheur battit des ailes. Il suivit sa sifflante trajectoire, et saisit le véhicule en cavale par l'arrière.

Alors, se soulevant comme un monstre démentiel mû par une force infernale, la voiture piqua un plongeon fou dans le vide poussiéreux, et se désintégra en un tonnerre apocalyptique. Deux tueurs de Kaufman jaillirent aussi sec, soufflants au poing afin de s'assurer que les occupants avaient eu leur compte.

La quatrième voiture se lançait dans une ronde dingue pour tenter de regagner la route, et quitter au plus vite ces lieux inhospitaliers. Le repérage automatique la fixa à son tour sur l'écran de contrôle. Le voyant rouge s'alluma, et Bolan avança son genou. Il se reprit et changea d'avis. Il débrancha alors la tourelle de lancement qui s'abaissa lentement pour se bloquer sous le toit rétractable de la caravane. Et il verrouilla le système. Puis il tourna la

caméra vers le champ de bataille, et s'assura rapidement que la clique de Kaufman était en bon état. Alors toute son attention se concentra sur son véritable ennemi en fuite. La voiture avait récupéré la route goudronnée, et filait à toute allure vers des cieux plus cléments, trimballant à son bord toute un cargaison de ces nouveaux troufions sinistrement entraînés par les bons soins de Bonelli, pour des besognes vraisemblablement sordides.

CHAPITRE X

L'Exécuteur filait le train à Angel Morales et ses bâtards du diable, espérant qu'ils le conduiraient à leur tanière. Et à Jim Hinshaw. Mack Bolan l'avait rencontré, lui et ses deux sinistres acolytes, lors de sa seconde campagne au Viêt-Nam. Ils ne s'étaient vus qu'en de très rares et brèves occasions, la dernière ayant entraîné l'emprisonnement de Hinshaw, et la condamnation au déshonneur des trois hommes. Bolan avait suivi l'affaire de loin, au fur et à mesure de l'enquête de la cour martiale.

Hinshaw, Morales et Worthy étaient tous les trois originaires de Tucson. Ils étaient devenus de grands amis, dès le lycée, et leur amitié avait victorieusement surmonté les différences raciales. Les écoles de Tucson pourtant n'étaient pas exemptes de racisme, et l'antagonisme ethnique y était monnaie courante. Aussi regardait-on ce trio bizarrement assorti avec un mélange de crainte et de curiosité.. A l'inverse des autres adolescents qui s'intégraient généralement à des bandes organisées pour des raisons de sécurité personnelle, Hinshaw, Morales et Worthy avaient toujours tenu à se démarquer. Ils se faisaient appeler « les Rats du Désert », et tiraient une fierté belliqueuse de leur isolement délibéré.

Ils vécurent ensemble l'âge des inévitables bagarres et passages à tabac, puis celui des larcins de jeunesse, commençant par le chapardage à la tire dans les magasins pour passer rapidement aux vols de voitures puis aux braquages. Jim Hinshaw apparut comme le chef incontesté de ce mini-gang à la suite d'une série d'actes de vandalisme, pour ne pas dire plus, dont il avait été à la fois le cerveau et le stratège : Worthy et Morales reconnaissant que Hinshaw était futé, et qu'il possédait des qualités de chef indiscutables. Ils s'en remettaient donc à son autorité sans palabrer, et acceptaient volontiers ses conseils qui généralement s'avéraient fort judicieux. Hinshaw montait ses coups avec beaucoup de logique et de minutie, et le plus souvent c'était des opérations fructueuses. Et puis un jour, sa bonne étoile l'abandonna, mais il considéra cette désertion pratiquement comme un cadeau du ciel, car c'est elle qui donna aux trois Rats du Désert, l'idée lumineuse de s'engager dans l'armée,

juste avant que ces salauds de flics pourris viennent renifler leur tanière.

Le trio de Tucson suivit une période d’entraînement, puis tous trois se portèrent volontaires pour une division des Forces Spéciales, sur le conseil de Hinshaw lui-même. Ils débarquèrent donc au Viêt-Nam, et furent nommés dans la même unité de Bérets Verts. Leurs camarades tout comme leurs supérieurs leur trouvèrent un zèle remarquable et d’excellentes dispositions au combat, et le caporal James Hinshaw fut même publiquement cité en exemple pour son exceptionnel dévouement à la cause.

Les supérieurs pourtant s’étaient gourés : ils avaient mal analysé leur exemple vivant. Jim Hinshaw n’était pas dévoué à la cause, mais à *la puissance*. Il aimait la puissance, vivait pour elle, la vénérait comme d’autres vénèrent un dieu. Et il la convoitait comme d’autres convoitent une femme superbe. L’argent ne l’intéressait pas vraiment, encore qu’il laissât rarement passer une occasion de faire un coup facile. Mais le bien matériel représentait pour lui le moyen d’un but à atteindre, et peut-être aussi l’indice d’une puissance cachée, et la marque de l’influence.

La puissance, pour Hinshaw, était presque un concept spirituel, l’objectif ultime de toute entreprise, la possibilité et le *droit* d’imposer sa volonté aux autres. Floyd Worthy et Angel Morales comprenaient bien leur ami, et étaient très satisfaits de faire ménage à trois, même s’ils avaient des positions subalternes, car ils savaient que la réussite ultime de Hinshaw rejaillirait sur eux.

Hinshaw et ses Rats du Désert avaient trouvé au Viêt-Nam un paradis sur terre. Dans le cadre de la campagne de pacification militaire, ils furent envoyés dans la province de Trah Ninh, où leur unité était basée non loin du village de My Hoi. Ils évaluèrent rapidement la situation sur le terrain et toutes les possibilités qu’elle offrait. Peu de temps après leur arrivée, le sergent en charge de leur unité tomba dans une « embuscade » en pleine nuit. Il en fut la seule victime, et ses assaillants ne furent jamais identifiés. Les soldats Worthy et Morales alpaguèrent pourtant trois paisibles paysans non loin du camp, une heure plus tard, et les passèrent par les armes sans leur laisser le temps d’avouer. Hinshaw tout naturellement fut promu au rang de sergent, ses amis furent récompensés par une citation, et Worthy fut même nommé caporal.

Et les choses commencèrent à changer dans la province de Trah Ninh. Lentement et subtilement, Hinshaw et ses hommes établissaient un véritable fief dans la jungle. Leurs officiers supérieurs, trop occupés à la conduite plus générale de la guerre, leur laissaient pratiquement la bride sur le cou, et ils furent libres de mener leur campagne d'intimidation et de terreur auprès des habitants de la région. Et peu à peu, les Rats du Désert devinrent infiniment plus dangereux et redoutables que les Viêt-Cong, et les indigènes subissaient leur joug tortionnaire avec un stoïcisme issu de siècles d'oppression. Plus exactement, la plupart se soumirent après que deux chefs du village de My Hoi eurent été successivement assassinés, et que Hinshaw eut nommé à la tête de la communauté un homme à sa botte.

Et ce fut le début de la longue nuit pour la province de Trah Ninh. Artisans, paysans, hommes politiques, tout le monde pratiquement, était dans l'obligation de verser à Hinshaw des primes « d'assurance », faute de quoi on était arrêté sous inculpation de subversion ou d'intelligence avec le Viêt-Cong. Les femmes et les jeunes filles étaient raflées pour être vendues comme du bétail à des bordels de Saïgon, certaines, toutefois, restant sur place pour alimenter le réseau de prostitution privé de Hinshaw. Des individus de n'importe quel âge, hommes ou femmes, étaient enrôlés comme courriers, pour faire circuler la drogue et autres denrées de contrebande, dans les différents villages. Et les renâcleurs étaient rares, grâce au nombre invraisemblable d' « accidents » mortels qui décimaient cette catégorie de mécontents. Le commandant de la base revint un jour, alerté par les bruits qui couraient sur les méthodes et les sévices infligés à la population de la province, mais le premier soir, il tomba victime de la folie d'un GI drogué. Et l'assassin succomba à une overdose sans avoir eu le temps d'avouer.

Le royaume de Hinshaw s'effondra, hélas, avec l'arrivée de Mack Samuel Bolan. Bolan l'avait rencontré plusieurs fois au cours des opérations de nettoyage du delta, et le considérait comme un soldat compétent encore qu'exceptionnellement dur. Mais il changea diamétralement d'opinion au cours d'un raid qu'il effectua dans le sud de la province, et au cours duquel il dut exécuter le colonel Tra Hong et deux de ses soldats. En retournant vers leur campement établi près du village My Hoi, Bolan et le Caporal Minnegas avaient

rencontré Hinshaw, Worthy et Morales en train d'assassiner gratuitement trois civils sans défense. L'un d'eux avait déjà cessé de vivre, mais l'intervention de Bolan sauva les autres, et aboutit en définitive à l'arrestation de Hinshaw et de ses deux hommes de main, sous l'inculpation d'homicide volontaire. Et très lentement, avec d'infinies précautions, les langues du village commencèrent à se délier, racontant les actes de violence et les méthodes de coercition que le sergent Hinshaw et ses aides de camp perpétraient tous les jours. De nouvelles accusations suivirent. La justice militaire fit de son mieux, mais au Viêt-Nam, la vérité éclatait rarement dans la fin de ces années soixante. Et les Rats du Désert se défendirent avec acharnement, assurant que leurs agissements ne visaient qu'à enrayer l'infiltration communiste venue du nord, et démontrant que leurs accusateurs n'étaient que des sympathisants Viêt-Cong. Et la sentence, évidemment, fut un compromis : Morales et Worthy s'en tirèrent avec un déshonneur, tandis que Hinshaw, lui, était condamné à six mois de prison, en plus du déshonneur.

A l'époque, Mack Bolan avait senti que Hinshaw lui en voulait à mort et rêvait de vengeance perfide, mais il avait décidé de l'oublier, tout comme plus tard, il oublia la guerre du Viêt-Nam quand un drame personnel bouleversa sa vie, la transformant en une croisière sans retour sur la Rivière Sanglante. Mais les fantômes de ce passé sinistre venaient de resurgir, éclairant, sous un jour nouveau et particulièrement odieux, la scène encore nébuleuse du désert d'Arizona.

James Hinshaw était un homme d'organisation, doublé d'un remarquable stratège. Et il était nanti de deux crapules aussi redoutables que lui. Ou plus exactement, un seul, maintenant puisque le corps de Floyd Worthy, encore tout fumant, n'allait pas tarder à régaler les charognards du désert. Avec Hinshaw et ses acolytes, Nick Bonelli avait trouvé le chef idéal pour entraîner son armée privée. Une ordure sans moralité ni scrupules, mais qui ne trahirait jamais le *capo* de Tucson, et remplirait jusqu'au bout la mission qui lui était confiée.

Un serpent. Un immonde reptile mortel. Un prédateur.

Bolan suivait la limousine de la mort qui filait à toute allure, emmenant à son bord Morales et ses tueurs. Elle quitta Echo Canyon

Park par le nord, et enfila Mac Donald Drive, jusqu'aux abords de Paradise Valley. Bolan, les suivait toujours quand ils virèrent brutalement vers le sud, dans la 44e rue, poursuivant inexorablement leur route vers le centre de Phœnix. L'Exécuteur était nerveux maintenant, car si une « confrontation » devait avoir lieu, il redoutait que Morales l'entraîne dans le centre de la ville grouillant de monde, à cette heure-ci.

Mais la prière sans paroles de Bolan fut entendue en haut lieu. L'arsenal roulant bifurqua sur une route désertique, vers l'est, maintenant, Bolan lui laissa prendre un peu d'avance, puis repris sa filature. Enfin la limousine obliqua sur un chemin de terre, et disparut derrière un panache de poussière.

L'Exécuteur chercha un peu plus loin un chemin parallèle, et le découvrit à quatre cents mètres de là. Au bout d'un kilomètre et demi environ, il commença à distinguer sur le côté, un groupe de bâtiments et, sur le chemin d'accès, le nuage de poussière soulevé par la voiture de Morales. Par chance la route de Bolan, après d'interminables lacets, aboutissait tout de même aux bâtiments. Bolan, le cœur reconnaissant, le suivit : il savait qu'il arrivait enfin au nid de vipères qu'il cherchait depuis sa venue à Phœnix.

Le chemin était coupé par des barbelés rouillés. Bolan laissa sa caravane et continua à pied avec beaucoup de circonspection. Rapidement il fit le tour du terrain aride et desséché, son Big Thunder et le Beretta Belle prêts à l'action : le premier contre sa hanche droite, le second sous son aisselle gauche.

Il passa sans difficulté à l'intérieur des barbelés. Vu le nombre de cadavres laissés à Phœnix, et la taille de la « caserne » du désert, découverte près de Tucson, Bolan estimait avoir mis hors d'état de nuire les deux tiers environ de l'armée de Hinshaw. Mais il voulait s'en assurer avant de lancer l'assaut sur le camp.

Une petite crête s'élevait à cent mètres environ des bâtiments. Elle était couverte de buissons épineux et d'arbres rabougris, et allait fournir à Bolan le poste d'observation qu'il désirait. Accroupi derrière un figuier de Barbarie, il inspecta le campement avec ses jumelles, et assista au retour de Morales et ses comparses rescapés. Il y avait onze hommes en tout, des tueurs de la plus belle espèce, et ceux qui n'avaient pas participé au raid de la mort se précipitèrent avidement sur la limousine poussiéreuse, et assaillirent de questions les revenants.

Jim Hinshaw était présent, bien entendu, et c'est lui qui apparemment menait l'interrogatoire, mais les réponses n'avaient pas l'air de lui réjouir le cœur. Bolan ne pouvait pas entendre ce qu'il disait, mais son regard furieux et son faciès vert de rage étaient éloquents en eux-mêmes. Non, le gars n'était pas à la fête, mais il gardait néanmoins une relative maîtrise de soi. De l'ordre et du contrôle : telles étaient les devises de Hinshaw. Et même quand il torturait ou qu'il assassinait, il le faisait calmement, méthodiquement, sans jamais se laisser émouvoir.

Ouais, il avait un cœur de glace, un cœur de mort.

Présentement, Hinshaw conduisait les tristes reliquats de sa force de frappe à l'intérieur du plus important des trois bâtiments. Ce cinglé était diaboliquement dangereux, non pas à cause de la véritable puissance de mort qui émanait de lui, mais surtout à cause de la détermination froide et calculée qu'il mettait dans tout ce qu'il entreprenait. Quel que soit l'objectif ultime du grand jeu d'Arizona, Jim Hinshaw était bien capable de mener rondement la danse.

Sauf si on le bloquait complètement et définitivement. Sauf si une force supérieure lui faisait mordre la poussière.

A la jumelle, Bolan observa minutieusement la disposition et l'articulation des bâtiments. Il enregistra avec précision les passages, les angles, les retraits, et les axes de communication d'une bâtisse à l'autre. L'édifice central, le plus important, abritait probablement le poste de commandement de Hinshaw, avec suffisamment d'espace pour loger une partie de ses troupes. A quoi servaient les deux autres structures ? Bolan le découvrirait plus tard, mais l'une d'elles avait sur le toit une grosse antenne de radio, qui laissait supposer, partiellement au moins, quelle était son utilité première.

Bolan était content : il avait la certitude maintenant d'avoir déniché le « centre nerveux » de la force de frappe de Phœnix; la tête alerte, avide, et dangereusement mortelle de l'infâme serpent dont le cœur battait à Tucson.

A présent, il fallait lancer l'assaut. C'était l'étape logique qui s'imposait. Le piège du désert avait bien fonctionné, puisqu'il avait conduit Bolan jusqu'à la cible vitale, et l'Exécuteur allait décapiter l'immonde serpent en lui écrasant la tête avant que son cerveau dégénéré et maniaque n'ait eu le temps de passer à l'offensive, après le carnage qui avait décimé ses troupes de choc.

Bolan revint à sa caravane tout en mettant au point sa stratégie d'attaque.

Pour frapper un coup mortel, il ne fallait pas se lancer tête baissée, surtout sur un vicelard comme Hinshaw. Et d'ailleurs Bolan n'avait pas l'intention de se contenter d'un « vite fait-bien fait ». Il ne voulait pas seulement la tête du serpent. Il anéantirait en même temps tout son corps immonde, fétide, monstrueusement tentaculaire.

Et pour ça, il fallait pas mal d'audace.

Bolan n'en manquait pas.

CHAPITRE XI

La voix de Hinshaw était tendue, rauque, quasi menaçante :

— Au nom du ciel, Angel, qu'est-ce qui a foiré ?

— Tout, Jim, fit Morales avec un geste écœuré. Je crois que ça a merdoyé dès le départ. C'était un piège à con, digne des tordus de la jungle.

— Une attaque aux roquettes, tu dis ?

— Ouais. Ils nous ont attirés dans un guet-apens, une espèce de goulet pourri et de là, ils nous canardaient. Qu'est-ce que tu veux faire ? J'ai eu un pot du diable de m'en tirer. Le pauvre Floyd...

Hinshaw frappa un coup sec sur son bureau et leva les yeux au ciel :

— Le fumier ! grommela-t-il. Il avait dû repérer notre écoute téléphonique. Tu l'as aperçu, ce charmant enfant de salaud ?

Mais la petite crapule secoua la tête :

— J'ai rien vu que ces putains de roquettes qui nous arrivaient dessus en sifflant comme des monstres. Mon vieux, il a une puissance de feu pas piquée des vers. Crois-moi, ses bordilles de fusées, c'est pas des joujoux pour les mômes. Ça ressemble à des missiles téléguidés.

— Alors, il joue copain-cochon avec Kaufman, murmura pensivement Hinshaw.

— Ça y ressemble, admit tranquillement Morales.

— Et tu sais ce que ça veut dire ?

— Ouais, soupira Morales. En plus, au jour d'aujourd'hui, on a paumé soixante-dix pour cent de nos types, tu vois un peu mec.

— Alors qu'est-ce que t'annonces ? grogna Hinshaw.

— J'annonce rien, répliqua le survivant encore tout étonné de l'être. Je déclare forfait. On va pas repiquer au jeu tout de suite, non ? Pas sans renfort, au moins.

— Si je comprends, tu es prêt à rentrer à Tucson la queue entre les jambes ? Et tu te sens d'attaque pour aller raconter tes aventures en plusieurs épisodes, au vieux, là-bas ?

— On voit que t'as pas contemplé ce que j'ai vu moi, Jim. Ecoute, ce mec, crois-moi, il l'a pas volée, sa réputation.

— Bonelli non plus, remarqua nerveusement Hinshaw.

— Et puis merde, s'exclama Morales en se levant pour arpenter la pièce comme un fou. Ça devient dingue tout ça. Tu veux mon avis ? On laisse tout tomber, et on leur dit d'aller se faire foutre.

— Pas encore, dit calmement Hinshaw. (Et il réfléchit un moment avant d'ajouter :) On peut peut-être encore sauver le gâteau…

Et ses yeux prirent alors un éclat singulier :

— Il y a un million de tickets sur la tête de Bolan, non ?

— Et tu sais pourquoi ils offrent une prime pareille ? demanda tranquillement Morales. Parce qu'il y a pas un seul pourri d'enfant de salaud dans tout le Milieu qu'ait encore été capable de lui foutre le grappin dessus. Voilà pourquoi. Sincère, je regrette que tu aies raté le show de tout à l'heure.

— Ecoute, merde, Angel, c'est jamais qu'un troufion, s'exclama nostalgiquement Hinshaw. Un merdeux de troufion comme les autres.

— Va-t'en raconter ça à Floyd, et aux copains, rétorqua Morales avec amertume.

— Un troufion avec un million de biffetons suspendus au-dessus de sa tête ! rêvassa Hinshaw.

— Merde !

Le dialogue fut interrompu par un coup discret frappé à la porte. Un costaud à épaulettes passa le nez et déclara :

— Nous avons de la visite.

Et, des yeux, il indiqua la fenêtre :

— Jette un coup d'œil, tu veux ?

Un grand type en jeans, se tenait près de la barrière, discutant avec une sentinelle.

— Qu'est-ce qu'il veut ? demanda rudement Hinshaw au costaud.

— Il vient de s'amener. On l'a repéré, il y a trois minutes environ. Il cherche les lignes du téléphone. Il dit que ça marche pas. C'est vrai ?

Hinshaw saisit le récepteur, écouta un instant puis le reposa :

— Merde, il a raison, ton gus. La ligne, c'est une vraie bassine à frire. Nom de Dieu de merde ! Pas étonnant que… Y a longtemps qu'on est isolés ?

Le costaud haussa les épaules :

— J'en savais rien jusqu'à ce que le gars se ramène.

— OK, laisse le rentrer, grommela Hinshaw. Mais assure-toi qu'il ait toujours quelqu'un aux fesses. Et file-lui une bière. Il a l'air de crever de chaleur.

— Tu parles, il fait au moins 40° à l'ombre, dehors, et comme il n'y a pas d'ombre… fit le costaud. (Et il sortit en marmonnant :) Un putain de boulot pareil, moi j'en voudrais pas pour…

Les mains dans les poches, Morales regardait par la fenêtre.

— Combien ça gagne, un mec comme ça ? demanda-t-il au bout d'un moment de mûres réflexions. Deux cents tickets par semaine ? Deux cent cinquante, peut-être ?

— Pourquoi ? Ça t'intéresse, par hasard ? demanda Hinshaw d'une voix railleuse.

— Vise-le un peu, ce connard. Si ça se trouve, il a passé toute la journée dehors dans la fournaise. Et pourquoi ? Tu peux me le dire, Jim ?

— Peut-être qu'il s'en fout, fit judicieusement Hinshaw. Peut-être qu'il en a jamais eu rien à foutre. Et toi, Angel, ça te tente l'horloge pointeuse, et la feuille de paie minable à la fin du mois ?

— Putain, non, fit tranquillement Morales.

Mais il restait toujours posté à la fenêtre, observant le « gars du téléphone ». Le type, armé de sa caisse à outils, escaladait le poteau pour aller vérifier les fils.

— Quel connard, souffla Morales. T'as déjà vu plus débile ?

— Sûr qu'on se démerde mieux, nous, répondit Hinshaw.

— C'est pas malheureux, t'avoueras, grinça Morales en se retournant.

— Garde-le quand même à l'œil, tu veux. On n'est jamais sûrs. Pendant ce temps, j'appelle le vieux Bonelli.

— T'oublies que le bigo est en panne.

Hinshaw gloussa. Morales s'était calmé. Il n'y avait plus trace de tension entre eux. C'est bon, ils allaient s'en sortir… d'une manière ou d'une autre. De toute façon, ils l'auraient, leur part de gâteau.

— T'en fais pas, Angel, on va le palper, notre million. On va coffrer le poupon à prime. Surveille le connard, et préviens-moi sitôt que l'engin est réparé. J'ai besoin d'avoir un petit entretien avec notre digne bienfaiteur de Tucson. Je veux lui dire qu'il tienne l'oseille au frais.

Angel se mit à rire, et sortit pour surveiller le « connard ».

Mais le connard en question ne l'était pas tant que ça…

Il se tenait maintenant sur une petite crête assez éloignée, mais qui surplombait le campement. Il avait rendu visite à l'ennemi, et avait fait copain-copain avec tout le monde. On lui avait offert de la bière, on l'avait emmené vérifier tous les téléphones intérieurs, on lui avait raconté des histoires drôles, et on avait échangé toutes sortes de plaisanteries de plus ou moins mauvais goût. Et pendant ce temps, le « connard » comptait les têtes, situait les points forts, évaluait les faiblesses, bref, se faisait une petite idée de la situation.

Sa tranquille équipée s'était même achevée sur une note plutôt drôle : Angel Morales avait proposé de l'engager. C'était, évidemment, une proposition plutôt mystérieuse, prometteuse, mais sans précision aucune sur la nature du travail. Un langage abscons, où chaque mot pouvait être compris à double sens, mais qui n'aurait pas abusé un initié même borné. Bolan joua le naïf, mais prolongea la conversation et gagna ainsi le temps nécessaire pour achever proprement sa mission de reconnaissance. Et merci, monsieur Morales.

Il faut toutefois préciser à la décharge de Morales qu'il n'avait jamais véritablement connu le sergent Mack Bolan. Ils s'étaient entr'aperçus une ou deux fois au Viêt-Nam, mais c'était il y a bien longtemps; en outre, Bolan, grâce aux bons soins de la chirurgie esthétique, avait modifié son visage à tel point que ses amis d'antan ne le reconnaissaient pas.

Au demeurant, Bolan, perché sur sa petite crête, n'était pas mécontent d'avoir réussi à pénétrer dans le camp de ces professionnels. Car c'est bien ce qu'ils étaient. Il n'y avait aucune illusion à se faire sur le métier et les capacités militaires de Hinshaw et Morales. Des renégats, peut-être, mais avant tout, des soldats qui étaient passés par la même école que Bolan, et avaient survécu aux mêmes hasards et vicissitudes de la guerre. Et Bolan était content de lui, non parce qu'il méprisait l'ennemi, mais au contraire, parce qu'il avait su d'abord le reconnaître, puis le comprendre, et analyser ses motivations; ce qui lui avait permis de l'*identifier*.

Très tôt, Bolan était passé maître dans l'art de ce qu'il appelait le « camouflage en situation ». Il s'était souvent retrouvé isolé en plein territoire Viêt-Cong, et seule son habileté lui avait permis de conserver sa liberté, et bien sûr sa vie. Il savait se fondre dans

l'environnement au point de faire partie intégrante du décor. Une fois, dans un village Viêt-Cong, il avait passé un poncho noir, et un chapeau de paille, et avait attendu près de deux heures, accroupi près d'un filet de pêcheur, au bord d'un ruisseau sans que personne le remarque.

Ce talent lui avait été fort utile depuis le début de sa guerre avec la Mafia. Les déguisements, évidemment, n'étaient plus les mêmes, mais les ordures s'y étaient toujours laissées prendre, et leurs méprises avaient souvent causé leur perte.

Avec un peu de chance, Hinshaw en ferait autant, et le reste suivrait.

Malgré la surveillance de ses « copains », Bolan et sa « boîte à outils » étaient passés inaperçus dans leur tournée d'inspection bidon. Lui, en employé du téléphone, ses « outils » n'étant autres que des charges de nature et puissance différentes. Il en avait truffé tout le campement qui, le moment venu, se trouverait rasé, anéanti, réduit en poussière. Il avait placé des charges de plastic avec des détonateurs pré-programmés, en différents points du mur extérieur du bâtiment abritant le système de communication-radio. Ces charges étaient orientées vers l'intérieur : logiquement, le mur devrait s'effondrer, le bâtiment s'écrouler, catapultant ainsi l'antenne de la radio. Les deux autres structures avaient subi un traitement similaire, et connaîtraient probablement le même sort. En outre, Bolan avait encore camouflé certaines charges en des points judicieusement choisis, de manière à créer un effet supplémentaire, psychologique, celui-là.

Il cherchait, en fait, à instaurer un climat de « guerre des nerfs », où l'effet de surprise et la terreur qui s'ensuivrait allaient confondre et diviser l'ennemi. Il finirait par s'entretuer, parachevant ainsi sa propre destruction. Et ce, non seulement à Phœnix, mais aussi là où se trouvait le cerveau et le cœur de l'opération.

Et maintenant, sur sa crête, Bolan mettait en place la pièce majeure de sa « guerre psychologique ». Et son âme de guerrier souffrait à l'idée d'abandonner une arme aussi fabuleuse. Mais après tout, les armes peuvent s'acheter, à l'inverse de la liberté et de la dignité.

L'engin en question n'était rien moins qu'une énorme mitrailleuse lourde M2, de calibre 50. Il la fit gentiment glisser sur le sol poudré de sable, et enleva la housse de protection. Cette

impressionnante machine à tuer de près de deux mètres de long était certainement la plus belle pièce d'artillerie de l'arsenal roulant de Bolan. Une fois monté sur son trépied, le canon terrifiant pouvait décharger au rythme hallucinant de six cent cinquante boulets par minute, des balles monstrueuses d'une puissance d'impact de quatre-vingt-dix kilomètres/seconde. Autant dire que pas grand-chose ne résistait à un tir pareil : les énormes projectiles d'acier anéantissaient tout, y compris les voitures blindées.

Mais cette mitrailleuse n'était pas exactement comme ses sœurs jumelles de la mort : Bolan y avait apporté une petite modification de son cru.

Il positionna soigneusement le monstrueux engin, vérifiant l'équilibre du trépied, et le champ de vision, de manière à obtenir le maximum de précision. Puis il ouvrit sa caisse à munitions, sortit une bande de balles, qu'il introduisit dans le chargeur du monstre. Enfin il planta dans le sol deux tiges d'acier à trente centimètres exactement de chaque extrémité latérale du trépied, de façon à bloquer la rotation de la machine à un arc de cercle de 45°. Et il vérifia ensuite que le champ de tir couvrait bien la totalité de sa cible.

Et pour finir, il mit en place sa petite invention personnelle : une sorte de boîtier qui venait s'accrocher sur les poignées de maintien du M2, et se fixait sur le canon, grâce à un cran. De la boîte sortait une languette à ressort en acier trempé, qui, par un dispositif mécanique à déclencheur électronique, venait s'abattre sur la gâchette au rythme du staccato. Une petite minuterie toute simple était fixée au sommet de la boîte. Bolan consulta sa montre, régla la minuterie, remonta le mouvement, et déclencha la mise en marche.

Et voilà.

Si tout se passait bien, les gars, là-bas, allaient connaître l'enfer dans une heure et cinquante minutes, très exactement. Les charges de plastic exploseraient au moment précis où la mitrailleuse-robot se mettrait en action. Avec l'effet de surprise et la panique qui s'ensuivrait inévitablement, qui saurait faire la différence entre des bombes à retardement, et une nouvelle « attaque aux roquettes » ?

Pour parfaire sa mise en scène, Bolan avait pris soin de disperser, dans le campement, des tubes en fibre de verre vides, provenant de roquettes dont il s'était servi en d'autres occasions. Evidemment, quelqu'un, ayant déjà utilisé une M2, ne se laisserait pas longtemps abuser, mais Bolan comptait essentiellement sur l'effet de panique

immédiat qui éveillerait brutalement, et sans contrôle possible, l'instinct de combat de ces salopards entraînés à la guerre.

Au stade où il était parvenu, il savait qu'il lui fallait détruire la puissance de frappe de l'ennemi. Et il ne lui restait guère de temps pour le faire. Assis sur sa crête, en plein désert, il évaluait froidement la situation. Oui, il avait devant lui pas mal de bagarre, et ses chances de repli n'étaient guère réjouissantes, sans compter la police qui pouvait à tout moment entrer dans la danse, et qui comme d'habitude, ne lui faciliterait pas les choses, pour ne pas dire plus…

Oui, il avait intérêt à faire vite, et à foncer comme un dingue pour couvrir les quelque deux cent cinquante kilomètres qui séparaient Phœnix de Tucson. Il ne disposait en effet que d'une heure et cinquante minutes. Mais le dieu de la Guerre aidant, il y arriverait. Il mit en marche le puissant moteur Toronado et partit à vive allure en direction de l'autoroute 10.

L'Exécuteur avait un message à transmettre au chef de la Mafia : il le délivrerait en main propre.

CHAPITRE XII

Nick Bonelli réfléchissait : il venait d'en prendre un sérieux coup dans la pipe, par personne interposée, mais le *mafioso* de Tucson était un petit futé, qui savait toujours retomber sur ses pattes. Or, il aimait bien sa chienne de vie, et n'était pas prêt à l'abréger, fût-ce de quelques instants. Après tout, dans le passé, tout n'avait pas toujours été rose, et la terre n'en continuait pas moins de tourner, et Nick Bonelli était toujours en place. Sûr que le coup de fil de Phœnix l'avait rendu fou, ivre de rage, mais il y avait de quoi. Ils avaient paumé vingt types dans le coup, et n'avaient strictement rien gagné. Difficile de se contenter d'un score pareil. Mais en y réfléchissant mieux, Bonelli commençait à se calmer un peu. Après tout, la débâcle lamentable de son armée privée était peut-être tout simplement un cadeau du ciel : en tout cas elle allait lui permettre d'entrer dans la danse, en personne.

Il en rêvait secrètement depuis le début de l'opération. Oh ! bien sûr, il s'était rangé à l'avis de son fils Paul quand celui-ci lui avait expliqué la stratégie prévue : la place de Phœnix devait être nettoyée par une force de l'extérieur, pour que la Grande Famille ne puisse jamais faire le lien, et soupçonner la main de Tucson. Le choix de Hinshaw était judicieux : l'homme était un soldat qui avait largement fait ses preuves. Mauvais jusqu'à la moelle des os, et plus dur que la caillasse du désert. Et futé, avec ça. Un type avec de la matière grise à en revendre.

« Le sens du combat », comme disait Popaul. Ouais, ils ne s'étaient pas gourés de mec.

Mais Nick Bonelli aimait l'action. Et au fond de son cœur, traînait la nostalgie d'une époque où, la tripe en bataille, il conduisait des camions de viande froide avec Tony Morello et les autres copains. Ouais, quel pied, dans ce temps-là ! Et maintenant, l'inaction lui pesait, lourdement, sourdement, insidieusement.

En plus, c'était ses propres billes qu'il jouait à Phœnix. Alors, outre ce besoin d'agir qui le chatouillait il y avait aussi un facteur de nécessité première : au point où en étaient les choses, il fallait qu'il dirige les opérations sur le terrain. L'enjeu était trop gros, là-haut à

Phœnix, pour que le *capo* reste tranquillement à carreau, le cul sur sa chaise, à compter les morts en soupirant. Tout ça parce qu'un fumier de troufion avait décidé de foutre la panique.

C'était ses billes, son fric, sa puissance et son avenir. Alors fallait pas plaisanter.

Pendant des années, des décennies même, Bonelli, s'était rongé les ongles de rage et de jalousie, en voyant Moe Kaufman et Ike Ruby boulotter tranquillement le gâteau de Phœnix. Alors que lui, un vrai *mafioso* qui avait prêté le serment du sang, restait sur la touche à se gratter le cul. Les grands *capos* de Californie, Julian Di George et Ben Lucasi, passaient une brosse écœurante à Moe Kaufman, avec qui ils entretenaient des liens très étroits, alors qu'ils traitaient un peu par-dessus la jambe leur frère de sang de Tucson, tout en continuant de s'enrichir à ses dépens en revendant la drogue qu'il leur fourguait. C'était du moins ainsi que Bonelli se racontait l'histoire, oubliant au passage que chaque kilo d'héroïne mexicaine vendu en Californie avait confortablement arrondi son bas de laine. Et même le vieux Augie Marinello, entraînant à sa suite *la Commissione* tout entière, s'était fait tout beurre-tout miel avec la clique de Kaufman. Pourtant c'était bien à Bonelli que revenait *de droit* la totalité de l'Etat d'Arizona, Phœnix compris. Bonelli était un *mafioso,* pas un Juif pourri.

Bien entendu, au fil des années, Nick avait un peu essayé de rectifier la situation : il s'y était d'abord pris en douceur, puis après avait essayé la force. Il avait commencé par ouvrir, en plein centre de Phœnix, un night-club super-chic. Il aurait ainsi implanté une antenne en territoire rival, qui lui aurait permis, ensuite, de s'emparer de la ville par l'intérieur. Mais il avait immédiatement subi un échec cuisant. Sur ordre de Kaufman, la police faisait le guet tous les soirs devant l'entrée de la boîte, vérifiant l'âge et l'identité des clients, et bouclant la plupart pour délit d'ivresse publique. Et Nick, sagement, avait dû fermer son tripot.

Alors, il avait envisagé le meurtre. Par deux fois des équipes de tueurs avaient pris la route du nord, en quête de Kaufman et de Ruby, et par deux fois, ils n'en étaient jamais revenus. On n'avait rien retrouvé d'eux, mais d'étranges rumeurs circulaient sur des funérailles au clair de lune, en plein centre du désert.

A quelque temps de là, Johnny Scalise, le propre cousin de Nick, s'était porté volontaire pour le même contrat, et avait filé, nez au vent, vers Phœnix. Celui-là ne disparut pas. Un groupe de scouts en balade découvrit son corps entièrement nu et émasculé, pendu en croix à un cactus au bord de la route.

Les choses en étaient restées là jusqu'au jour où Paul Bonelli s'en alla trouver son père pour l'informer que, non seulement il savait comment coincer l'infâme Kaufman, mais encore qu'il possédait l'homme capable de le faire. A partir de là les choses s'enclenchèrent à toute vitesse : Nick fourguait à Hinshaw des hommes et du pognon au fur et à mesure de ses besoins, et Dieu sait s'il n'avait pas lésiné. Et Hinshaw préparait activement et méthodiquement le coup de maître qui allait enfin renverser Moe Kaufman de son trône usurpé.

De l'avis de Paul et de Hinshaw, il était préférable de conserver Kaufman en vie, plutôt que de le faire disparaître. Nick s'était d'abord insurgé contre cette suggestion qui lui paraissait une insulte, blasphématoire à son sens de la sacro-sainte vendetta. Mais à la longue, il avait fini par comprendre que c'était là une sage décision : Moe Kaufman vivant ferait un excellent pantin dont Nick tirerait les ficelles. C'est lui qui avait toutes les touches, toutes les relations. Pourquoi ne pas lui laisser les apparences d'un pouvoir dont il se saurait dépossédé ? Ouais, quand il aurait irrémédiablement perdu son empire, alors on lui ferait mordre la poussière, et il contemplerait tout à loisir la puissance qu'il aurait paumée à jamais. Pas mal, comme supplice.

Certes, l'idée n'était pas déplaisante, et la perspective s'avérait gratifiante. La *Commissione* ne manquerait pas de s'extasier sur le génie de l'homme capable d'exécuter pareil coup de maître. Et Nick Bonelli aurait enfin droit aux égards respectueux de ces vieux débris californiens qui l'avaient snobé si longtemps pour mendier les faveurs de Kaufman. Le plan avait été minutieusement préparé, et tout aurait dû baigner dans l'huile. Les hommes de Hinshaw étaient grassement payés, et fin prêts à serrer le cou de Kaufman juste assez fort pour le forcer à genoux. Oui, c'était, comme on dit, « une affaire qui roule ».

Et voilà que Mack Bolan avait tout foutu en l'air.

Depuis bien longtemps déjà, Bonelli s'attendait à une petite visite de Mack le Fumier. Une fois déjà, il avait cru l'heure arrivée quand le

bâtard avait fait une petite escale en Arizona, juste le temps de régler une affaire avec Ciro Lavangetta et Johnny Le Musicien. Mais la visite avait tourné en eau de boudin, et Bolan avait continué sa route sur Miami. Au passage, il avait du reste fait une fleur à Nick, car Ciro était tombé à Miami, débarrassant ainsi l'Arizona des tentacules gênants de la famille Di George. Mais Nick ne s'était jamais fait la moindre illusion : Bolan reviendrait en Arizona. Impossible autrement.

Mais il avait beau s'y attendre, l'apparition subite de Bolan en ce moment précis le prenait de court, et menaçait en plus de faire lamentablement foirer le fruit de longs mois d'efforts de Bonelli et Hinshaw réunis. La présence de Bolan en Arizona était déjà en soi une mauvaise nouvelle. Mais Bolan à Phœnix, c'était un *désastre* complet, le pire qui puisse arriver.

Sauf si…

Une fois sa première réaction de panique calmée, Bonelli se remit à analyser la situation telle qu'elle se présentait maintenant. Hinshaw lui avait assuré que Bolan et Kaufman se boufferaient les foies avant la fin de la journée, et l'ancien soldat paraissait très sûr de lui quand il avait affirmé que, avec quelques renforts supplémentaires, il pouvait jouer les deux côtés à la fois et récupérer les billes à la sortie. Du coup, Bonelli avait presque été soulagé de lui envoyer les troupes réclamées, même si au téléphone, il ne s'était pas montré véritablement aimable. Après tout, peut-être – mais c'était une supposition, évidemment – peut-être donc que la venue de Bolan n'était pas si dramatique pour le *capo* de Tucson. Ce fumier avait toujours un million de biffetons accrochés au-dessus de sa tête. Et du pognon comme ça, Bonelli savait l'utiliser. Sans parler du prestige monumental, colossal, inégalable que connaîtrait le fils du ciel assez veinard pour alpaguer la Terreur du Siècle. Alors si Bonelli arrivait à coffrer Bolan *et* Kaufman ensemble, plus un sénateur marron en prime… Perspective intéressante, et Bonelli sourit rien que pour lui-même : il se voyait déjà célébrité nationale, la une des journaux, et puis aussi Chef des Chefs. *Capo di tutti capi,* peut-être ? Pourquoi pas, après tout ?

Il alluma voluptueusement un gigantesque barreau de chaise pur havane, et appuya sur le bouton de son interphone. Le gardien de la piaule, Jake Lucania, apparut illico.

— Appelle-moi Phœnix, Jake. Faut que je cause encore avec Hinshaw.

— Tout de suite, patron, répondit Lucania.

Et il partit demander la communication. Il y avait plus de deux heures maintenant que Hinshaw avait contacté Bonelli pour lui annoncer les tristes nouvelles. Et Popaul était parti au combat avec la troupe depuis plus d'une heure et demie. Car Bonelli non seulement envoyait le renfort demandé, mais il dépêchait également son propre fils sur les lieux, pour bien s'assurer que la plaisanterie allait se terminer.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis Lucania réapparut :

— Prenez-le sur la deux, monsieur, annonça-t-il.

Bonelli le remercia d'un signe de tête, et prit le récepteur :

— Alors, comment ça se passe chez toi ? demanda-t-il à Hinshaw en guise de préambule.

La voix d'Hinshaw était nerveuse, tendue, gênée peut-être quand il répondit :

— Pas de changement, monsieur Bonelli. On fait comme vous nous avez dit. On reste là à se serrer les coudes.

— OK, Paul rapplique avec des renforts. Il ne devrait plus tarder maintenant.

Il y eut un long silence, et quand Hinshaw parla à nouveau, Bonelli sentit dans sa voix une tension et une amertume mal contenues qui le fit sourire.

— Je comprends bien, monsieur, fit le soldat déchu. Enfin, c'est comme vous voulez, mais à mon avis je pouvais…

— Tout le monde peut avoir besoin d'aide, mon vieux. C'est pas une honte. Et Paul va t'épauler un peu, après ce que vous avez essuyé. Combien te reste-t-il de gars ?

— A peu près une douzaine, monsieur. Ils sont frais comme l'œil, et je reste persuadé qu'avec ceux qui vont arriver nous allons liquider cette histoire sans difficulté.

— Super, répondit Bonelli qui pour sa part, restait persuadé qu'il restait encore pas mal d'os, avant de pouvoir tirer le rideau sur la scène de Phœnix.

Hinshaw marmonnait encore quelque chose, quand Bonelli le coupa à nouveau :

— Dis-moi, à propos de ce Bolan…

Et la voix se perdit dans le bruit creux d’une explosion à l’autre bout de la ligne. Le bruit emplit ses oreilles avant de gagner le cerveau, l’envahissant d’une sensation pénible. Puis il y eut un sourd bourdonnement sur la ligne et dans le lointain, la voix de Hinshaw qui gueulait pour savoir « ce qu’était ce bordel ? » Enfin les bruits de Phœnix devinrent très confus, comme Nick distinguait le tonnerre d’une seconde puis d’une troisième explosion, presque simultanées, avec un bruit de fond, un martèlement soutenu que le *capo,* en bon truand des rues, identifia immédiatement : des balles de gros calibre percutant les murs et les fenêtres. Hinshaw et compagnie se faisaient canarder sec à Phœnix, et Bonelli ne pouvait rien faire d’autre que de rester là, assis comme un con, à écouter.

Et puis soudain, il ne put même plus écouter. Brutalement, la ligne fut coupée.

Et pourtant non, c’était *impossible.* Il entendait encore les bruits de la bataille, le staccato des armes, et le tonnerre des explosions. C’était bien les mêmes bruits, mais peut-être un peu différents, oui, cette fois-ci nettement différents, plus aigus, plus près. *Tout près !*

Nick Bonelli se dressa sur son siège et gicla jusqu’à la porte de son bureau, tandis que le plancher sous ses pieds tressaillait sous le coup d’une nouvelle explosion. Le cliquetis des armes automatiques lui cassait les oreilles, maintenant. Il n’y avait plus de doute possible. Lucania surgit dans l’encadrement de la porte à cet instant précis, un mince filet de sang dégoulinant sur son visage blême :

— C’est une attaque, hurla-t-il à l’ex-futur-Chef-des-Chefs. *On nous mitraille !*

*

* *

Bolan avait poussé à fond la caravane de guerre, et le gros moteur Toronado avait bien donné. Il arriva dans la banlieue ouest de Tucson avec quelques minutes d’avance. C’est là qu’habitait Nick Bonelli. Sa maison, une véritable forteresse, était située presque en bordure du golf de Rolling Hills, et délimitée, sur l’arrière, par le lit d’une rivière desséchée connue sous le nom de Pantano Wash.

Bolan passa rapidement à proximité de la propriété, et appuya sur un bouton de la console de commande pour récupérer les bandes enregistrées par les *transceivers* qu’il avait positionnés sur les lignes de téléphone de Bonelli. Ces bandes s’enregistraient

automatiquement sur le lecteur de la caravane, et elles étaient recomposées, prêtes à être lues : les longs silences étaient supprimés, les phrases regroupées, de façon à débiter un fleuve ininterrompu d'informations. Bolan mit le lecteur en marche tout en se préparant au combat. Il apprit ainsi le tout récent mouvement de troupes en direction de Phœnix, et sut avec certitude que le *capo* était bien chez lui, derrière ces hauts murs, en ce moment même.

Il camoufla la caravane de guerre derrière un bosquet de saules, le long de Pantano Wash, au nord-ouest de la forteresse Bonelli. Et il s'y attaqua immédiatement, au lance-roquettes. Il choisit d'abord ses cibles, le manoir lui-même et les murs d'enceinte, et les bloqua sur l'écran de repérage du système déclencheur. Puis il introduisit dans la mémoire de son ordinateur, les coordonnées précises de chacune des cibles. Enfin il brancha le mécanisme du tir à l'ordinateur lui-même, établissant ainsi le lance-roquettes en position « automatique ». Il régla enfin la minuterie de la console à deux minutes. Dans cent vingt secondes, donc, le feu d'artifice commencerait. Puis il quitta la caravane, mais le funeste métronome résonna longtemps dans sa tête.

L'Exécuteur avançait rapidement dans le lit de cailloux, malgré le poids extravagant qu'il transportait. Outre l'Automag et le Beretta, avec évidemment des ceintures de munitions et de grenades autour de la taille; il charriait avec lui son gros combiné de combat : le M 16 couplé avec un M 79. Le M 16, une mitraillette offensive auto-rechargeuse, crachait des pruneaux de calibre 5.56 à un rythme de neuf cents par minute, tandis que le fusil, accolé par-dessous, ne tirait qu'un coup à la fois, et se rechargeait manuellement. Mais en revanche, on pouvait le charger avec des grenades lacrymogènes, des gros plombs, des bombes fumigènes ou tout simplement des grenades. Le tireur avait le choix. Bolan transportait donc aussi une sacoche de munitions pour le M 16, et tout un assortiment de grenades pour le M 79. Le tout ne pesait pas moins de trente-cinq kilos. Mais cette surcharge ne parut pas le troubler quand il escalada gaillardement le mur d'enceinte de la forteresse Bonelli. Une fois dans la propriété, il traversa vivement la grande pelouse impeccablement tondue, sans faire aucun effort pour se cacher, tandis que dans sa tête, la pendule mentale égrenait lentement les secondes du compte à rebours de la mort.

Le premier tueur l'aperçut quand il n'était plus qu'à cinquante mètres de l'entrée. Visiblement incapable d'en croire ses yeux, il s'immobilisa, la bouche ouverte, et resta ainsi, hélas, une demi-seconde de trop. Car, quand il reprit ses esprits, il laissa échapper un son rauque qui n'était pas tout à fait un cri, et chercha vainement à saisir son revolver. Mais tout ça manquait par trop de conviction et de rapidité. Le doigt de Bolan caressait déjà la gâchette du M 16, et le bâtard se cabra en une gracieuse pirouette de la mort. Le coup de feu, à lui seul, aurait dû alerter tout le repaire, mais au même instant un grondement de tonnerre annonça l'arrivée d'un émissaire diabolique au royaume des damnés.

Bolan jeta un coup d'œil à sa montre; la trotteuse sonna en silence le glas de l'apocalypse. Il entendit sur sa gauche, le vrombissement assourdi de la tourelle de lancement, tandis que l'oiseau foudroyant frappait sa cible avec une précision toute militaire, pour rebondir, trois secondes après, exactement, sur la murette de projection qui entourait la maison. Le premier missile explosa juste devant l'entrée, transformant la porte, le mur et tout ce qui se trouvait autour en un vaste champignon de débris de bois, de ciment et de chair humaine qui s'éleva grandiosement dans le ciel, avant de s'abattre en lourde pluie chargée de curieux grêlons sur le sol déjà malmené.

La deuxième roquette frappa très précisément entre deux superbes limousines noires garées dans le tournant de l'allée de graviers. Des lambeaux de tôle tordue, d'acier noirci, et d'épaisses volutes de fumée, provenant des réservoirs d'essence en flammes, vinrent alourdir encore l'atmosphère déjà polluée. Bolan avait soigneusement gardé les deux dernières roquettes pour le corps central de la maison. Elles ravagèrent leur cible, sitôt que le cerveau électronique de la caravane leur en eut donné l'ordre, vomissant un volcan de flammes et de fumée grasse à l'intérieur de ce temple de la corruption.

Les hommes grouillaient maintenant autour du bûcher sinistre, comme autant de fourmis autour d'un feu de joie. Ils hurlaient en brandissant leurs armes, mais il régnait une telle panique que personne ne savait vraiment ce qu'il faisait. Histoire de les éclairer un peu, l'Exécuteur pilonna dans leur direction pendant un assez long moment, avec la mitraillette automatique. Les gars se soulevaient de terre pour retomber lourdement dans des flaques de

leur propre sang qui giclait partout, et ceux qui par chance tenaient encore debout se tournaient vers Bolan comme des égarés, cherchant bêtement à ajuster leur tir tremblant.

L’Exécuteur vida un chargeur entier du M 16 sur ce tas de viande grouillante et tressautante, puis il engagea une nouvelle ceinture de munitions, et la vida à nouveau jusqu’à la dernière balle. Enfin, pas encore tout à fait satisfait de sa besogne, il donna du M 79 et déchargea par-ci par-là des gros plombs et des grenades, tandis qu’il parcourait à pas lents le théâtre immonde de cet enfer encore fumant.

Une maigre poignée de survivants amochés cherchaient avec l’énergie du désespoir un vague recoin pour s’y replier.

Bolan les laissa en vie, portant toute son attention sur la baraque. Elle brûlait, par endroits, et des pans de murs et de toit s’effondraient doucement, là où les oiseaux de malheur avaient choisi de frapper. Et pourtant, elle tenait encore debout, comme pour défier Bolan qui voyait en elle le symbole de tout ce qu’il voulait liquider dans l’Etat d’Arizona. Alors l’Exécuteur dirigea son lance-grenades vers ce branlant château de malheur, déversant des tonnes et des tonnes d’explosifs et d’essence dans la carcasse fumante. La structure tout entière vola en éclats. Une pluie de briques s’abattit sur le sol, perçant des trous béants dans l’épaisse fumée, sur leur passage. Enfin une ultime explosion retentit du fin fond des entrailles de cet antre pourri, tandis qu’un long panache de fumée noire s’élevait lentement dans le ciel d’Arizona.

Et voilà. Le message avait été délivré clairement et à voix haute.

Bolan s’attarda un long moment à contempler ce spectacle horrifiant de mort et de destruction. Une âcre odeur de poudre et de chair calcinée lui irritait les narines; alors il se détourna et repartit comme il était venu.

Que le vieux pourri ait survécu ou pas à l’holocauste, il avait reçu le message. Les successions, en Arizona, ne s’effectuaient pas facilement, en particulier à Phœnix.

Mais c’est là-bas que se déroulait le vrai combat. Bolan en avait bien conscience. Il savait par ses écoutes téléphoniques que des troupes fraîches avaient été dépêchées sur les lieux du combat, et par conséquent l’orage et l’enfer n’étaient pas encore derrière lui.

La présence d’individus comme Hinshaw et Morales dans cet univers de pourriture corrompue représentait pour les braves gens

de Phœnix un danger considérable. Bolan ne pouvait le tolérer. Ces salopards, rapaces avant même d'être nés, possédaient en outre de réelles compétences militaires, alliées à l'amour de l'argent et à la vénération du pouvoir. En Arizona, ils ne pouvaient semer que la mort et le déshonneur.

Mais personne n'avait chargé Bolan de secourir les braves gens du désert. Alors quoi ?

Si l'homme de la rue regardait avec un mélange de crainte et d'admiration ces crapules qui bouffaient le monde depuis leurs repaires souterrains, grand bien lui fasse.

Bolan n'était pas venu ici pour y recevoir des louanges, ni pour délivrer malgré lui le peuple de l'Arizona. Il avait débarqué ici, parce que son destin l'y avait obligé, et qu'il ne savait pas fuir ce destin.

Il était l'instrument d'un monde en pleine mutation.

Il n'était ni juge, ni jury, ni même sentence. Il était Justice. La Justice de la Mafia. Il le savait et l'acceptait.

Les gens d'Arizona étaient libres de subir le sort qu'ils voulaient.

CHAPITRE XIII

— C’est difficilement concevable qu’un type tout seul ait pu planter un bordel pareil.

Paul Bonelli avait l’air incrédule. Il examinait de ses petits yeux porcins le champ de bataille indescriptible, s’attardant un peu sur certains dégâts particulièrement spectaculaires.

— Pourtant, il était seul, répliqua Hinshaw d’une voix lasse, mais un peu sur la défensive.

Les deux hommes étaient plantés devant l’entrée du QG lourdement endommagé de Hinshaw. Les quelques rescapés se serraient les coudes autour de leur chef, sans chercher à se mêler aux quelque quarante tueurs de Tucson, groupés près de leurs véhicules, dans la cour. Les costauds de Bonelli contemplaient eux aussi le cauchemardesque jeu de massacre, et se communiquaient leurs impressions à voix basse.

Et des impressions, on pouvait en avoir pas mal, faut dire. Les murs du bâtiment principal étaient éventrés, défoncés par deux énormes trous symétriques. Les fenêtres étaient saccagées, et toutes les vitres avaient volé en éclats. La carcasse pitoyable d’une voiture carbonisée gisait près de la maison, environnée des lambeaux de ses pneus éclatés. Et derrière le QG branlant, deux gigantesques monceaux de ferraille et de débris noircis et fumants, attestaient qu’un peu plus tôt, s’élevaient deux bâtiments solides et bien construits.

Le jeune Bonelli hochait la tête d’un air perplexe, et se tourna vers la porte. Hinshaw entra le premier pour lui tenir les battants grands ouverts. Et le « sous-chef » de Tucson reconnut cette marque de déférence pour ce qu’elle était, s’arrêtant un instant sur le pas de la porte pour passer un doigt dégoûté dans un des trous laissés par les énormes balles qui avaient charcuté le panneau de bois.

Une fois entré, il embrassa d’un seul coup d’œil le spectacle lamentable qui s’offrait à lui. Les murs étaient striés de profonds sillons creusés par les projectiles, et les meubles, sens dessus dessous, étaient saccagés, et pour la plupart, brisés en miettes.

— A combien s'élèvent vos pertes, ce coup-ci ? demanda Popaul à Hinshaw.

— Quatre morts et deux blessés. Et on se demande comment on n'en a pas paumé davantage.

— Et les flics ? Pas de nouvelles ?

— Rien. On n'a pas beaucoup de voisins, par ici. Et de toute façon, ils gardent le nez dans leurs affaires.

Bonelli hocha la tête, satisfait apparemment de la réponse, et ses yeux balayèrent à nouveau le décor sordide. Son regard s'arrêta sur une arme colossale posée sur un trépied poussiéreux, dans l'angle de la pièce. Deux petits tubes en plastique ou en carton, rangés juste à côté de l'énorme machine, complétaient le tableau peu avenant. Le *mafioso* eut un geste dégoûté en direction de l'engin de mort :

— Et ça, qu'est-ce que ça représente ? demanda-t-il.

— Ça ? Une mitrailleuse 50, et deux tubes de missiles LAW.

Le ton d'Hinshaw était froid, professionnel, rien de plus.

— LAW ? Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

— *Light Anti-tank Weapon,* c'est à dire des roquettes légères capables de faire sauter des véhicules blindés, expliqua patiemment Hinshaw au profane. Si vous voulez, ces tubes, c'est ce qui reste quand on attaque au bazooka. On a trouvé tout ça sur une petite crête dominant le campement, à une centaine de mètres d'ici. Mais ce qu'il a fait là, poursuivit Hinshaw en embrassant la pièce d'un large geste du bras, c'est avec sa 50. Y a qu'à voir la taille des trous dans les murs. Il avait bloqué l'engin en tir automatique continu. Comme ça, il avait les mains libres pour balancer ses LAW.

— La mitrailleuse tire toute seule ? demanda Popaul sceptique.

Hinshaw hocha la tête.

— Exact. C'est un jeu d'enfant. Il suffit d'un petit mécanisme assez simple. Il a probablement…

— Assez simple, tu dis, coupa sauvagement Bonelli qui n'en croyait plus ses oreilles. Tu veux prétendre que c'est simple pour un mec *tout seul,* de foutre le bordel que je trouve ici, et de bousiller la quasi-totalité de nos troupes ? Mais, sacré nom de Dieu, qu'est-ce qu'ils branlaient tes gars, pendant ce temps ? Ils enculaient les mouches ?

— Non, ils crevaient, rétorqua froidement Hinshaw. Ils crevaient ou alors ils se cassaient le bol pour essayer de sauver leur peau.

Bonelli arrivait difficilement à se contenir.

— Ça me plaît pas des masses, tout ça, Jimmy. Un type tout seul qui fout tout en l'air… Combien t'as perdu de gars en tout, déjà ? fit-il sachant très bien le nombre des victimes.

— Vingt-trois, souffla Hinshaw d'une voix lasse.

Bonelli hocha gravement la tête et répéta « vingt-trois » à haute et intelligible voix. Puis il prit un ton plus doucereux et aborda l'infortuné commandant en chef de troupes maintenant quasi disparues, par un autre biais :

— OK, Jim, je comprends bien que vous avez essuyé un sacré feu, ici. Seulement mon père, vois-tu…

Et Paul ne termina pas sa phrase, laissant à Hinshaw le soin d'imaginer tout seul que, sans doute, Don Niccolo Bonelli n'aurait pas l'esprit aussi large que son fils.

Et il resta un long moment silencieux pour que Hinshaw s'imprègne bien de cette pensée peu réjouissante. Puis il reprit :

— Ça me fait un peu mal au ventre de rentrer à la maison avec ces mauvaises nouvelles, surtout que le dernier fiasco est pas tellement ancien, non ?

Puis après une nouvelle pause :

— Peut-être que je ferais mieux de ne pas l'affranchir tout de suite. Qu'est-ce que tu en penses ? Si on attendait d'avoir coffré ce fumier ?

Bonelli adressait maintenant un sourire encourageant au malheureux soldat.

— Car on va le baiser en beauté, pas vrai, cet enfant de salaud ?

Le téléphone se mit à sonner, rompant brutalement la tension qui montait dans la pièce. Hinshaw se figea un instant qui lui parut une éternité, puis enfin, du bout des doigts, il saisit le récepteur :

— Allô ? Oui, je vous le passe.

— C'est pour vous, fit-il en tendant l'appareil à Bonelli.

— Ouais, grogna Paul dans le récepteur.

La voix à l'autre bout du fil était rauque, haletante :

— Paul ? C'est moi, Jake Lucania.

— Oui, Jake ?

Lucania crachait ses mots, hors d'haleine :

— On nous a attaqués. T'imagines pas… c'est… enfin…

— Relax, Jake, tout doux, tu veux, fit Paul vaguement inquiet. Recommence depuis le début, maintenant.

Lucania avait encore une respiration entrecoupée, mais lentement, il essaya de raconter :

— OK. Excuse. Mais qu'est-ce que tu veux, on vient de se faire canarder comme des pigeons. La baraque a pratiquement vécu, et on a paumé une bonne douzaine de mecs.

— Et lui, demanda anxieusement Bonelli, sachant qu'il était inutile de préciser à qui il faisait allusion.

— Il est OK, un peu secoué, bien sûr, et fou de rage. Il tient plus en place. C'est lui qui m'a dit de t'appeler *illico*.

— Qui a cogné ?

— Ce fumier de Bolan. Ça fait aucun doute.

Bonelli eut un regard vague en direction de Hinshaw :

— T'en es sûr, hein ?

— Quasiment. D'ailleurs plusieurs de nos gars l'ont aperçu : un gros balèze tout en noir, avec un bordel d'armes et de munitions pendu de tous les côtés. C'était Bolan, ou je me les fais couper. A moins qu'il ait un frère jumeau.

— Il a pas plus de jumeau que de beurre au cul, grinça Bonelli.

— Ouais, alors...

— Quand ça s'est passé, tu dis ? demanda nerveusement Bonelli en fixant Hinshaw.

— Il y a... disons vingt-cinq minutes.

— Tiens, tiens.

— Ecoute. Ton père veut que tu rentres à toute biture.

— Dis-lui qu'il faut qu'il serre un peu les fesses. Il y a pas mal de merde, ici aussi. Je rentrerai dès que possible, mais d'abord... Bon, je te rappellerai, Jake.

Bonelli raccrocha et tourna vers Hinshaw un visage de marbre :

— A quel moment vous avez essuyé ici, demanda-t-il calmement ? Tu me l'as dit, mais j'ai peur d'avoir oublié.

— Juste un peu avant votre arrivée.

— Je suis ici depuis dix minutes.

— Eh bien...

Hinshaw se leva et étira ses longs bras.

— Vous auriez pu croiser le gars sur votre chemin, dit-il enfin. L'attaque a duré, disons... trois ou quatre minutes, pas plus. Le

temps qu'on pige, et qu'on réagisse, le type était déjà parti. Tenez, allez palper le canon de la mitrailleuse : il doit être encore tiède.

— Si je comprends bien on vous est tombé dessus, il y a une demi-heure ?

— Ouais, à quelques minutes près.

— Foutaise !

— Quoi ?

Les yeux du soldat étincelaient de fureur.

— Il y a une demi-heure, à quelques minutes près, comme tu dis, Bolan foutait en l'air le ranch de mon père.

— C'est absolument impossible, répliqua doucement Hinshaw.

— Va le demander à papa, si c'est impossible. Le fumier a rasé tout ce qui dépassait du sol, là-bas.

— Alors ce n'était pas Bolan. Il était…

— Foutaise, que je te dis, t'as compris, cracha froidement Bonelli. Ils l'ont vu, l'ordure, et c'était bien lui. Il était à trois cents bornes d'ici, à l'heure où tu prétends qu'il vous canardait.

Le visage d'Hinshaw prit une teinte olivâtre :

— Qu'insinuez-vous par là ? fit-il en embrassant la pièce d'un geste théâtral. A votre avis, qu'est-ce que c'est, tout ce *bordel ?*

— Je vois à quoi ça ressemble, fit sèchement Bonelli. Maintenant, je te demande ce que c'est ?

Hinshaw lui lança un regard menaçant et demanda brièvement :

— Essayez-vous de me dire que je suis un menteur, Monsieur Bonelli ?

La raideur obséquieuse n'échappa pas au sous-chef de Tucson.

— T'échauffe pas, tu veux ? Personne a jamais rien dit de pareil. J'essaie seulement de te faire comprendre que t'as rien pigé, tu t'es gouré. Alors recommence. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Le chef de troupes alluma une cigarette et se tourna vers la fenêtre fracassée. Puis il leva un regard songeur sur Bonelli :

— OK, on recommence l'histoire de zéro. Je vous ai dit que la M 2 était bloquée en position de tir automatique. On a même retrouvé la languette déclencheuse, dessus. Alors je crois qu'on s'est fait avoir par une ruse ou par un piège quelconque. Et je crois aussi que le gars castagnait aux deux endroits en même temps.

Bonelli secoua la tête :

— Allons, un petit effort, Jimmy. Recommence encore une fois.

— En y réfléchissant bien, c'est pas tellement impossible. Je comprends pas bien comment on peut pré-programmer ces fusées LAW, mais... Et puis d'ailleurs, nom de Dieu, maintenant que j'y pense, qu'est-ce qui nous dit qu'il s'en est bien servi, de ces LAW. Peut-être que...

— Tu te casses trop la tête, Jimmy, coupa froidement Bonelli.

— Le type a pénétré ici d'une façon ou d'une autre, et il a installé tout son petit bordel.

— Arrête, tu veux, tu vas me faire pleurer, ricana Bonelli.

— Je n'apprécie pas vos insinuations, aboya le soldat.

— Va te faire foutre avec tes appréciations, grogna Bonelli. Ton problème, pour l'instant, est de me jacter quelque chose que j'apprécie, moi.

— Mais, putain, c'est bien un coup de Bolan, écuma Hinshaw. C'est lui craché, depuis le début. Le gars est venu ici, et il nous a gentiment truffés. Puis il s'est trissé à Tucson juste à temps pour faire sauter la baraque simultanément. Il cherche à semer la zizanie entre nous. Il veut nous dresser les uns contre les autres. C'était une tactique classique, dans le temps...

— J'ai dit, arrête, explosa Bonelli ivre de rage. Epargne-moi tes salades de merde, tu veux ?

Mais Hinshaw venait de se rappeler quelque chose, et soudain un déclic se produisit dans sa tête. Il comprenait.

— Le gars du téléphone, fit-il en soupirant.

— De quoi tu causes ? Tâche de faire un effort, cette fois, Jimmy. C'est la dernière.

C'était une menace en bonne et due forme, mais Hinshaw l'ignora.

— Le salaud, explosa-t-il. Vous parlez qu'il a dansé la polka, ici, il a blagué, bu notre bière et...

— Et quoi, hurla Bonelli ?

— Ecoutez, monsieur Bonelli, je pense qu'il vaut mieux que vous ignoriez le reste, fit Hinshaw d'une voix très calme. Ça risquerait de vous foutre des frissons jusque dans la moelle des os. Laissez-moi m'en occuper. Vous vous tirez tranquillement. Moi, je me charge du reste.

— T'es payé pour te charger de pas mal de choses, rétorqua froidement Bonelli. Mais t'amuse pas avec nous, tu veux... On revient

ce soir.

Là encore la menace était directe, et cette fois-ci, elle fut clairement entendue.

Un éclat de colère passa dans le regard du soldat, mais il ne broncha pas. Et Bonelli, après un dernier coup d'œil à la ronde, tourna les talons et sortit rapidement.

Ce salopard de soldat avait bien davantage à perdre que l'honneur, cette fois. Il risquait de paumer sa sale tête pourrie.

Hinshaw observa le départ de Paul Bonelli avec un mélange de rage et d'appréhension. Il avait les nerfs tendus à craquer, et sentait comme une poignée glacée lui étreindre le cœur. Pour la première fois, il avait l'impression que le contrôle de l'Opération-Phœnix lui échappait, et ce n'était pas une impression drôle.

Hinshaw n'avait pas tellement apprécié de voir arriver Bonelli Junior, soi-disant pour convoyer les renforts. Mais il n'avait pas pu l'empêcher, et ce pour deux raisons : premièrement, quand il en avait été informé, Paul et la troupe étaient déjà en route. Et deuxièmement, il était généralement très malsain de contrer Nick Bonelli, quand il avait une idée en tête, même s'il ne s'agissait que de détails. A plus forte raison dans une affaire de cette importance : s'opposer à sa décision eût été une erreur fatale.

Et voilà. Paul Bonelli avait donc échappé à Phœnix, et pas un instant Hinshaw ne s'était laissé prendre à ses rassurantes salades : non, Popaul n'avait pas fait le déplacement pour « garder ses gars à l'œil ». C'était Hinshaw qu'il voulait avoir dans son collimateur, et il voulait aussi le maintenir sous une poigne solide. Du moment où Paul Bonelli était sorti de sa rutilante Cadillac, il avait pris le commandement de l'Opération-Phœnix, tout le monde ici l'avait bien compris ainsi. Et malgré toutes les pommades que Popaul et son père avaient essayé de passer à Hinshaw, le soldat savait qu'on l'avait relevé de son commandement, sinon en titre, du moins dans les faits. Et ça le turlupinait pas mal. Et encore, s'il était sûr que les choses n'allaient pas plus loin, à la rigueur Hinshaw aurait accepté, presque soulagé, de passer la main, en attendant peinardement que ça se tasse.

Mais il se tramait autre chose, à Phœnix, Hinshaw en était sûr maintenant. Ce n'était pas seulement une guerre des seigneurs.

Hinshaw ne savait pas encore exactement où situer le grabuge, ni qui tirait les ficelles, mais il sentait les poils se hérisser sur sa peau, comme au Viêt-Nam, quand un sixième sens l'avertissait d'une embuscade Viêt-Cong imminente.

Jim Hinshaw était blousé, manipulé. Mais pourquoi, et par qui ?

Si Bolan était le grand manitou, Hinshaw n'avait rien d'autre à faire que d'attendre en se préparant à une nouvelle attaque. Mais si c'était Bonelli, alors la situation se présentait sous un jour un peu différent. Et Hinshaw avait encore une carte à jouer contre le *capo* de Tucson.

Il saisit le téléphone sans paraître se souvenir que le maudit engin était la source de pas mal de ses malheurs, et il composa un numéro en ville. Il identifia immédiatement la voix qui répondit, et entra dans le vif du sujet sans préambule :

— Rassemble les types en vitesse. Je les veux prêts à se tirer dans vingt minutes. C'est possible ?

Il accueillit la réponse affirmative avec un grognement laconique et raccrocha.

Hinshaw mettait en branle ses réserves. Ce soldat n'était pas un enfant de chœur, et jamais il ne se serait lancé dans cette opération de Phœnix avec seulement trente hommes, pas plus qu'il n'aurait accepté de dépendre, pieds et poings liés, de renforts toujours hypothétiques envoyés de Tucson. Comme tout commandant de base digne de ce titre, il avait entraîné une armée de secours, en cas de coup dur imprévu… de *quelque côté* qu'il arrive. C'était son « bouche-trou », comme disait Angel.

Jim Hinshaw n'avait nullement l'intention de perdre la face – ni quoi que ce soit d'autre d'ailleurs – dans cette opération. Depuis le début, il y avait vu la chance inespérée de sortir enfin des ténèbres et de devenir un personnage puissant.

Nom de Dieu, jamais il ne retournerait dans l'ombre minable qui l'avait enseveli pendant toutes ces années de vaches maigres.

Il allait se l'embarquer, son poupon à prime. Et la clique à Bonelli pouvait bien aller se faire voir. Il passerait sur *n'importe qui* pour coincer la tête pourrie de Bolan au fond d'un sac.

Et il y arriverait, putain !

Gentil petit fumier, t'as changé de gueule, pas vrai ?

Dans un sac en papier, de toute façon, toutes les gueules se ressemblent.

CHAPITRE XIV

— Je ne demande pas, j'exige.

Moe Kaufman était de mauvais poil, et sa voix trahissait la tension intérieure qu'il subissait depuis le début de cette journée.

— J'ai besoin de protection. *Tout de suite !*

Il était dans la grande salle de réunion luxueusement lambrissée, au premier étage de l'hôtel de Police; en face de lui, de l'autre côté de l'immense table, deux officiers supérieurs de la police de la ville, et un capitaine du bureau du shérif. Ces représentants de l'ordre n'avaient pas l'air de la fête, et l'on pouvait lire sur leur visage qu'ils vivaient une situation pour le moins difficile. Ils jetaient de temps en temps des regards craintifs sur Kaufman qui poursuivait sa harangue :

— C'est moi qui vous ai placés là où vous êtes, messieurs. Il ne faudrait tout de même pas l'oublier. Et j'attends de vous un minimum de reconnaissance. Et rappelez-vous bien que je peux facilement défaire ce que j'ai fait.

Frank Anderson, de la police de Phœnix, étendit ses longues mains en un geste théâtral d'apaisement :

— Allons, monsieur Kaufman. Il n'y a aucune raison de nous menacer. Nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir.

— Mon cul, aboya Kaufman, et l'officier de police se mit à rougir. Vous n'avez rien su branler d'autre que dégager des paquets de viande froide pour garnir vos frigos, et ratisser tranquillement les lieux quand le gars s'est déjà trissé !

— Mais c'est une procédure de routine normale, monsieur, protesta le délégué du shérif.

Kaufman lui jeta un regard cinglant :

— Peut-être, mais ce n'est pas une situation normale, Joe. On n'est pas en train de courir après quelques mauvais petits flambeurs à la manque, histoire de faire un peu le ménage avant les élections. Ce type me colle au cul, et j'ai pas envie qu'il me le brise !

Les représentants de l'ordre se turent, attendant que l'orage passe. Kaufman se renfrogna dans son fauteuil, et prit quelques

profondes inspirations. Puis, lorsqu'il se fut un peu ressaisi, il parla à nouveau :

— Je veux une escorte avec moi, nuit et jour. Démerdez-vous !

— Des policiers ? s'enquit Frank Anderson, visiblement mal à l'aise.

— Pourquoi pas ? Après tout je suis un citoyen très en vue, et ma vie est menacée par un maniaque notoire. C'est une raison suffisante, non ? Vous n'avez qu'à dire que vous tendez un piège à Bolan.

Anderson hocha lentement la tête : apparemment, la situation ne lui paraissait pas si simple. Mais Kaufman ne lui laissa pas le temps de s'appesantir :

— Je veux également des gardes du corps sur Weiss, poursuivit le seigneur de la pègre.

A nouveau, Anderson eut un geste d'assentiment impuissant.

— OK, fit Kaufman momentanément satisfait. Maintenant écoutons un peu ce que vous avez fait pour coffrer ce cinglé.

Ce fut le délégué du shérif qui prit la parole :

— D'abord, pour nous, il ne s'agit pas d'un fou. Il…

— Epargne-moi son panégyrique, tu veux, aboya Kaufman. Explique plutôt ce que vous glandez pour l'arrêter.

L'officier de police prit la relève :

— Nous maintenons des équipes prêtes à la chasse vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et nous patrouillons sans arrêt partout où il y a des chances de le voir apparaître – essentiellement – autour de votre domicile et de vos différents bureaux.

Mais Kaufman lui lança un regard incendiaire qui lui fit baisser les yeux.

— Oui, bien sûr, l'hélicoptère circule sans interruption en liaison permanente avec les voitures de patrouille. Au plan de la police fédérale, nous sommes en liaison avec le bureau local du FBI, et nous attendons à tout moment l'arrivée d'un avion de policiers envoyés par Washington. Si j'ai bien compris, c'est une unité spéciale créée pour liquider Bolan.

— C'est bon, fit Kaufman. On dirait que vous commencez enfin à vous manier un peu le train.

Et il reprit après un temps d'arrêt :

— J'aimerais que vous vous mettiez bien une chose dans la cervelle : ce type est nuisible pour le business. Moi, mes opérations

sont au point mort, et je n'ai pas besoin de vous rappeler que vos enveloppes à la fin du mois dépendent directement de la *mienne*. Tant que Bolan se promènera tranquillement dans la ville, nous, on aura des vaches maigres. Et si par hasard il met la main sur moi, alors préparez-vous à bouffer des clopinettes.

Anderson soupira et déclara enfin :

— Je peux vous mettre deux policiers en civil, et autant sur Weiss. Si j'en détache davantage, je risque des ennuis avec le ministère des Affaires Intérieures.

— Je les aurai quand ?

— Là, tout de suite. Quand vous allez descendre.

— Parfait !

Kaufman se leva et s'apprêta à sortir, mais il se tourna une dernière fois vers la table :

— Y a pas de malentendu entre nous, n'est-ce pas ? Je veux ce Bolan. Et je le veux refroidi. Faites savoir à la ronde que je mets cinq biffetons sur la tête de ce taré. Peut-être que certains d'entre vous seront plus nerveux sur la gâchette.

Les trois policiers se levèrent pour raccompagner Kaufman à la porte. Anderson lui tendit la main, mais le seigneur de la pègre l'ignora, et passa vivement devant lui, fila dans le couloir d'un pas ferme et énergique.

Ouais, cinq mille dollars en plus devraient susciter un renouveau d'enthousiasme chez ces miteux en uniforme. Et Kaufman sourit presque en sentant s'éveiller l'infinie jouissance que lui procurait toujours l'exercice du pouvoir. Ah, oui, c'était bon d'avoir des hommes à sa botte, ici même, dans l'antichambre du gouvernement. Et puis Bolan ne tirerait jamais sur des flics, même pour se défendre. Ça au moins, on le savait. Alors, s'ils pouvaient se débrouiller pour le coincer, le cinglé se laisserait descendre comme un canard à terre. Maintenant s'ils n'arrivaient pas à le piéger ? Bof, le gars ne s'éternisait jamais longtemps au même endroit. Alors si les flics s'échauffaient un peu en ville, il foutrait le camp plus vite. De toute façon, il ne traînerait plus beaucoup ses guêtres ici. Il allait se tirer ailleurs, vers le sud peut-être, faire une petite fête à Bonelli et à sa clique de Tucson. Epatant ! En attendant, pas de panique. Kaufman resterait tapi dans l'ombre de ses deux gardes du corps, et ferait le mort jusqu'à ce que l'orage passe. Plus tard, quand le ciel serait bleu

à nouveau, il n'aurait plus qu'à ressortir pour reprendre les choses en main. Et peut-être même s'offrirait-il une petite expédition punitive vers le sud, s'il restait encore des crapules pour contempler le ciel, par là-bas.

Kaufman gloussait presque de satisfaction, en arrivant devant l'ascenseur : non qu'il y eût quoi que ce soit de vraiment drôle, mais tout de même les choses allaient considérablement mieux pour lui. Sans oublier que Sharon était en de bonnes mains, saine et sauve. Son regard s'assombrit pourtant un instant, à la pensée de ce traquenard humiliant, à Echo Canyon Park. Mais enfin, il fallait rendre à César ce qui était à César : ce jeune homme, cinglé ou pas, ne manquait pas d'air !

Le seigneur de Phœnix s'apprêtait à appuyer sur le bouton d'appel de l'ascenseur, quand une autre main, surgie de nulle part, s'empara de la sienne : une pogne énorme, avec des doigts puissants, et un poignet d'acier.

L'individu, qui venait soudain de se matérialiser derrière lui, annonça paisiblement :

— Attendez un peu, Kaufman, voulez-vous. Vous me devez un petit entretien.

Nom de Dieu, mais ce n'est pas possible ! En plein milieu de l'hôtel de Police !

Et pourtant, si : c'était bien Mack Bolan en personne. Ses yeux étaient durs et glacés, mais c'étaient les yeux et le regard d'un homme parfaitement calme.

— Vous ne manquez pas d'audace, murmura Kaufman. Il suffirait que je fasse claquer deux doigts, et vous vous retrouveriez noyé sous les flics, monsieur.

— Je suis prêt à mourir si vous l'êtes aussi, rétorqua le gars d'une voix plutôt ambiguë. Allez-y, claquez vos doigts. Mais moi, je préférerais que nous parlions d'abord.

Bolan jouait à découvert. Il portait un costard en coton ultra léger, et des chaussures de sport. Il n'avait pas d'arme, et comptait plus sur sa bonne étoile que sur des éclairs de générosité ou de grandeur d'âme de Morris Kaufman. Il l'entraîna dans un bureau vide et ferma soigneusement la porte derrière eux. Puis il déclara :

— L’affaire est loupée, maintenant. Paul Bonelli vient de débarquer en ville avec quarante tueurs de Tucson. Ils veulent que ça saigne, et croyez-moi, ils y arriveront. Alors notre marché ne tient plus. Je voulais vous en informer. Je ne sais pas vraiment pourquoi, mais je me suis imaginé que je vous devais bien ça.

Un éclair de colère traversa rapidement le regard de Kaufman, mais il n’était pas homme à se lamenter ou à supplier.

— Ce marché, c’était du bluff, pas vrai ?

— Possible, fit Bolan laconique. Comment va la petite ?

— T’as eu un petit coup de cœur, hein ?

Bolan esquissa un bref sourire.

— Eh oui, j’ai encore un cœur.

— Elle va bien, Dieu soit loué. Elle m’a raconté comment tu l’as tirée d’affaire, ce matin. Je te dois une fière chandelle. Mais pour elle uniquement. Je me fais bien comprendre ? Alors, tu as décidé de filer la queue entre les jambes. Sauf erreur, ça ne te ressemble pas. Enfin, faut prendre les légendes pour ce qu’elles valent.

— Sans doute, répliqua Bolan. Mais je crois que vous m’avez mal compris. Je reste encore un peu. Je voudrais bien récupérer les morceaux.

Kaufman eut à nouveau un regard furieux :

— Tu peux m’expliquer ce que ça veut dire ?

— Oh, c’est simple, je joue la seule couleur qui reste. Bonelli va vous bouffer, ça fait pas l’ombre d’un doute. Mais il va y laisser pas mal de plumes. Assez, si ça se trouve pour que je le bouffe à mon tour.

— C’est ça, ta couleur ?

— Exact.

— T’as quand même pas pris le risque de venir jusqu’ici uniquement pour me débiter ça, non ?

Bolan sourit à nouveau :

— Vous êtes perspicace.

— Tas essayé de me baiser à Echo Canyon, hein ? Et puis Sharon a débarqué, et ton cœur s’est mis à saigner. Alors fallait faire machine arrière, et je dois reconnaître que tu t’en es royalement sorti.

Le gars eut un léger frisson :

— Vingt dieux, rien que d'y penser, j'en ai la chair de poule. Mais c'est bon, ce qui est passé est passé. J'ai une autre couleur pour toi. Tu m'écoutes ?

— Je suis tout ouïe, assura Bolan.

— Tu me sors Bonelli. Et tu m'écris ton chèque. Moi, j'ai plus qu'à signer.

Bolan eut un petit ricanement avant de répondre :

— Autant offrir du charbon à des mineurs, Kaufman. Moi, je secoue le cocotier de la Mafia, chaque fois que j'en ai envie. Je veux pas de votre pognon.

— Quoi alors ? T'as qu'à parler.

— J'ai déjà parlé, répliqua Bolan d'un ton détaché.

Le visage du gangster s'assombrit :

— Ne sois pas déraisonnable, tu veux ? Abie Weiss et moi, c'est une vieille histoire. Et puis, qu'est-ce que t'as contre ce pauvre Abie ? Allons, regarde les choses en face : tous ces gars, là-bas, ils ont vendu leur âme à quelqu'un. Comment tu crois qu'ils font pour être élus ? Ne sois pas naïf. La politique, c'est comme les affaires. Pas mieux, mais pas pire.

— Arrête, fit tranquillement Bolan. J'ai l'épiderme délicat.

— Ah, tu es un bon apôtre, n'est-ce pas, persifla Kaufman. Le monde est bourré de braves types comme toi. Pourquoi t'ouvres pas une église ?

— Et pourquoi pas vous, riposta Bolan. Et prenez Sharon comme première fidèle : dites-lui tout sur la nouvelle noblesse, expliquez-lui la sainteté, et baptisez-la dans un bordel avec de l'héroïne diluée dans du sang innocent. Puis demandez-lui de se mettre à genoux, et de vous adorer autant qu'elle vous adore maintenant.

Bolan venait de marquer un point. Kaufman, l'air ébranlé, baissa les yeux, et enfourna un cigare pour dissimuler son émotion.

— C'est un coup bas, marmonna-t-il.

— La vérité n'est pas beaucoup mieux, répliqua calmement Bolan.

— Foutez le camp, dit Kaufman tout aussi calmement.

— Un dernier mot, d'abord. Votre unique ticket de sortie passe par Weiss. Alors, larguez, mon ami. Balancez ce vieux bâtard, et envoyez-le croupir en Sibérie ou n'importe où pourvu qu'il se les

gèle. Et laissez-le en vie, avec les souvenirs ensoleillés de ce qu'il aurait pu être, s'il ne vous avait jamais connu.

— Je ne peux pas faire ça, murmura Kaufman d'une voix à peine audible. Maintenant virez-vous d'ici avant que je me mette vraiment en colère, et que j'appelle un flic.

— Il est votre talon d'Achille, poursuivit Bolan. Et il vaut mieux perdre un pied que la tête.

Et il sortit, laissant le gars debout, absorbé dans la contemplation de ses pieds.

En réalité, Bolan avait rayé cette ordure de Kaufman depuis longtemps. Il était déjà ni plus ni moins qu'un bout de viande froide, quelle que soit la suite des événements. Mais poussé par un curieux sens du devoir, l'Exécuteur avait voulu lui parler, mettre les choses au clair. Peut-être était-ce à cause d'un sentiment tenace qu'il appelait « l'honneur dans le combat » et qui à ses yeux, avait autant de valeur que sa mission. Et Mack Bolan respectait aussi sa parole qu'il lui arrivait de donner, au hasard des pactes de guerre que les circonstances l'obligeaient parfois à conclure. Le milieu même le savait.

Et puis peut-être aussi, le cœur de Bolan avait-il été tout juste effleuré par une femme jeune et loyale qui ne voulait pas que l'on salisse son père.

Eh bien, il avait essayé.

Maintenant l'affaire avait pris une dimension cosmique, et elle lui échappait.

Il retourna jusqu'à son char de guerre, et partit chercher le maillon suivant de la chaîne. Comme il débouchait dans la rue principale, une autre voiture vint se placer juste derrière lui. Il la repéra instantanément dans son rétroviseur, mais l'oublia sitôt que l'hypothétique suiveur bifurqua dans une autre direction. L'esprit de Bolan était trop absorbé par la perspective du prochain combat, pour s'encombrer d'incidents sans intérêt.

Mais parfois pourtant, un infime détail peut modifier une perspective tout entière.

Bolan aurait peut-être dû s'inquiéter davantage.

CHAPITRE XV

Abie Weiss était sérieusement bardé.

Une bagnole, avec un chauffeur sur le qui-vive, était garée devant chez lui, le long du trottoir opposé, et un costaud arborant toute une panoplie de flingues, déambulait le long de la haie, dans le jardin. Son frère jumeau, sans aucun doute, faisait de même, quelque part à l'intérieur.

Bolan passa son chemin, et bifurqua sur une aire de services, un kilomètre plus loin. Il y avait là un poste à essence, une cafétéria, et un mini-market. Il sortit le baudrier accroché à son épaule, vérifia le Beretta, et glissa un chargeur supplémentaire dans sa poche. Puis il continua d'avancer.

Quelques voitures étaient garées devant la cafétéria. Davantage, devant le mini-market. Bolan brancha le système de verrouillage, et ferma la caravane à clé. Puis il se dirigea vers l'officine du pompiste. Deux voitures faisaient le plein d'essence : l'une se dirigeait vers l'est, l'autre vers l'ouest.

Un type, les mains noires de cambouis, entra dans le bureau et jeta un regard interrogateur à Bolan qui lui tendit immédiatement une carte de police.

— Je suis en panne, déclara-t-il au garagiste. On m'envoie une dépanneuse, mais je dois être en ville au plus tôt. Vous ne pourriez pas demander à quelqu'un de me prendre ?

— Bien sûr, fit le gars, et il sortit en s'essuyant les mains à un chiffon dégoulinant de graisse.

Il alla directement vers la voiture qui visiblement se dirigeait vers l'ouest, et se pencha à la portière pour parlementer avec le conducteur. Puis il se redressa et fit un signe à Bolan.

— Merci, vieux, fit le soi-disant policier en passant, et il lui planta une tape amicale sur l'épaule, avant de se glisser à côté du complaisant chauffeur.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, un peu nerveux, et qui portait des lunettes cerclées d'écaille, et un costume de ville.

— Très gentil à vous, murmura Bolan en lui lançant un regard un peu exténué.

— C’est bien naturel, monsieur l’agent, répliqua le type.

Et ils restèrent en silence, vaguement gênés, pendant que le pompiste achevait le plein. Puis ils rejoignirent la route.

— Voulez-vous que je mette un peu la gomme ? demanda timidement l’automobiliste.

— Oh, pas la peine, répliqua Bolan avec un gentil sourire. En fait je ne vais pas bien loin. Un kilomètre, à peu près. Je vous indiquerai.

Ils firent le petit trajet bien plan-plan, presque comme pour un examen de permis de conduire. Bolan se fit arrêter juste en face de la voiture en faction, remercia son conducteur, et lui souhaita bonne route.

Le chauffeur, de l’autre côté, l’observait avec un intérêt non dissimulé.

Bolan le héla :

— Oh, là-bas. Du calme. T’inquiète pas. C’est pas du pétard.

Et il s’engagea tout tranquillement dans l’allée conduisant à la maison.

Le type de la haie lui sauta dessus illico, mais Bolan brandit sa carte de police en déclarant :

— C’est la relève. Tu peux te barrer avec tes copains.

— Je comprends pas, fit le gars, mais visiblement la bonne nouvelle n’était pas tombée dans l’oreille d’un sourd.

— Le vieux reçoit de la visite. Tout ce qu’il y a de plus officiel. On préfère que vous n’assistiez pas à l’arrivée. Allez-y. Je ferai le baby-sitter en attendant.

Le gros allait vaguement protester quelque chose, mais il se reprit.

— Je n’ai qu’un gars à l’intérieur. Mais je devrais peut-être passer un coup de fil avant de vider les lieux ?

— Et peut-être bien que ça te ferait plaisir d’être là pour réceptionner les gars du Service secret ! répliqua tranquillement Bolan.

— Ah bon ! Ça va, j’y suis.

Et le costaud se précipita dans la maison, suivi de près par Bolan.

La porte s’ouvrit immédiatement, et un second tueur apparut.

— Les Fédé rappliquent, expliqua le chef d’équipe. Nous, on se barre. Celui-là, c’est un flic. A lui de se démerder, maintenant.

Le second truand fusilla Bolan du regard en passant devant lui, et il partit avec son comparse sans se retourner une seule fois. Bolan attendit que la bagnole ait disparu, puis il entra dans la maison et tira le verrou derrière lui.

Saint Abie était dans le hall, à quelques enjambées de lui, un joli Browning au bout du poing.

— Tirez, ou jetez-le, et tout de suite, conseilla Bolan.

Le sénateur hésita le temps de quelques battements de cœur, puis finit par abaisser son arme. Alors, se détournant, il passa dans le studio. Il était à son bureau, quand Bolan y pénétra à son tour. Le sénateur avait toujours son Browning au bout des doigts, et ses yeux durs scrutaient le visiteur indésirable.

— C'est un peu mélancolique, n'est-ce pas, fit doucement Bolan. Un sénateur des Etats-Unis, prisonnier dans sa propre maison, et qui tourne en rond avec un soufflant à la main.

— Ne vous en faites pas, je sais m'en servir, aboya Weiss d'une voix menaçante. J'aurais déjà pu vous faire un joli petit trou juste entre les deux yeux.

— Je sais que vous êtes un excellent fusil, reconnut Bolan avec un regard circulaire sur les trophées empaillés qui ornaient les murs, mais c'est un peu différent, cette fois surtout que « le gibier » vous regarde droit dans les yeux… et aussi quand on se demande s'il ne va pas se mettre à tirer lui aussi.

— Ce n'est pas la trouille qui m'a empêché d'appuyer sur la gâchette, Bolan. Que me voulez-vous ?

— Toujours pareil, répondit l'Exécuteur. Je veux que vous sortiez de la danse.

— Mais vous n'avez donc rien à foutre ! Allons, vous me faites perdre mon temps, et vous gaspillez le vôtre. Foutez le camp, et mêlez-vous de vos oignons.

Bolan laissa échapper un interminable soupir, et alla à la fenêtre. Weiss le voyait de dos maintenant, et il faisait une cible facile pour le Browning. Bolan espérait presque qu'il tenterait le coup, mais il s'abstint.

Alors l'Exécuteur se retourna vers le bureau et déclara :

— J'ai bien peur que précisément vous soyez mes oignons, Sénateur. A tous les deux, nous pouvons épargner bien des misères inutiles au pays tout entier. Laissez tomber. Retirez-vous… tant qu'il

est encore temps. Je sors d’un entretien avec Kaufman. L'impression générale est…

— N’essayez pas de me faire avaler vos salades, ricana Weiss. J’ai entendu parler de votre prétendu rendez-vous dans le désert avec Kaufman. Vos feux d’artifice ne m’impressionnent pas du tout, monsieur Bolan, et je n’apprécie pas vraiment votre félonie.

— C’est un comble, rétorqua calmement Bolan. Voilà que l’ordure la plus fourbe et la plus vendue de tout le Sénat vient me reprocher ma « félonie ». Mais vous êtes un désastre national, monsieur Weiss !

Les muscles noueux tressautèrent sur la mâchoire d’acier, mais le gars ne releva pas le défi. A la place, il eut un sourire mauvais et dit :

— Ce matin, j’étais un pantin. Maintenant je suis un traître vendu. Décidément, monsieur Bolan vous n’avez pas de chance, vous tombez toujours à côté.

— A côté de quoi ? demanda Bolan d’une voix très naturelle. Je sais ce que vous êtes, et vous le savez aussi, mais la question intéressante est de savoir ce que vous serez demain.

— Je serai toujours là, riposta le sénateur avec un sourire de glace.

— Faux, fit tranquillement Bolan.

Weiss eut un petit ricanement.

— Vous serez dans une tombe anonyme, à *Paradise Ranch,* poursuivit Bolan.

Là, il avait marqué un point, et les yeux d’acier s’éclairèrent imperceptiblement :

— Foutaise, dit simplement le sénateur.

— C’est *sa* seule porte de sortie. *Il* fait, d’ailleurs, le nécessaire en ce moment. Le jeu s’appelle : « touche et tire-toi ». Vous connaissez, n’est-ce pas ? C’est le contraire du jeu d’obstruction.

— Foutez le camp, Bolan. Ma patience a des limites.

Sa main caressait le Browning, à nouveau, et il poursuivit :

— J’ai positivement horreur de jouer au chat et à la souris, surtout quand la partie est digne du bac à sable d’une école maternelle.

— Vous voyez bien, répondit doucement Bolan, vous commencez à piger. Vous serez enterré dans un bac à sable, Weiss.

Et il se dirigea tout tranquillement vers la porte, lui offrant à nouveau la cible vaste de son dos. Mais sur le pas de la porte, il se retourna :

— Rappelez-moi au bon souvenir de l'ange déchu. Et n'oubliez pas que c'est à vous que j'ai parlé en premier. Gardez ce Browning à portée de main, Sénateur. A votre avis, pourquoi vos gardes du corps se sont envolés ?

Là encore il avait marqué un point. Weiss se leva, et hocha légèrement la tête, ses yeux tournant comme des billes dans leurs orbites.

— J'ai complètement oublié de poser la question, fit-il. Comment les *avez-vous* vidés ?

— Je leur apportais un message qu'ils ne pouvaient pas refuser.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que c'est ainsi que les choses se passent dans ce genre de milieu. Ensuite vous allez recevoir une visite personnelle de l'homme lui-même. Et il vous donnera un baiser. Je ne sais pas comment vous appelez cela dans votre jargon judaïque. Mais les Italiens l'appellent le baiser de la mort.

— C'est complètement ridicule, répliqua le sénateur, mais sa voix manquait un peu de conviction.

— C'est bien mon avis, reprit froidement Bolan. Mais ils n'ont pas changé de protocole. Et croyez-moi, ce sera votre ultime moment de bonheur. Alors profitez-en bien. Après le baiser, c'est l'estocade, et généralement, elle suit de près.

Il passa la porte et se dirigea vers la sortie. Mais Weiss le rappela en courant après lui.

— Admettons que vous ayez raison, hurla-t-il. Juste pour rire. Alors dites-moi enfin, comment faites-vous pour en savoir autant ?

Bolan ouvrit la porte d'entrée, et s'appuya un moment contre le chambranle avec un dernier regard à l'homme visiblement torturé :

— Parce que c'est ainsi que j'ai joué les choses, expliqua-t-il. Je vous l'ai dit, je sors d'un entretien. Je lui ai tout mis noir sur blanc. Bonelli veut un petit sénateur pour lui tout seul, et il est prêt à sauter à pieds joints sur votre dépouille pour s'en procurer un. Pour Kaufman, la solution est simple : soit il vous refile, soit il vous sacrifie. Et qui va faire du raffut pour un sénateur *décédé* ? Allons, mon ami, voyons les choses en face. Un de perdu, dix de retrouvés.

Et à votre avis, à qui reviendra l'honneur de choisir votre successeur au Sénat ? N'oubliez pas que vous êtes une marchandise qui s'achète.

Et Bolan sortit en refermant la porte derrière lui.

Mais le sénateur le poursuivait à nouveau, il hurlait :

— Pourquoi êtes-vous venu me débiter toutes ces conneries ? Vous êtes un sadique ou quoi ? Vous arrivez, vous lâchez vos saloperies et vous vous tirez, c'est ça ? Bolan se retourna, son Beretta au poing. Le type pâlit, et le canon de son revolver pendit lamentablement vers le sol.

Mais Bolan maintint son arme en position et déclara froidement, très distinctement :

— Vous êtes un tas de merde. Et je viens de perdre une demi-heure de mon temps précieux pour essayer de sauver de la merde, uniquement parce que trop de gens, dans ce pays, n'ont pas le nez assez fin pour reconnaître l'odeur fétide du caca, et risqueraient de porter le deuil d'un sénateur brutalement disparu. Mais je ne vous sers plus à rien. Je vous ai apporté ce que je croyais vous être utile : prenez ou laissez, moi, j'en ai rien à faire.

Le sénateur contorsionnait sa bouche maintenant. Enfin les mots sortirent :

— Mais vous vous foutez le doigt dans l'œil. Je ne suis pas un pantin. C'est moi qui mène la danse. Vous pigez ? C'est ma danse, et c'est moi qui la mène.

— Eh bien menez-la au diable, grommela Bolan.

— Ne tirez pas ! Je rentre immédiatement.

— Allez-y, fit Bolan d'une voix de glace.

Bolan rengaina son Beretta et redescendit l'allée. Il ignorait encore comment interpréter ce chant de cygne impromptu, mais, en tout cas, quelque chose avait foiré à Paradise. Pas de doute possible. Le temps et l'histoire se chargeraient de distinguer les gagnants des perdants. Et pourtant la dernière remarque de Bolan n'était pas du vent : il avait tendu la perche qu'il croyait devoir tendre. A partir de là, le diable lui-même choisirait les pierres tombales.

Et d'ailleurs le diable portait des jupons.

Sharon Kaufman attendait Bolan au bout de l'allée, un mignon petit automatique bien en place dans sa jolie menotte.

— Je suis navrée, dit-elle paisiblement. Croyez-moi, je suis vraiment désolée, mais je ne peux pas faire autrement.

CHAPITRE XVI

Elle le conduisit vers une petite voiture garée à l'écart de la route, un peu plus haut que la maison, et déclara :

— Prenez le volant, c'est vous qui conduirez.

Il observa un instant la configuration des lieux, puis suivit la direction qu'elle lui indiquait. Quiconque aurait osé brandir ainsi ce charmant joujou de flingue, n'aurait pas fait long feu. Bolan le lui aurait déjà fait sauter des mains, laissant l'impudent vider son sang dans le ruisseau. D'ailleurs, ce n'était pas encore définitivement exclu, mais Bolan laissait une chance à la demoiselle. Les choses allaient peut-être évoluer d'elles-mêmes dans une direction moins déplaisante.

Elle ne lui demanda même pas son arme, et bien entendu, il se garda de le lui proposer. Il reconnut la voiture instantanément : la même qui s'était glissée derrière lui, quand il avait quitté l'Hôtel de Police après sa petite discussion avec papa Kaufman. Côté filature, elle méritait une médaille d'or – à moins qu'elle ne lui soit tombé dessus par hasard, pensant filer le train de Weiss. Il fallait qu'il sache la vérité.

— Félicitations, déclara-t-il froidement, vous faites un excellent détective. J'espère que vous avez la gâchette aussi propre que la filature.

— Démarrez et suivez mes indications, répondit-elle, ignorant le compliment.

Il mit le moteur en marche, mais lui avoua tout de même :

— Désolé de vous décevoir, mais je n'ai rien à faire de vos indications. Merci de me raccompagner. Je vais récupérer mon véhicule. Et puis, lâchez ce flingue. Je n'ai pas envie de vous faire mal.

— Je ne plaisante pas, fit-elle calmement. Je vous descendrai s'il le faut.

— A votre place, je choisirai un des deux yeux, grommela-t-il.

Mais apparemment, elle n'avait pas très bien saisi l'astuce. Alors tout en avançant, il lui expliqua :

— Avec un charmant joujou comme le vôtre, vous aurez intérêt à toucher un centre vital avec votre première balle, sinon j'ai toutes les chances de vous tuer. Alors, à mon avis, les yeux, c'est le mieux. Une jolie balle en plein centre de la pupille, avec une trajectoire légèrement ascendante. Ça devrait écrabouiller un peu de cervelle au passage et diminuer ainsi la rapidité de l'arc-réflexe. Evidemment, ça fait pas mal de sang et de saloperies, mais je suppose que vous êtes assez grande pour bien vous tenir.

La poupée cligna un peu des yeux, mais sa voix était toujours assurée :

— Je faisais partie de l'équipe de tir, à l'école. Et j'ai passé trois mois dans un Kiboutz en Israël. Alors ne me provoquez pas.

Bolan soupira et prit la direction de l'aire de services où il avait laissé sa caravane. Son temps était précieux; il ne pouvait pas se permettre de le gaspiller davantage. Et pourtant, il fallait s'occuper de cette môme. Et apparemment, il ne servait à rien de lui parler. Il rangea la voiture tout contre la caravane de guerre et déclara :

— Jetez cette arme ! Au nom de la Loi, je vous arrête. Je vous ordonne de venir avec moi jusqu'au commissariat. Au moindre geste, je tire !

La fille était tournée vers lui, une jambe posée sur le siège, et le petit pistolet qu'elle tenait à deux mains était appuyé sur son genou.

Avant que la mignonne ait pu réaliser, les deux grosses mains de Bolan avaient lâché le volant, et le revers de la droite s'abattait brutalement sur le côté du charmant minois, tandis que la gauche se refermait comme un étau sur les jolies menottes, leur arrachant violemment le pistolet.

Le cran de sécurité du dangereux joujou était débloqué, et dans le transfert, le pistolet cracha bruyamment un pruneau qui vint se ficher dans le tableau de bord.

Le gnon de la main droite était parti un peu trop fort, et la tête de la môme s'en alla dinguer contre le montant de la portière. La minette partit dans les vaps, *illico*. Et le garagiste aux mains pleine de cambouis se grouillait déjà vers la voiture pour voir quel était ce raffut. Il reconnut Bolan immédiatement, marqua un temps d'arrêt, puis ses yeux tombèrent sur la fille :

— Merde, alors. Elle est morte ?

Bolan indiqua d'un geste, le revolver de poupée, et répliqua en secouant la tête :

— Elle a essayé de se supprimer. Vous la connaissez ?

Le type s'approcha un peu plus près pour mieux voir :

— Je ne l'ai jamais vue. Qu'est-ce que c'est ? Drogue ? Prostitution ?

— Ni l'un ni l'autre, répliqua Bolan.

Et il sortit de la voiture et en fit le tour pour ouvrir l'autre portière, et tirer la fille.

— Pas besoin d'ébruiter l'incident, vous me comprenez ? Alors tenez votre langue. J'aurai peut-être besoin de votre déclaration plus tard. En attendant, tout doux.

— Bien sûr, assura le type avec un clin d'œil de connivence.

Bolan transporta la môme toujours sans connaissance dans la caravane, et reprit la route à toute allure.

Quelques minutes plus tard la jeune princesse, encore un peu secouée, apparut à l'avant du véhicule. Elle se laissa tomber dans le siège de cuir à côté de Bolan. Sa pommette était légèrement enflée et encore rouge; son regard un peu vague, mais dans l'ensemble, elle avait l'air d'aller.

— Salopard, dit-elle d'une voix tranquille.

— Vous auriez pu m'avoir, répliqua-t-il. Peut-on savoir pourquoi ?

— Je suis une sale petite ingrate, hein, reprit-elle d'une voix basse. Tout ça parce que vous aimeriez échanger la vie de mon père contre la mienne. Et vous voudriez encore que je vous dise merci, et que je me lave les mains dans son sang. Navrée, mais nous, on ne fait pas ça dans notre famille.

— J'espère que c'est vrai, fit-il doucement.

Il la surveillait du coin de l'œil, très occupé à conduire, et elle prit un air adorablement misérable quand il lui déclara :

— J'aurais pu supprimer votre père très facilement en trois occasions, aujourd'hui. Et pourtant Morris Kaufman vit toujours. Alors pourquoi faites-vous tout ce chahut ?

— Je vous ai vu à l'œuvre, fit-elle découragée. J'étais à Echo Canyon, ce matin.

— Oui, j'ai cru le remarquer.

— Mon père ne s'en est tiré que par la grâce de Dieu. Je ne voulais plus que ça se reproduise.

— Votre père s’en est tiré par la grâce de Bolan, corrigea-t-il tranquillement. Et ce à quoi il a véritablement réchappé venait du sud, pas de moi. Je vous ai dit que je ferais de mon mieux. Et croyez-moi, Sharon, j’ai tenu parole.

Elle paraissait un peu moins sûre d’elle, maintenant :

— J’aimerais bien vous croire, murmura-t-elle.

— En tout cas, il est en vie, fit-il laconiquement.

La fille laissa échapper un soupir rauque, et éclata en sanglots.

Un peu gauchement, il bougonna :

— Allons, écoutez… je vais vous faire une ultime petite fleur. La vérité n’est pas toujours très agréable, mais après tout, on ne peut pas vivre éternellement sur des illusions.

Il appuya sur le bouton de mise en marche de l’ordinateur et alluma l’écran du tableau de bord. Puis il introduisit un programme codé, tout en continuant de conduire, et orienta l’écran vers le siège de sa passagère.

— Voici l’histoire de votre vie, monsieur Kaufman, déclara-t-il en prenant la voix d’un speaker de télévision. Ce film a été exécuté pour le compte du ministère de la Justice. J’ai eu accès à ces systèmes informatiques, et j’ai enregistré la bande intégralement.

Les yeux encore pleins de larmes, elle fixa le petit écran qui venait de s’allumer et sur lequel apparut une photo de son père, vu de face, rapidement remplacée par deux autres : profil droit, et profil gauche. Peu à peu les sanglots s’espacèrent pour disparaître complètement, et Sharon, absolument immobile, regardait défiler les images, dans un état assez voisin de l’hypnose. La biographie officielle d’un cannibale encore vivant passait à toute allure, ponctuée de faits et de chiffres impressionnants. Les images, du reste, allaient trop vite, pour un cerveau normal, et Bolan dut régler l’appareil pour s’assurer que la fille n’en perdrait pas une miette. Mais la succession n’en restait pas moins ahurissante, hallucinante, même : magouille syndicale, boursicotage véreux, investissements bidons, escroquerie fiscale, mainmise illégale sur la terre, corruption de fonctionnaires, politiciens, juges et jurés, chantage subséquent, le tout sur fond de fourberie, filouterie, vol, voie de faits et meurtre, bien entendu.

— Arrêtez, vous me donnez envie de vomir, murmura la fille bien avant que la bande fût achevée.

Bolan pressa sur le bouton, et l’écran s’éteignit.

— Et ce n'est que la calotte de l'iceberg, précisa-t-il. Seuls Dieu et Kaufman connaissent l'étendue de ce qui est encore caché.

Elle frissonna et se tourna vers la vitre de la portière.

— Désolé, mon petit, murmura Bolan, mais il le fallait. Vous allez devoir affronter des vérités plus dures encore… et sous peu, j'en ai peur, si je rate mon bonhomme.

— Je comprends ce qu'a pu endurer ma mère avant sa mort, souffla-t-elle. Qui pourrait vivre en côtoyant ça ?

Bolan ne répondit pas, laissant à la fille le temps de se ressaisir.

Et soudain, après un long soupir de lassitude, elle déclara d'une voix pleine de défi :

— De toute façon, et quoi qu'il ait fait, c'est quand même mon père. Regardez-moi, bon Dieu !

Et Bolan obtempéra.

Elle déboutonnait le corsage de sa robe. Ses doigts tremblaient un peu, et elle eut du mal avec le crochet du soutien-gorge, mais les seins lourds et fermes surgirent bientôt, frémissants et fiers, dans leur soudaine nudité.

— Laissez tomber, Sharon, grommela Bolan.

— Vous me trouvez séduisante ?

— Je vous trouve attirante d'un bout à l'autre de votre jolie personne. Mais votre synchro a comme un défaut. C'est pas le moment, Sharon.

— Faisons un marché, voulez-vous ?

Il lui lança un regard incrédule et, ralentissant, sortit un peu de la route, et arrêta la caravane. Puis il croisa les bras sur sa poitrine, ferma les yeux, et pencha le menton.

— Répétez un peu, murmura-t-il.

— Vierge, pure… enfin presque. Il suffit d'un mot, et elle est à vous.

Sans ouvrir les yeux, il gronda :

— Tel père, telle fille. Je regrette, je n'y crois pas.

— Pourquoi ? Je parle très sérieusement. Oh, je ferais… je ferais n'importe quoi pour vous arrêter.

Il chercha à tâtons le petit pistolet et le lui tendit :

— Alors faites quelque chose d'honnête, suggéra-t-il. Allez-y.

Mais son regard vacilla, et elle ne saisit pas le pistolet. Ses yeux étaient pleins de larmes, à nouveau. Des larmes de frustration, sans

doute.

Alors il prit une voix plus douce pour déclarer :

— Je me suis lavé les mains de Morris Kaufman depuis quelque temps déjà. Il est maître et auteur de son destin, et vraisemblablement, quoi que je fasse, je n'y changerai plus rien. La fidélité est une grande et belle chose, Sharon, à condition qu'elle soit loyalement méritée. Mais la fidélité, quand elle est aveugle, peut être une saloperie dangereuse, parce qu'alors elle tue et détruit tout ce qui est grand et beau dans l'âme humaine. Il est temps de regarder les choses en face, mon petit.

Mais apparemment, elle n'était pas de cet avis. Elle avait complètement enlevé sa robe, et saisissant ses seins à deux mains, elle les offrait voluptueusement à Bolan.

— Je vous suivrai où vous voudrez, aussi longtemps qu'il vous plaira, mais je vous en supplie, épargnez-le. Sauvez-le, pour *moi*.

— Bouclez-la, maintenant, grommela-t-il avec un accès de colère simulée. Il est temps d'éclairer un peu votre lanterne. A qui pensez-vous avoir affaire ? Croyez-vous que ma mission, ait si peu d'importance que je laisse mon instinct dicter mes décisions ? Dans ce cas, grand bien vous fasse, mais rhabillez-vous en vitesse. Je ne suis pas encore complètement immunisé contre le viol, quand il est si aimablement provoqué.

— Mais vous violeriez mon cœur sans l'ombre d'un remords, n'est-ce pas ? Oh, je vous connais bien, monsieur Mack Bolan. Vous êtes un obsédé de la mort.

— Pensez ce que vous voulez, répliqua-t-il froidement, en remettant le moteur en marche. Et rhabillez-vous. Je vous dépose où vous voulez et, de préférence, le plus près possible.

La voix était dure, et pourtant son cœur saignait pour elle. Oui, Bolan avait toujours le cœur tendre pour ces pauvres victimes innocentes de l'infâme justice de la jungle.

Mais il ne laissait pas son cœur, non plus, dicter ses décisions. Sa mission n'était qu'une série de réponses aux coups foireux d'un monde foireux.

CHAPITRE XVII

La roue tournait à toute vitesse en Arizona, maintenant. L'ordinateur de Bolan analysait les données fournies pas toutes les écoutes automatiques des téléphones, et depuis vingt minutes, le plus gros problème était de classer, comprendre et d'articuler entre eux, les multiples événements de ces dernières heures.

Weiss et Kaufman avaient eu une engueulade haute en couleur au téléphone, sans grand intérêt, du reste, et étaient ensuite convenus d'un rendez-vous « entre quatre-zieux » chez Weiss, incessamment, peut-être même plus tôt.

Paul Bonelli, l' « héritier », présumé au moins, de l'Arizona, et ses quarante fusils sur pattes s'étaient retranchés près d'un vieil aéroport dans le désert, attendant la nuit pour camoufler leur ultime opération de nettoyage.

Hinshaw et compagnie restaient planqués dans leur campement, soutenus, maintenant par un contingent en bonne et due forme de trente réservistes de choc, armés jusqu'aux dents. Là aussi, on attendait la nuit.

Le vieux Nick Bonelli se rognait les ailes contre les murs de ce qui lui restait de baraque, et menaçait de s'envoler à tout moment vers Phœnix pour diriger lui-même les opérations.

Visiblement, un antagonisme de plus en plus sanguinaire s'installait entre Hinshaw et Bonelli junior, et il semblait que le vieux, depuis Tucson, exhortait son rejeton à une ultime et définitive attaque en force. Or curieusement, aucun des Bonelli ne soupçonnait l'existence des réservistes secrets de Hinshaw.

Bolan réfléchit pendant de longues minutes, essayant de discerner les motivations et la stratégie de l'ancien soldat, et gambergeant surtout pour trouver un moyen rapide et efficace d'exploiter la division latente de l'ennemi. Il opta finalement pour une approche de front. Il récupéra, sur une des bandes d'écoute du matin, le numéro de téléphone de la planque de Paul, et le composa sur l'appareil de la caravane.

— C'est urgent, fit-il à la voix qui lui répondit. Passez-moi M. Bonelli.

Un instant plus tard, il avait en ligne l' « héritier » présumé de l’Etat d’Arizona.

— Je suis Lambretta. Du moins, on m’appelle comme ça. Je suis un « frère » de là-bas, sur la côte Est. Vous vous rappelez peut-être un gars, Billy Gino ?

— Ouais, et alors ?

— C’est un cousin à moi. J’ai rappliqué de Vegas il y a quelques jours.

— Et ça me dit quoi ?

— Je… je dois quelque chose à Don Bonelli. Une vieille dette de reconnaissance. Peut-être vous vous rappelez plus une vieille histoire. Là-bas… le coup du Bronx, on l’avait appelée…

— Bien sûr que je m’en souviens. Comment t’as dit que c’est, ton matricule ?

— Lambretta… pour l’instant, en tout cas. Vous me comprenez, pas vrai, monsieur Bonelli. Ecoutez, voilà ce que je voulais vous dire. J’arrive d’une planque, du côté est de la ville. Une taule bizarre, monsieur Bonelli, super-bizarre. Plantée au beau milieu de ce putain de sable. Et en plus, elle a l’air d’avoir été plutôt malmenée, et c’est pas vieux, ou alors, je suis pas le fils de ma mère. Y a un rigolo, là-bas. Dit qu’il s’intitule Morales. Un genre de petit malin un peu gueulard, qu’a l’air de se prendre pour le coq de la basse-cour. Ça vous dit quelque chose ?

— Peut-être bien que oui, peut-être bien que non, fit prudemment Bonelli. Maintenant, accouche, tu veux, Lambretta. Ça fait deux heures que tu tournes autour du pot.

— Ben voilà que le Morales en question, il m’a fait des propositions. Il a pas dit quoi, mais incidemment, il a lâché votre nom. Il m’a proposé cinq biffetons pour une nuit de boulot.

— Putain de bon Dieu, tonna Bonelli, fou de rage. Tu m’as quand même pas appelé en urgence pour me demander la permission pour ta connerie de gâche, non ?

— Oh non, monsieur, sûr que non. Je vous l’ai dit, je dois quelque chose à Don Bonelli. Le rigolo ne sait pas que je vous téléphone.

— Alors comment que t’as dégotté le numéro d’ici ?

Bonelli était à la fois furieux et intrigué.

— Allons, monsieur, je suis pas un novice. Le baptême, moi, je l’ai reçu y a pas mal de plombes, déjà. Alors, on demande pas à un frère

de sang…

— OK, OK. Alors, tu la sors, ta salade ?

— Y a quelque chose de pas vraiment net, dans cette planque, monsieur… Le mec, il a une véritable armée – au moins quarante ou cinquante balèzes et bien musclés, parole. Pas des minables. Et pas un seul qu'est baptisé. Pas un seul comme nous. Alors le rigolo, il me dit, comme ça…

— Minute, tu veux. Combien d'enfants de salauds, tu dis ? Quarante ou cinquante ? Il y a longtemps que t'étais là-bas ?

— Moins d'une heure. Qu'est-ce que je disais, déjà ? Ah oui, pas un affranchi, sauf moi. Et il veut me mettre en plein devant, en parade. Pour l'identification, qu'il a dit, comme ça. Il dit que M. Bonelli saura reconnaître qu'il est là où il faut. Moi, je trouve ça louche, non ? Et même ça pue le pas frais.

— Pas impossible, répliqua pensivement Bonelli. Et comment déjà, que t'as débarqué dedans ?

— Le Morales, il en cherchait un vrai, garanti d'origine. Il m'a fait contacter par… par un ami commun.

— Il est drôlement con, alors, hein fit Bonelli. Il sait pas ce que c'est, le serment du sang ? Tas bien dit quarante ou cinquante mecs armés, là-bas ? Et comment t'as fait pour t'éclipser ?

— Oh, je lui ai dit que je marchais dans la combine, pour sûr. Mais fallait que je retourne en ville d'abord, pour terminer un boulot. Je devrais être rentré avant la nuit à la planque.

— Vaut mieux que tu n'y ailles pas, fit doucement Bonelli.

— Vous bilez pas.

— Et si ça se passe comme tu dis, faudra que tu viennes nous voir, un de ces jours à Tucson. Sinon, eh bien…

— Je vous ai dit ce que je savais, parole, monsieur.

— C'est bon, merci… euh… Lambretta. N'oublie pas de passer nous voir. On te fera visiter Tucson. OK ?

Bolan raccrocha, et fit un petit signe de croix dans l'air, au-dessus de sa tête, puis immédiatement, il composa le numéro du campement d'Hinshaw.

L'ancien soldat répondit lui-même.

— Hinshaw à l'appareil, fit-il avec une amabilité bien militaire.

— Ici, Bolan.

Un bref silence suivit, puis :

— Salut ! Comment m'avez-vous trouvé ?

— Facile, fit aimablement Bolan.

— A quel moment vous avez pigé que c'était moi ?

— J'ai aperçu Worthy et Morales, et j'ai pensé qu'il, en manquait un. Dis-moi un peu, soldat, qu'est-ce que t'es en train de manigancer contre moi ?

Hinshaw gloussa :

— Je pourrais vous retourner la question.

— T'es bel et bien occupé à me foutre en l'air, pas vrai ?

La voix de Bolan était toujours aussi aimable.

— Je suppose que c'est vaguement dans le vent, oui. Que voulez-vous, les fayots, c'est toujours des fayots, peu importe qui les fait cuire.

— Et combien ils te paient ?

— Vous voulez faire monter les enchères ?

— Pourquoi pas ?

— Je palpe deux cents tickets par jour, plus le reste.

— Quel reste ?

— Tout ce que je peux ratisser, répliqua Hinshaw en riant. Et vous, qu'est-ce que vous offrez ?

— J'ai bien peur de ne pas faire mieux. Pas pour le « reste », en tout cas. Tant pis, laisse tomber. Tout ce que j'ai à t'offrir, c'est environ douze heures.

Ils arrivaient enfin dans le vif du sujet, et Hinshaw le comprit *illico*.

— Douze heures de quoi ?

— Douze heures de vie, fit tranquillement Bolan.

— Vous rigolez !

— Pas le moins du monde. Et je suis même pas certain de pouvoir te les garantir. Ça dépend de Paul.

Mais ce fut un rire forcé qui lui parvint de l'autre extrémité du fil.

— Bravo, soldat. Bel effort, encore que je ne sache pas bien ce que vous cherchez.

— Chacune de leurs victoires est une défaite pour moi, fît Bolan d'un ton grave. Je crois que je ferais équipe avec le diable, s'ils décidaient d'annexer l'enfer.

Le gars avait l'air intéressé, maintenant, malgré son habituelle retenue :

— Je suis tout ouïe. Qu'avez-vous à donner ?

— J'ai des écoutes dans tout l'Etat. J'en ai même branché une chez toi, soldat. Et je te défie de...

— Ouais, parlons-en un peu, coupa avidement Hinshaw, heureux de tirer enfin au clair cette attaque-fantôme qui lui restait sur le cœur. Comment avez-vous mis au point votre double descente.

— Tas bien retrouvé les engins, après, non ?

— Bien sûr, mais pour Tuscon ?

— J'étais sur place, avoua Bolan.

— Qu'est-ce que vous avez utilisé comme explosif, ici ? Angel jure qu'il ne vous a pas quitté d'une semelle.

Et la conversation prit un tour très professionnel.

— Un truc de ma fabrication. Je l'ai mis au point dans mon labo. Un petit système de retardement. Il a bien fonctionné ?

— Super ! Les charges sont parties comme des anges ! en beauté. Et vous aviez trafiqué ce même petit bijou pour la 50 ?

— Pas tout à fait. C'est encore un petit truc à moi. Elle a pas bougé d'un poil, non ?

— Elle a été superbe. Le résultat était magnifique ! Fallait voir ! D'ailleurs, je la garde. Je l'emmènerai en partant d'ici. Une splendeur pareille, c'est toujours utile. Alors, vous disiez que j'étais sur écoutes, moi aussi ? Où les avez-vous planquées ? Nous avons fouillé partout.

— Trois kilomètres plus bas, sur la route, tu verras un poteau, près d'un cactus à moitié crevé. Grimpe, et tu trouveras le récepteur. Garde-le, je te l'offre, en souvenir, si toutefois, tu peux te souvenir...

— Qu'est-ce que vous disiez, déjà ? Que vous aviez des écoutes sur tout le territoire de l'Etat ?

— Ouais. C'est même un système très perfectionné. Je suis sûr que ça te plairait : de l'information complète, ininterrompue, immédiatement disponible, exploitable et stockable en mémoire informatique. Tu vois ce que je veux dire, l'avenir, quoi. Ils sont en train de te préparer ta fête. Je m'en serais douté, d'ailleurs, même sans mes oreilles électroniques. Chez eux, c'est la procédure habituelle. Tu butes une ordure. Ça, c'est normal. C'est la sécurité. Puis après, tu butes celui qui a pris le contact. C'est une sécurité de plus. En fait, il n'a jamais été vraiment question que tu palpes tes deux cents tickets par jour.

La voix, de l'autre côté, était grave, maintenant, presque lasse :

— C’est en souvenir du bon vieux temps que vous m’affranchissez ?

— Le passé est le passé, fit Bolan. Chacun de nous a suivi son chemin. Mais ce dont je te parle, c’est ici, et tout de suite. En ce qui me concerne, t’es un pote dans la mélasse qui a encore une dernière toute petite chance. Tu la prends ou tu la prends pas, c’est tes oignons. Mais je déteste voir ces salopards s’en tirer avec leurs billes bien rangées.

— Ouais, ça vous ferait mal au ventre, pas vrai ?

— Tu ne crois pas si bien dire, alors ouvre l’œil, et surveille tes ailiers, soldat.

Et Bolan raccrocha. Il fit un nouveau petit signe de croix dans l’air, puis changea d’avis et l’effaça d’un geste symbolique.

Le jeu se compliquait encore, ça oui. Et Bolan avait devant lui pas mal de petits ennuis.

CHAPITRE XVIII

Abraham Weiss adorait le soleil. A l'inverse de beaucoup qui préféraient les hivers cléments d'Arizona, Weiss, lui, aimait mieux la chaleur torride de l'été, parce qu'elle allait aussi de pair avec des jours plus longs.

Non qu'il *eût peur de l'obscurité*.

Dieu garde, jamais il n'aurait admis une faiblesse pareille, pas même à lui-même. Mais tout simplement, il préférait la lumière du jour. C'était en partie pour cela qu'il détestait Washington : il y faisait nuit dramatiquement tôt, surtout en hiver. Dieu, comme il haïssait Washington en hiver !

Pourtant, ici, dans le désert, les couchers de soleil faisaient naître en lui de curieux états d'âme. Oh, bien sûr, c'était superbe à contempler, mais malgré tout la lumière du crépuscule avait comme un avant-goût de mort. Même en sachant que le soleil se lèvera le lendemain, un coucher de soleil n'en reste pas moins vaguement mélancolique, tragique, même.

Un peu comme la vie humaine, qui s'amenuise, diminue inexorablement, chaque jour un peu plus courte, et chaque jour encore… et puis *plouf* – fini – plus rien – le noir – le néant.

Il frissonna et s'écarta de la fenêtre. Encore une heure de jour, peut-être. Mais que faisait donc ce salaud de Kaufman ? Et l'escorte de flics qu'il avait promise ? On ne laisse pas un homme comme ça, tout seul, par des temps pareils, seul avec son ombre à attendre quoi ? Qu'un type débarque, et *plouf*…

Allons, valait mieux penser à autre chose. Tout ça ne menait à rien.

Il alla vers son bureau, et fît fonctionner le petit panneau secret encastré au fond : il fit reculer la bande enregistrée, pour écouter cette absurde conversation téléphonique avec son pote, Moe Kaufman.

Ouais, un pote de toujours, et quel pote !

— Nom de Dieu de merde, Abie, je me demande parfois si t'es pas en train de devenir sénile. Un type comme ça, tu vas pas le prendre au sérieux, non ? C'est seulement impensable. Tu vois pas qu'il

cherche à nous dresser l'un contre l'autre pour qu'on se tire dans les pattes ?

— Il t'a parlé, oui ou non ?

— Bien sûr qu'il m'a parlé, nom de Dieu. Et en plein hôtel de Police, encore. On s'est installés dans un bureau vide, et on a discuté pendant au moins cinq minutes.

— Va te faire voir, espèce d'ordure. Non, t'en fais pas je ne suis pas aussi sénile que tu crois. Pourquoi t'essaies de me baiser ?

— Ecoute, j'arrive. Moi, en personne. Et je t'amène de quoi te mettre à l'aise : un peu de confort, si tu vois ce que je veux dire. Alors, tiens bon la rampe et attends-moi.

— Tu sais, je peux prendre ce putain de téléphone et passer une communication. Oh, rien qu'une seule… Conkrite, par exemple. Et je peux aussi appeler la Maison-Blanche, quand ça me chante. Si tu essaies de me faire un enfant dans le dos…

— Putain, Abie, arrête de déconner, tu veux. Tu comprends rien, non ?

— Il va bientôt faire nuit, Moe. Et je veux pas être seul ici à la nuit.

— T'inquiète, j'arrive.

— Viens seul !

— Tes dingue ou quoi ? Pourquoi tu veux que je vienne seul ? Je t'amène un peu de *confort,* t'as pas pigé ?

— Tu ne me trouveras pas, Moe. Je me tire.

— T'amuse pas à ça, tu veux ! Ta piaule, c'est le seul endroit où tu sois en sécurité pour l'instant. Tu veux quoi ? Qu'on t'envoie chercher partout avec des bagnoles de police, des sirènes et tout le tremblement ? Ça te plairait ?

— Ben j'en sais rien, vois-tu. Peut-être bien que oui. Je veux des flics en uniforme, ouais, tout un escadron de putains de flics officiels, et en tenue, encore.

— Allons, sois pas con. Tu sais bien qu'on a pas intérêt à faire trop de raffut. On veut pas faire la Une des journaux du soir, pas vrai ? On peut pas se le permettre…

— *On* peut pas se le permettre ! Alors t'es pas fauché, toi au moins.

— Prends ton flingue, et reste en place, nom de Dieu. J'arrive.

Tu parles qu'il arrivait. Mais quand ? Et il serait le premier ou le second ? Le sénateur regarda longuement la pendule de son bureau. C'est pas possible, elle devait être arrêtée. On avait jamais vu une pendule tourner aussi lentement. Elle était détraquée, sûrement.

Absurde, cette conversation. Absurde et dégradante, humiliante, même. Il faudrait détruire la bande pour que personne ne risque de la découvrir, un jour.

Ouais, absurde. Moe avait raison. Bolan cherchait à planter la merde, à semer la zizanie.

C'est pas possible, cette pendule était cassée. Quelle heure pouvait-il être ? Pourquoi n'était-il toujours pas là ?

Il tripota le Browning, vérifia les chambres du barillet, enleva le cran de sécurité, le remit, vida le barillet pour le garnir à nouveau, et enleva le cran de sécurité…

Oh, et merde !

Un homme ne devrait jamais être seul, dans un moment pareil. Il devrait toujours avoir des amis, une famille, quelqu'un, que sais-je…

Moe Kaufman était le seul ami fidèle qu'il ait jamais eu. Fidèle ? Fidèle à quoi ? A Abraham Weiss ? Dieu garde, surtout pas. Moe Kaufman ne pouvait simplement pas être un ami. Moe Kaufman *utilisait,* un point c'est tout.

Un pantin, pas vrai ? Sale fumier d'enfant de salaud ! Comment avait-il osé traiter Abraham Weiss de pantin ? Un pion, à la rigueur… ouais, un pion sur l'échiquier.

Merde, qu'est-ce qui se passait ?

Il rêvait ou il avait entendu quelque chose ? Carlos peut-être ?

Mais non, pas Carlos. Il l'avait renvoyé depuis des heures, déjà.

Un vendu, Abraham Weiss, *un mec qui s'achète !* Merde !

Il envoya dinguer le revolver et se précipita sur la porte en hurlant :

— Merde de merde de merde !

Une silhouette sombre se matérialisa dans la pénombre de l'entrée, et quelque chose luisait au bout d'une vague main tendue en avant; et soudain les deux personnages qui cohabitaient dans le corps d'Abraham Weiss se séparèrent brutalement, chacun voulant agir pour son propre compte. Le premier leva le Browning et visa froidement.

Le second recula horrifié, cloué sur place par le tonnerre assourdissant de la balle du revolver. Quelque chose grogna et

s'effondra dans la pièce. En même temps il y eut un vague déplacement rapide, et des bruits bizarres, comme des cris d'alarme. Mais Abie numéro Un serra la gâchette encore une fois, tandis qu'Abie numéro Deux découvrait avec épouvante son vieil ami Moe, qui lui hurlait quelque chose. Mais trop tard. Abie numéro Un avait repris le dessus, et tirait, tirait, tirait, et le Browning rugissait comme un monstre en folie jusqu'à ce que l'on entendît plus que le claquement sec de la gâchette sur un barillet complètement vide. Et dans sa tête aussi, Abie Weiss entendit un claquement.

Le Browning tomba par terre, et lui s'effondra dans un fauteuil, les mains crispées sur son ventre, courbé en avant, et ses yeux vagues interrogeant la pénombre.

— Moe, c'est toi ? Moe ?

Il alluma la lampe du bureau, et regarda à nouveau.

Deux hommes étaient recroquevillés sur le sol, juste à l'entrée de la pièce. Il se remit debout avec hésitation et s'approcha avec précaution, pour voir un peu mieux. Seigneur, il les avait rectifiés impeccable ! Ils étaient aussi morts qu'on peut l'être. *T'as vu ça, bon Dieu ! Allons, un article à la Une sur Abie Weiss, s'il te plaît.*

Il enjamba les corps pour passer dans le hall, et il tourna l'interrupteur : l'éclairage brutal illumina une scène sortie tout droit de l'enfer.

Le vieux Moe gisait sur le dos, dans une mare de sang, et ses yeux morts, grands ouverts, fixaient ce vieux pote d'Abie en une expression vitreuse de surprise et d'horreur. *Bien fait pour toi, vieux Moe, sale bordille, un pion, un putain de pion, un fantoche, puis quoi encore, hein ?*

Légitime défense. Evident, non ? Ils étaient venus pour le supprimer, pour le vendre, pour le remplacer par un pur, un propre, pas encore souillé par la corruption immonde de ce monde immonde. Qu'ils aillent se faire foutre. C'était de la légitime défense, purement et simplement.

Il retourna au salon, au milieu de ses trophées de chasse. Eh oui, il s'en était sorti. Il avait bien fait de tirer !

Ils avaient pénétré chez lui, flingue au poing. Ça il en était sûr. Il avait vu luire l'éclat de métal du canon.

Abraham Weiss ? Etes-vous le sénateur Abraham Weiss ?

— Bien sûr, vous leur dites qui vous êtes, comme ça ils sont certains de ne pas faire d'erreur de cible. Ça sert à rien de tuer le mauvais pigeon.

Il retourna l'un des deux cadavres du bout du pied, et s'agenouilla pour examiner de plus près ce canon de métal qu'il avait vu luire.

Merde, alors ! Oh, putain de merde !

Légitime défense ?

— Oui, légitime défense, je le jure !

Contre un insigne, Abie. Le flic avait son insigne à la main, et tu l'as flingué ?

Buteur de flic !

Pauvre cinglé de merde ! Tas descendu deux flics et ton meilleur ami.

En fait de confort, comme avait dit Moe, ça va être plutôt inconfortable, maintenant.

Il revint s'asseoir à son bureau. Le soleil allait bientôt disparaître,

Eh oui, le jour déclinait rapidement, maintenant, pour saint Abraham Weiss !

CHAPITRE XIX

Bolan espérait bien boucler ce poker d'Arizona par une apothéose spectaculaire. Comme à *OK Corral*. Après tout, on était bien au Far-West, non ? Mises bout à bout, les deux armées devaient bien compter cent flingues. C'était des couleurs qu'il valait mieux éviter de jouer, dans la mesure du possible. Et Bolan, vraiment n'en avait pas envie. Si seulement il arrivait à les persuader de s'entretuer…

Il passa près du campement d'Hinshaw, tout en gardant une distance raisonnable, pour voir si, par hasard, les écoutes fonctionnaient encore. Même si Hinshaw avait mis des brouilleurs sur les lignes, il n'avait peut-être pas encore eu le temps de dénicher la petite boîte noire.

D'ailleurs la console de lecture s'était allumée. Bolan lui donna tout le temps de stocker l'information, pendant qu'il faisait lentement le tour du camp ennemi. Puis il quitta la route, et la grosse caravane s'engagea gaillardement sur le sable du désert. Au bout d'un kilomètre, environ, un signal apparut sur l'écran de l'ordinateur. Bolan appuya sur la touche nécessaire, et brancha le lecteur automatique.

Ouais, il avait bien fait de prendre son temps !

Bonelli Senior, exultant de triomphe, était en conversation avec Hinshaw :

— Paul est arrivé ?

— Monsieur, je vous demande la plus extrême prudence. Je crois que nous ne sommes pas seuls sur la ligne.

— Ah bon ? Qui donc laisse ainsi traîner ses oreilles ?

— Bolan, probablement.

Le *Capo d'Arizona* éclata d'un rire gras :

— Eh bien qu'il écoute. Les carottes sont cuites Jimmy. Et l'affaire est dans le sac. Affranchis Paul.

— Il ne sera pas de retour avant ce soir, monsieur.

Voilà qui ne l'arrangeait pas.

— Alors il doit être en route. Je ne suis pas arrivé à le joindre, là-bas, non plus. Ecoute, j'arrive chez vous. On est en train de préparer le Boeing. Tu sais où on atterrira, pas vrai ?

— Oui, monsieur.

— Passe le mot à Paul, sitôt qu'il arrive. Tu lui dis ça : « L'affaire est dans le sac. » Le fils du ciel vient m'accueillir à l'aéroport. Je veux que Paul y soit, lui aussi. On va faire un petit tour dans le sud. Juste quelques jours. Pas le Guatemala, l'autre. Il comprendra.

— Excusez-moi, monsieur, mais…

— J'ai pas fini, tu permets ? Faut que tu lui dises encore ça à Paul : qu'il aille en vitesse jusqu'à la piaule du fils du ciel. Qu'il perde pas une minute, et qu'il entre droit dedans. Dis-lui qu'il s'étonne pas de ce qu'il va trouver. De toute façon, il pigera. Et il faut qu'il nettoie le merdier. Ça, c'est vital, Jimmy. Je veux plus l'ombre de la queue d'une salopette. Je veux l'endroit immaculé, tu m'as compris ?

— Oui, monsieur, répliqua Hinshaw d'une voix terne. Et moi, pendant ce temps-là, qu'est-ce que je fais ?

— Tu restes bien tranquille au frais, fit Bonelli d'un ton jovial. T'inquiète pas, va y avoir des bonus qui vont pleuvoir. Transmets le message aux gars qui te restent, attends bien sagement jusqu'à ce que je te donne de mes nouvelles.

— Je… enfin… je crois que je ne vous saisis pas très bien, monsieur. Qu'est-ce qu'on fait de Bolan ?

— Qu'est-ce qu'on en a à foutre ?

— C'est que… heu… le type est toujours en liberté par ici. Vous croyez qu'il sait que l'affaire est dans le sac.

Bonelli eut un rire mauvais :

— Eh bien on va le lui dire : Hey, Bolan, t'es là ? Tu t'es fait étendre dernièrement ? Non ? Bon, alors écoute un conseil d'ami : va te faire foutre.

— Monsieur… enfin, excusez-moi, monsieur, mais je ne suis pas tout à fait de votre avis. Je crois pas que l'affaire soit vraiment dans le sac. Toute cette sacrée ville est en train de péter à cause de ce type.

Mais il en fallait davantage pour dégonfler le *capo*.

— Eh bien laisse-la péter. On s'en fout, nous, on a ce qu'il nous faut. Et relax, Jimmy. L'ordure osera jamais sortir son nez. Y a des wagons de Fédés qui débarquent de partout. Et les patrouilles frontalières sont sur les dents. T'as pas de mouron à te faire. T'as qu'à attendre qu'il se tire. Et ça va pas tarder. Dès qu'il fera sombre, le gars va se faufiler. Je parie tout ce que tu veux qu'il va pas tramer ici longtemps.

— Puis-je vous poser une question franche, monsieur ?
— Si tu veux.
— Et le pigeon ?
— Mais t'as donc rien compris alors. Ça fait une heure que je te le dis : « l'oiseau est dans le sac. »
— Vous voulez dire que…
— Exact. Tu y es enfin. Et le merdier, c'est ça. C'est clair, non ?
— Mais enfin… comment… je…
Bonelli, exaspéré et triomphant à la fois, coupa vivement à l'embarras d'Hinshaw :
— Le fils du ciel a pris le contrat a notre place, ricana-t-il.
— Pas possible, s'exclama Hinshaw sidéré.
— Ouais. Joli coup, hein ? Et là-dessus, il a rappliqué, tout seul comme un grand, sur ses deux pieds. Vous êtes allés plus vite que prévu, vous autres là en bas !
— Il l'a rectifié, répéta Hinshaw dans un souffle.
— Ouais, nom de Dieu ! C'est du joli travail, hein ?
— Je vais affranchir Paul, monsieur. Pourvu qu'il ne tarde pas trop !
— Le nettoyage est important. Surtout n'oublie pas. Faut pas que le fils du ciel soit embêté, après.
— Oh, je comprends bien.
— Bon, le Boeing doit être prêt, maintenant. Ecoute encore une chose, Jimmy. Voilà ce que je veux que tu fasses : amène tes gars là-bas. Juste au cas z'où.
— Vous inquiétez pas, monsieur. Ce sera proprement couvert, pour votre arrivée.
La bande s'arrêtait là.
Bolan consulta la pendule incorporée et fronça les sourcils. Cette conversation avait eu lieu à peine dix minutes plus tôt. Et il en avait bien compris la signification, malgré le langage délibérément voilé. A l'évidence Weiss et Kaufman avaient séparé leurs destinées. Et maintenant Kaufman gisait mort sous le propre toit du sénateur qui, de son côté, était allé trouver Bonelli pour lui demander aide et assistance.
Eh bien ! C'était du beau travail !
Bolan savait que la *Cashera Nostra* affectionnait tout particulièrement les effets de surprise, mais celui-là, tout de même…

Le serpent avait certainement eu du mal à le concevoir !

Mais il n'était peut-être pas trop tard pour rendre à certains la monnaie de leur pièce. Le campement d'Hinshaw était à moins d'un kilomètre. Le soleil n'était pas encore couché, et le Boeing de Bonelli avait certainement à peine eu le temps de décoller, là-bas, à Tucson.

Et par conséquent, *l'affaire n'était pas encore tout à fait dans le sac*.

« Tu m'entends, Nick ? Tu t'es fait étendre, dernièrement ? Oui ? Alors, écoute un conseil d'ami : la facilité endort. Donc, méfie-toi de ta cervelle, et carbure, Nick. Carbure autant que tu peux parce que l'affaire n'est pas tout à fait dans le sac. »

CHAPITRE XX

Hinshaw sortit de la tente qui lui servait de poste de commandement, et leva un doigt pour appeler son chef d'état-major. Morales s'approcha, une cigarette collée à ses lèvres desséchées.

— Va t'assurer que les costauds sont fin prêts, dit Hinshaw. Y a quelque chose qui me chagrine. Et beaucoup, même.

— Peut-être que ton fumier de pote, il disait la vérité.

Hinshaw hocha anxieusement la tête :

— Il n'y a plus rien qui veut rien dire, maintenant. C'est ça qui me rend nerveux. Bolan, en tout cas, il a un mérite : il les connaît bien ces ordures, mieux qu'un pêcheur connaît son poisson. Et moi, je peux t'assurer que je leur fais pas confiance, à ces bordilles.

— C'est vrai, admit Morales. Je reconnais que si j'avais à choisir entre Bolan et ces ploucs, je préférerais affronter encore les ploucs.

— Si ça se trouve, va falloir se faire les deux, grogna Hinshaw. Je viens juste d'avoir le vieux au téléphone. C'est dingue, maintenant. Il dit que la fête est finie. Dit qu'on a terminé le boulot. Tu mords, toi ?

Morales cracha par terre.

— Foutaise, dit-il.

— Il dit que Weiss a rectifié Kaufman, et qu'il est venu le trouver. Qu'est-ce que tu en penses ?

Et Morales pensa.

— Peut-être bien, dit-il enfin. C'est ce que j'aurais fait, à sa place. Si j'avais ce pourri de Bolan et toute la putain de Mafia au cul, ouais, je crois que j'aurais buté le Juif.

— Alors c'est peut-être logique, fit Hinshaw comme s'il se parlait à lui-même.

— N'empêche que t'es encore nerveux.

— Ouais, Angel. Ça me turlupine.

— Bon, je vais jeter un œil sur les mecs. Mais je peux te faire une suggestion ?

— Ouais, si elle est pas trop longue.

— Ferme ta gueule avec Paul Bonelli. Laisse-le en dehors. Vaut mieux avoir une carte dans la manche.

— Je me figurais la même chose, mais c'est plus facile à dire qu'à faire. En fait, ça paraissait logique jusqu'à la fin, et là, le vieux m'a refilé une peau de banane. Alors maintenant j'y comprends plus rien. Mais de toute façon, t'as raison. On va laisser Junior en dehors. Si le vieux est en train de nous baiser… Mais pourquoi, bon Dieu ? Ou bien il nous affranchit, ce qui paraît absurde, ou alors il cherche à nous le mettre bien profond, avant même que le travail soit fini, et c'est encore plus dingue. Va voir les gars. Moi je descends jusqu'au chemin. J'ai un message pour Junior. On va les servir comme ils nous servent, et on verra bien. Mais prudence, Angel, prudence, prudence !

Morales opina et s'éloigna. Hinshaw alluma une cigarette et se mit à contempler la ligne d'horizon. Il espérait que le ciel rouge sang, dans ce somptueux coucher de soleil, lui porterait chance. James Ray Hinshaw avait la ferme intention de dépenser ses deux cents tickets par jour jusqu'au dernier centime. Et le « reste » aussi, surtout le reste.

*
* *

Paul Bonelli arrêta sa bagnole au lieu de rendez-vous et se pencha par la portière pour accueillir son éclaireur.

— Qu'est-ce que t'as trouvé ? demanda-t-il.

— Ils ont monté des grosses tentes, et ont déménagé tout ce qui restait à l'intérieur. Apparemment, ils ont tout nettoyé, et ils font un feu de joie avec les débris pourris des bâtiments. J'ai vu juste deux ou trois mecs qui traînaient.

— Combien il y a de types, là-dedans ?

— J'en ai vu des masses. Quelques-uns, par-ci par-là. Le Morales fait sa ronde sans arrêt.

Bonelli grogna, puis il demanda :

— Et les bagnoles, combien ?

— Pareil qu'avant. Mais il y a un gros tas de broussailles, dans le canyon, derrière. S'ils veulent, ils peuvent y planquer toute la flotte de Hertz.

— Dis-moi franchement ton impression, Ernie.

L'éclaireur haussa les épaules :

— Ça a l'air tranquille. Mais ça me fout les crampes, je sais pas pourquoi.

— T’as zieuté un peu les collines ?

— J’ai fait du mieux que j’ai pu, mais j’avais pas beaucoup de temps. J’ai aperçu un campeur, il y a juste une minute. Il allait vers le nord. C’est tout.

— Quel genre de campeur ?

— Oh, un de ces gros camping-car GMC, je crois. L’avait l’air clair.

Bonelli soupira.

— Et merde. On n’est pas plus avancés. Et pourquoi ce con m’aurait appelé pour me raconter une salade ?

— Vous savez comment sont les gens, patron. Feraient n’importe quoi pour trois ronds ou un coup gratoche. Il s’imagine que vous vous souviendrez de lui comme d’une bonne pensée qu’était pas tout à fait exacte.

— Je te dis que ça pue la merde, explosa Bonelli. De là où t’étais, tu la voyais bien, la planque ? S’ils voulaient cacher quelque chose, tu crois que tu l’aurais remarqué ?

— Difficile de répondre, patron. Y a toujours moyen de planquer ce qu’on veut pas faire voir.

— Et tu dis que t’as la crampe ?

— Exact.

— Eh bien, moi, ça me suffit. Tu m’envoies les chefs d’équipe ici. Faut qu’on se cause. Puis après, on fait notre entrée.

— Vous voulez dire qu’on pénètre en force ?

— En force, mon cul ! Tu vas voir un peu !

L’éclaireur avait pigé. Nom de Dieu, on n’allait quand même pas tirer sur les copains. C’était les frères de sang de la Mafia qui avaient inventé cette saloperie de jeu. Et Paul Bonelli le connaissait par cœur, apparemment.

Mais lui, il allait pas se faire trouer la peau dans un merdier pareil. Il pouvait se l’accrocher, Popaul, son ordre aux chefs d’équipe.

*

* *

Bolan prit la crête en un assaut silencieux et sinistre : un garrot profondément enfoncé dans de la chair de la sentinelle. Puis il tira le gars sur le côté, et regagna sa caravane pour prendre ses armes : il choisit la Weatherby et la M 79, avec deux bandoulières de 40 mm, de composition variée.

De retour sur la crête, celle d'où il avait lancé son attaque fantôme, un peu plus tôt, il jeta un regard méprisant sur le poste d'observation choisi par la sentinelle qu'il venait de tuer, et se dirigea vers un petit monticule de rochers, juste au-dessus du camp.

C'était exactement la bonne distance pour le tir infernal de la M 79, et, de son perchoir, Bolan disposait d'un champ découvert de 90°. Il sortit ses munitions, et introduisit pour commencer un chargeur de cartouches explosives : il ouvrirait le feu avec ça puis, reposant la petite mitraillette, il saisit ses jumelles, pour une rapide reconnaissance à distance de la cible de tir.

Il aperçut à l'horizon une interminable procession de chars blindés qui se déplaçaient à vive allure : un, deux, merde ! Huit wagons de guerre, pas moins !

Juste au-dessous de lui, le campement d'Hinshaw revenait subitement à la vie. Des gars couraient dans tous les sens, et leur tenue de campagne se fondait bien trop facilement dans ce paysage désertique. Eh oui, on se préparait à la riposte, là en bas.

Bolan eut un sourire grinçant, et il s'empara de la Weatherby.

Il semblait effectivement que l'enfer soit à nouveau ouvert.

Ils arrivèrent avec un vacarme rugissant, comme une horde de chevaux sauvages en débâcle, soulevant sur la route un panache de poussière qui s'étirait sur plus d'un kilomètre en arrière. Ils roulèrent à la queue leu leu presque jusqu'au bout, mais à cinquante mètres, ils se retrouvèrent, grâce à une savante manœuvre, tous les huit de front, face à la clôture.

— Vise-moi ça, grogna Hinshaw. Qu'est-ce qu'ils trafiquent ?

Bonelli baissa la vitre de sa portière, et cria :

— Envoie tes gars, Jimmy. On va prendre nos bagnoles. Y a bien assez de place.

Hinshaw jeta sa cigarette, saisit le portail à deux mains et hurla à son tour :

— Les ordres ont changé. Ton papa a appelé. Rentre.

En guise de réponse, Bonelli remonta sa vitre en vitesse. Et Hinshaw était toujours planté près de son portail, ne sachant que penser, mais se prenant pour un con.

D'interminables secondes passèrent.

Une portière s'ouvrit enfin, et un costaud sortit : un des hommes attitrés du boss, une gâchette rapide.

— M. Bonelli demande que tu viennes lui parler, déclara-t-il.

— Tu peux m'expliquer ce cinoche, hurla Hinshaw. Va dire à M. Bonelli que je suis ici, et que je l'attends. J'ai quelque chose à lui dire de la part de son papa. Mais tu peux être sûr que je marche pas dans votre combine merdeuse.

La vitre s'abaissa à nouveau, et Bonelli pointa timidement la tête :

— C'est quoi, le message ?

— Mais qu'est ce que vous fabriquez, nom de Dieu, cria Hinshaw. J'ai pas la vérole, tout d'un coup. Moi, j'accepte pas de vous parler comme ça, Paul.

— Alors, ce message ?

Hinshaw serra les dents. C'était vrai alors. Bolan avait deviné juste. Il était sur le point de dévider un chapelet d'injures à l'immonde bâtard, traître de surcroît, quand quelque chose de tout à fait étonnant lui coupa la parole.

La sale tronche de Paul Bonelli venait tout simplement de se désintégrer. La bouche n'était plus qu'un grand trou noir et vide, le nez s'effondrait à l'intérieur, et les yeux disparurent dans un immonde magma d'écume rougeâtre. Le chauffeur hurla quelque chose, et s'écarta vivement pour éviter le sang qui giclait partout. Et c'est seulement à ce moment-là qu'un grondement de tonnerre envahit la scène macabre, avec une sorte de ronflement assourdissant provenant de là-haut, au dessus de canyon. James Hinshaw ne mit pas longtemps à réagir. Il se jeta tête première dans la poussière, et rampa comme un dingue, jusqu'à l'abri le plus proche, un tout petit fossé, près de la cahute d'entrée. Et son esprit se mit à carburer à toute vitesse pour essayer de parer à ce qui, inévitablement, allait suivre.

Le type à la gâchette facile fut le second à suivre le boss sur la voie de l'éternité. La mort le faucha, tandis qu'il courait se mettre à l'abri derrière la voiture, l'envoyant dinguer comme une baudruche de chair pourrie, avant même que le second éclat de tonnerre soit parvenu jusqu'en bas.

Et voilà, c'était le Viêt-Nam à nouveau, l'embuscade en plein milieu de la jungle, et les tirs frénétiques dans tous les sens, avec Jim affalé bien plat au milieu.

Plusieurs des bagnoles de Tucson essayaient d'avancer, maintenant, défonçant sans effort la murette d'enceinte, les portières

hérissées de menaçants canons d'acier.

Mais Hinshaw savait que c'était une méprise tragique.

Et apparemment, il était le seul à le savoir. Avec le type à la mitraillette, bien sûr. Ouais, Bolan, le fumier était au courant.

Et Jim Hinshaw sut, dans son for intérieur, qu'il s'était fait avoir. Oui, il se l'était fait mettre bien profond… par un expert.

Et c'était deux fois plus vrai pour Bonelli Junior.

CHAPITRE XXI

A la jumelle, Bolan avait suivi avec intérêt la confrontation pour le moins tendue à l'entrée du campement. Puis il avait décidé d'y mettre fin, et la Weatherby avait craché son meurtrier baiser retentissant. A partir de ce moment-là, il suivit le combat au flair.

La clique Bonelli comprit l'attaque comme une infâme trahison d'Hinshaw et de ses hommes. Et Morales, qui s'occupait des arrières, ne pouvait pas suivre le déroulement abracadabrant des opérations qu'il interpréta *illico* comme un raid de représailles des ordures de Bonelli. Et bien entendu, il s'ensuivit une tuerie acharnée enragée et sanglante.

Du haut de la crête, Bolan ponctuait çà et là le cours du combat pour en orienter l'issue dans le sens qui l'intéressait. Un char d'assaut de Bonelli essayait maintenant de pénétrer dans le campement. Bolan leva tranquillement la 79, et dépêcha sur la bagnole une toute belle charge d'explosif. La Limousine se cabra et disparut dans un nuage de fumée percé de flammes. Puis pour accroître encore la pagaille meurtrière qui régnait près de l'entrée, il envoya une grenade fumigène qui noya intégralement le paysage déjà fumant, et se mit à balancer systématiquement des charges d'explosif, et des grenades à fragmentation, transformant le champ de bataille en une bacchanale infernale de tonnerre et de destruction.

Au staccato des armes automatiques, répondaient les éclats des flingues en folie, et les jappements furieux des revolvers tonnant dans la mêlée. C'était l'enfer, la furie, la rage haineuse de la mort.

Les « réservistes » d'Hinshaw n'étaient pas des petits rigolos pour bagarre à la télé. Ils formaient une unité parfaitement disciplinée et entraînée, digne des meilleures que Bolan avait vues au Viêt-Nam. Sans l'intervention de Bolan, l'issue du combat n'aurait fait guère de doute. Ces gars-là connaissaient la chanson, et ils disposaient en outre de tout l'arsenal nécessaire pour mettre en œuvre leurs compétences. Une énorme mitraillette charcutait inlassablement le front Bonelli, jusqu'au moment où Bolan, l'ayant repérée, la supprima vite fait -bien fait. Un peu plus loin, quelques soldats armés de lance-grenades, assaisonnaient gaillardement les mauvais

truands des rues de Tuscon. Ils subirent un sort identique et sans appel.

Moins de quarante secondes après le début des hostilités, la clique à Bonelli avait perdu cinq de ses chars d'assaut, qui brûlaient avec des flammes gigantesques auréolant le charnier d'une lueur proprement infernale. Les morts traînaient partout, les mourants râlaient, et le ciel noir de fumée semblait vouloir engloutir à jamais cette scène d'horreur. Un mouvement infiniment prudent, de part et d'autre, laissa bientôt supposer un éventuel cessez-le-feu. Des deux côtés, les forces étaient singulièrement réduites, faut dire.

Les trois derniers chars de Bonelli, toujours derrière la clôture, manœuvraient avec une précaution extrême, pour essayer de récupérer leurs rares survivants.

Et à l'intérieur du campement, Bolan aperçut un autre véhicule en mouvement : Morales était au volant, et couvrait la fuite éperdue d'un fantôme surgi du passé : l'inimitable James Ray Hinshaw.

Puis les bagnoles de Bonelli disparurent à vive allure dans le soleil couchant, et Bolan, rassemblant ses armes, s'apprêta à vider les lieux. Quelques instants plus tard, deux véhicules surgirent de l'arrière du campement prenant en chasse les restes misérables de l'armée de Tucson.

Et Bolan, avec une grimace sévère, regagna sa caravane.

Il brancha le pilote automatique, et son char de guerre partit sur les traces des deux voitures de chasse.

Il restait à mettre en place la dernière phase de cette bataille d'Arizona.

*

* *

Weiss était debout dans l'ombre d'un piteux hangar délabré, et observait le petit bi-réacteur Cessna qui venait d'atterrir dans cette lumière abhorrée du soleil couchant.

Deux solides gorilles jaillirent de l'avion et, narines au vent pour flairer le louche, allèrent se placer en faction de part et d'autre de la carlingue. Weiss savait que malgré la répugnance qu'ils lui inspiraient, il devait s'habituer maintenant à côtoyer des individus de ce genre.

Quelques instants plus tard, le *Capo d'Arizona* en personne apparut à la porte de l'appareil, et sortit rapidement. Et le sénateur

sentit un frisson monter insidieusement le long de son dos, tandis qu'il avançait pour serrer cette main qui le tiendrait désormais comme un étau.

Les deux hommes n'étaient pas exactement des étrangers, mais n'avaient jamais entretenu ouvertement de rapports sociaux. Les types comme Bonelli risquaient d'affoler les électeurs.

Le *mafioso* accueillit le sénateur avec un sourire un rien condescendant :

— Bonjour, Sénateur. Heureux de vous voir.

Weiss ne parvint pas à lui adresser un sourire en retour :

— J'apprécie votre geste, Nick, fit-il solennellement.

— Les amis sont là pour ça, répliqua le gars avec un curieux éclat dans le regard.

— Vous avez fait le nécessaire ? s'enquit Weiss nerveusement.

— Ouais, avant de partir. N'y pensons plus. Quand mes gars seront passés par là, vous aurez du mal à vous rappeler quoi que ce soit.

— Je préfère ne pas savoir les détails.

— Qui parle de détails ? Moins on en dit, mieux ça vaut.

Ils pénétrèrent dans un vague bureau minable attenant au hangar, et Bonelli indiqua à Weiss une chaise poussiéreuse, tout en lui offrant un cigare. Puis il s'approcha de la fenêtre, et tendit le cou pour scruter la ligne d'horizon. Visiblement contrarié, il revint vers la table, et s'assit sur le coin.

— Qu'attendons-nous ? demanda Weiss, mal à l'aise.

— Mon fils Paul. Il vient avec nous. Vous connaissez Costa Rica ?

Le sénateur eut un âpre sourire :

— Nous avons quelques antennes, par là-bas. J'ai appelé mon bureau à Washington, juste après notre conversation. Je les ai prévenus que je partais pour quelques jours.

— Parfait. Ça risque d'être un peu plus long, malgré tout. Il reste quelques bricoles à mettre en ordre, ici. Mais ils peuvent se passer de nous. Pendant ce temps, on prendra le soleil, et on jouera au golf. Vous savez jouer ?

— Mon passe-temps favori, répondit le sénateur qui commençait un peu à se détendre.

— J'ai conclu plus d'affaires sur des links que…

Bonelli jeta un regard vif en direction de la fenêtre : une voiture approchait.

— Voilà Paul, fit le *Capo d'Arizona*. Allons-y.

Trois voitures arrivaient en trombe et s'immobilisèrent en un sauvage crissement de pneus sur le macadam. Trois bagnoles sorties tout droit de l'enfer ! Ravagées, criblées de balles, des éclats de verre hérissant les portières.

— Purée, gronda Bonelli !

Les deux tueurs de l'avion se précipitèrent devant Bonelli pour le protéger.

— Du calme, hurla le *Capo,* ce sont les nôtres.

Weiss avançait nerveusement vers l'avion, mais à mi-chemin, il se retourna.

Les bagnoles étaient arrêtées juste devant le bureau. Bonelli, anxieusement penché à la portière de la première, parlait avec animation à l'un des occupants. Puis il ouvrit soudain la portière avant avec tant de violence qu'elle manqua s'arracher de ses gonds. Alors, rejetant la tête en arrière en un interminable hurlement muet, il se mit à cogner comme un cinglé le toit du véhicule avec une rage désespérée. Puis il se pencha à l'intérieur, et tira une forme humaine, ou plutôt un tas mou et sanglant horriblement mutilé, et serra sur son cœur le monstrueux magma rougeâtre qui avait été la tête de son fils adoré. Alors, Bonelli, prenant dans ses bras les restes pitoyables de la dépouille chérie, se hâta en trébuchant vers le petit avion.

Et Abraham Weiss comprit que quelque chose avait marché de travers.

— Ils ont fait le nécessaire ? demanda-t-il anxieusement au *Capo* qui passait près de lui avec son répugnant fardeau.

— Grouille-toi, croassa Bonelli. File dans l'avion.

D'autres voitures approchaient.

Des costauds en débandade sortaient comme des fous des bagnoles garées devant le bureau, visiblement à la recherche de positions de repli.

Weiss courut jusqu'au Cessna, et grimpa au moment où l'on embarquait les tristes débris de Paul Bonelli. Les barbouzes le tirèrent brutalement à l'intérieur, et fermèrent le sas en toute hâte.

Ouais, manifestement, quelque chose avait marché de travers. Et le soleil était couché maintenant. Se relèverait-il un jour, pour

Abraham Weiss ?

*

* *

Les soldats d'Hinshaw s'occupaient énergiquement des survivants de Tucson, devant le hangar. La chasse avait pris fin, le combat reprenait, à grand renfort d'éclats de tonnerre. Bolan n'avait plus rien à faire avec eux. Ils avaient rempli le but qu'il leur avait assigné.

Il laissa la caravane sur la route, prit la 79 et partit à travers la campagne à pied, en direction de l'extrémité sud de la piste d'atterrissage. Il avait soigneusement étudié la direction du vent, et se mettant à la place du pilote, il savait que celui-ci décollerait face au vent, donc vers le sud.

Mais apparemment, il n'était pas le seul a y avoir pensé. Un char de combat roulait à découvert sur le sable du désert, faisant un large détour pour éviter la zone de combat du hangar. Et ce char, se précipitait droit sur Bolan. Quand il ne fut plus qu'à soixante mètres de lui, quelqu'un, par la portière cracha une balle fumante suivie de son sillon du feu.

Bolan s'accroupit, sans arrêter sa course, évita l'impact et se retrouva, tout recroquevillé, pour décharger la 79. La charge explosive ripa sur le sable et vint s'éclater sur l'avant de la bagnole qui perdit l'équilibre. La 79 cracha encore, et atteignit le moteur par-dessous. La voiture eut comme un sursaut, se cabra, pour se retourner enfin sur le toit, en un ultime tonneau maladroit.

La 79 avait pris du sable dans le canon. N'ayant pas le temps de le nettoyer, Bolan posa l'arme, et continua à tirer sur la voiture avec le gros Automag 44.

Deux hommes avaient pris place dans le véhicule : Morales, au volant, et Hinshaw, aux armes. Morales maintenant était inconscient, sa tête pendant lamentablement et faisant un angle bizarre avec la ligne de ses épaules. Le bras droit d'Hinshaw pendait également à la portière, et lui aussi faisait un angle bizarre. Et puis il saignait énormément…

Hinshaw, voyant Bolan approcher, lui adressa un sourire cassé :

— Si je comprends bien, c'est vous et moi, maintenant, grogna-t-il.

— Faux, dit froidement Bolan. C'est toi tout seul.

Et il s’éloigna.

*

* *

La bagarre du hangar avait l’air de se tasser. Par contre, le Cessna faisait vrombir ses réacteurs et commença soudain à rouler sur la piste, pour fuir au plus vite ces lieux inhospitaliers.

Bolan courut jusqu’au milieu de la piste pour la remonter face à l’avion qui fonçait sur lui. Le sol tremblait tandis que le jet rugissant approchait. Quand il ne fut plus qu’à cinquante mètres, Bolan tomba sur un genou, et froidement, calmement, déchargea l’Automag dans le nez de l’avion.

Les huit balles touchèrent la cible, mais aucune n’atteignit une zone vitale. Bolan jeta le chargeur vide, et le remplaça par un autre au moment où l’avion passait pratiquement sur lui, les roues à peine décollées du sol.

Et, l’espace d’une fraction de seconde, qui lui parut pourtant une éternité, il croisa le regard de saint Abie Weiss, et vit son visage vieux, ridé, décharné, brutalement déformé par l’horreur.

— C’est moi qui mène la danse ! avait-il dit.

— Eh bien, menez-la au diable ! avait répondu Bolan.

Et maintenant en cette fraction de seconde, Bolan s’entendit murmurer :

— Tu l’as menée trop rondement, Abie.

Mais l’avion s’élevait toujours. Bolan s’allongea sur le dos, et à nouveau, calmement, précisément, vida le chargeur du terrifiant Auto-mag.

Ces balles-là touchèrent leur but toutes les huit. L’avion battit de l’aile, et un faisceau de flammes s’échappa de l’extrémité du fuselage. Le pilote essaya de redresser, et l’avion parut s’immobiliser un instant en plein ciel. Mais ce n’était qu’une illusion d’optique créée par le coucher du soleil dont le rougeoiement se confondait avec les flammes.

Et le Cessna explosa avec tant de violence que la détonation dut s’entendre en Paradis. Et les débris éparpillés disparurent à jamais dans ce désert éternel de l’espace et du temps.

L’exécuteur posa son arme et murmura :

— L’affaire est dans le sac, Nick.

Et il quitta l’endroit rapidement.

Pas le choix, ce coup-ci.
Le diable devrait préparer toutes les pierres tombales.

EPILOGUE

D'autres enfers l'attendaient. Il savait qu'il y en aurait toujours de nouveaux, tant qu'il vivrait.

Mais parfois pourtant, le ciel méritait un peu d'attention, lui aussi. De l'attention et de la tendresse.

Et c'est bien pour cette raison que le plus grand fugitif, l'homme recherché par toutes les polices du monde s'en retournait tout tranquillement vers Paradise.

Bien sûr, elle pouvait se contenter de lui botter les fesses, en le renvoyant à sa croisière sanglante.

Mais dans un petit coin de sa tête, Bolan nourrissait un espoir plein de chaleur pour la môme de Kaufman.

Et puis, elle méritait bien d'apprendre la mort de son père par la bouche de quelqu'un que cela ne laissait pas indifférent. Et Bolan n'était pas indifférent.

Alors, peut-être trouveraient-ils, tous deux les bases provisoires d'une fragile compréhension mutuelle. C'était le moins qu'il pouvait tenter.

Et peut-être aussi que, en dépit de tout ce qui les séparait, ils arriveraient, l'espace d'un moment, fugitif, à recoller les morceaux étoilés d'un Paradise éclaté.

---

[i] Voir l'Exécuteur n° 30 : *Contact à Cleveland*